

# BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

**REVUE CRITIQUE**

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

*destinée*

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,  
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,  
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,  
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES  
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

---

TOME XLV.

---

JANVIER A JUIN 1872.

PARIS  
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE  
RUE DE SÈVRES, 34.

—  
1872





*Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



---

PARIS.—IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 9.

---



grand sujet. Nous souhaitons qu'on puisse, dans beaucoup de familles, apprécier comme nous le talent qu'il y a mis, et profiter des précieuses leçons qu'il en a tirées.

26. **PRÊTRES et nobles**, par Mgr DE SÉGUR; — 43<sup>e</sup> édition. — In-18 de 70 pages (1874), chez Oudin, à Poitiers, et chez Haton, à Paris; — prix : 25 c.

On ne sait que trop de quelles calomnies le parti révolutionnaire poursuit tout ce qui constitue dans la société la grandeur morale, l'honneur, la fermeté des institutions publiques. Le ridicule y est excessif, l'odieux le surpasse encore. On sent là une envie sans frein, une haine sans limites, une passion que l'immolation même des victimes choisies par la rage ne saurait assouvir. Là, on déteste pour la jouissance de détester, on ment pour le plaisir de mentir. Il n'est d'invention si monstrueuse, si atroce, devant laquelle on recule. Et la multitude se laisse de plus en plus saisir aux crampons de cette machine véritablement infernale, et il se forme autour de la génération une atmosphère fétide, où l'âme se corrompt, s'affaiblit, dépérit dans ce que Dieu mit en elle de plus élevé et de plus grand. C'est par les doctrines que le monde devrait être conduit, et il l'est à peu près uniquement par les mots; mots creux, mots stupides, il n'importe; le mal en fait flèche pour atteindre son but de renversement et de destruction universelle, et l'arme lui réussit, hélas! trop bien. — De ce côté se porteront donc les efforts des bons esprits, et le travail, qui doit être incessant, de résistance et d'apostolat social.

Le titre du volume de Mgr de Ségur, volume arrivé déjà à sa treizième édition, indique la nature de l'écrit. Le prélat se propose de répondre aux allégations révolutionnaires dirigées, avec un art maudit, contre les ministres de Dieu et contre les représentants de l'aristocratie française. Oui, nous en sommes à ce point qu'il faut offrir à des hommes *civilisés* un plaidoyer en faveur du prêtre qui les a baptisés, qui instruit et conduit au bien leurs enfants, qui consola leur vieille mère sur son lit d'agonie, et qui jettera la dernière bénédiction sur leur propre tombeau! Il faut plaider la cause des races de chevaliers qui ont constitué et agrandi la patrie, et qui, naguère encore, baignaient nos champs de bataille de leur sang généreux! L'écrivain s'est acquitté avec succès de cette facile mais noble tâche. La brochure s'avance d'un pas ferme, saisissant l'une après l'autre les inepties, les calomnies, les impiétés, les dénis de justice, et

les broyant d'une main pleine de force et de raison. Ces pages étincellent de mouvement, de bon sens, de logique élémentaire, invincible.

« Ce que prêchent les curés, c'était bon autrefois ; maintenant, « c'est autre chose ! on ne croit plus à tout cela ! » Première niaiserie accrochée au clou, d'où la meilleure volonté ne pourra plus la détacher. — « Les prêtres ne doivent pas s'occuper des élections : « c'est de la politique. — N'écoutez pas les curés : ce sont les enne- « mis du peuple. — Les républicains, les francs-maçons, à la bonne « heure : voilà les vrais amis du peuple ! » Trois petits chapitres merveilleusement propres à redresser les idées boiteuses, et que nous sommes obligés de signaler seulement, en y ajoutant le suivant, fort piquant en vérité, et qui a pour titre : « Quelques curieux échantil- « lons de ces illustres *amis du peuple*. » On y voit figurer, pour la joie de la galerie, les citoyens Raoul Rigault, Eugène Sue, Havin, Victor Hugo, Garibaldi, Gambetta, Crémieux, Glais-Bizoin, Ledru-Rollin, Félix Pyat et Cie : de la seule inspection sort immédiatement la leçon désirée. — « Les prêtres sont des fainéants qui s'engraissent « de la sueur du peuple. » Vrai, le mets n'est point engageant, et la libre morale aurait pu, ce nous semble, inventer une formule plus séduisante et plus propre. La formule, telle quelle, passé ici à la lessive, et de la bonne façon. — « Nos curés nous parlent toujours du « pape, nous demandent de l'argent pour le pape. Pourquoi le pape « ne se tire-t-il pas d'affaire tout seul ? » Autre objection dont le fin mot n'est pas difficile à découvrir. — « Les curés envoient secrète- « ment l'argent de nos quêtes à Henri V. — Les prêtres et les nobles « s'entendent pour opprimer le peuple. — On veut rétablir la dîme « et les droits féodaux. » Petite leçon d'histoire venant très-à propos. — « Au tour du peuple d'être maître. — Les nobles et les riches « sont des *propres-à-rien* : ce n'est que justice de leur prendre « ce qu'ils ont, et de le partager entre les travailleurs. Tout ira « bien alors... » Oui, sans aucun doute !!

Voilà la brochure. « Je prie tous les gens de bien, dit l'auteur « (p. 4), de répandre le plus possible cet opuscule essentiellement « populaire, si toutefois ils le jugent propre à *réaliser* le but si im- « portant que je me suis proposé. » Il est certain qu'il a tout ce qu'il faut pour *atteindre* le but en question, et qu'il fera grand bien partout où il sera lu, dans des sphères même supérieures à celle qui en a inspiré la rédaction.



écorchés et méconnaissables ! Si M. l'abbé Tisserand publie la seconde partie de son ouvrage, c'est-à-dire l'analyse des œuvres de Godeau avec nombreuses citations, nous l'engageons à mieux surveiller l'imprimeur.

U. MAYNARD.

44. *ÈVE et ses filles*, par M. l'abbé PETITALOT, ancien vicaire de la cathédrale de Moulins, auteur de *la Vierge mère d'après la théologie*. — 1 volume in-12 de 348 pages (sans millésime), chez Paul Grou; — prix : 3 fr.

Excellent commentaire des trois premiers chapitres de la Genèse, c'est-à-dire création et chute originelle, envisagés surtout, comme l'indique le titre, au point de vue de la femme, de sa mission, de ses faiblesses, de ses énergies, du bien et du mal qu'elle peut faire dans le monde. C'est une bien vieille histoire que celle qui se passait, il y a six mille ans, aux jours de l'Eden, et la sainte Ecriture ne nous en donne qu'un abrégé très-court. Nous ne connaissons de la vie de nos premiers parents que l'heure de l'innocence, l'heure de la tentation et du péché, l'heure du châtement et du repentir. Mais cette histoire est toujours nouvelle et son cadre est immense : c'est celle de l'humanité. Notre point de départ, notre but, notre déviation, la ligne de conduite à suivre, les écueils à éviter, les chances de retour, la loi du travail et du sacrifice, les mystères de la douleur et les joies de l'espérance, tout est là. Dans Eve nous retrouvons ses filles, telles qu'elles sont aujourd'hui, telles qu'elles seront demain. La femme a toujours le même rôle providentiel à remplir dans la famille et dans la société. Elle a toujours les mêmes charmes et les mêmes inconséquences. Le démon la poursuit toujours de ses mensonges, dont elle n'est que trop flattée. Elle se fait toujours l'instrument de l'enfer pour la perte de l'homme. Enfin, elle portera jusqu'à la fin des temps les marques du coup qui a frappé Eve. Son joug ne s'est pas allégé, ses douleurs ne sont pas moins poignantes. Mais, comme à Eve aussi, et mieux qu'à elle dans un sens, il lui reste le moyen de prévenir les chutes, d'expier ses fautes, de couvrir ses hontes, de remonter vers Dieu. Quelles leçons dans un petit espace ! Et comme M. l'abbé Petitalot sait bien en profiter pour instruire ! Ce n'est pas précisément un modèle qu'il offre : c'est plutôt un écueil qu'il signale ; mais en disant : Femmes chrétiennes, ne faites pas de la sorte, il ajoute : Voilà ce qu'il faut faire ! Si vous êtes filles d'Eve, soyez aussi enfants de Marie. Ces deux noms vous conviennent, à vous qui avez reçu d'Eve, avec la nature, l'héritage du péché, et de Marie, avec la grâce, l'hé-

ritage des enfants de Dieu. Vous tenez à l'une par le malheur de votre naissance et par les faiblesses de votre caractère ; ressemblez à l'autre par votre vie chrétienne et l'énergie de votre foi. Que Marie, dans vos âmes comme dans l'ordre providentiel, se substitue à Eve (pp. 5, 6). Ces avis, que nous résumons en quelques mots, sont développés par l'auteur avec science et délicatesse. Ce n'est pas que le livre, au point de vue de l'ensemble et des détails, soit sans défauts : il a des écarts et des longueurs ; il est quelquefois un peu lourd et négligé ; mais, ses imperfections disparaissent devant ses qualités. Il méritera une fois de plus à M. l'abbé Petitalot la reconnaissance des âmes pieuses.

45. **LA FORCE DES FAIBLES**, par M. Alfred DES ESSARTS. — 4 volume in-12 de 226 pages (1870), chez C. Dillet ; — prix : 4 fr. 50 c.

Peu de livres ont eu le don de nous intéresser autant que celui-ci ; d'autres peuvent être aussi bien, et même mieux écrits, aussi moraux, aussi chrétiens ; mais, à la réunion de ces qualités qui, grâce à Dieu, ne manquent pas dans notre littérature catholique, celui-ci joint des tableaux si vrais, si émouvants, si actuels, qu'ils semblent autant de miroirs nous renvoyant nos propres impressions ou celles de maintes personnes de notre connaissance. Le réalisme est à la mode et on en abuse ; mais quand le pinceau sait représenter l'âme s'imprimant jusque dans l'entourage matériel, il prête à ses peintures une noblesse, une puissance, une grâce, un attrait qui manquent aux œuvres trop idéales aussi bien qu'aux œuvres exclusivement matérielles.

M. Alfred des Essarts nous fait pénétrer dans des intérieurs très-divers, dispersés dans ce Paris si plein de mystères, le Paris d'il y a quinze ans, avec quelques boulevards de moins et quelques humbles retraites aujourd'hui disparues. Dans l'impasse des Feuillantines, deux nobles déclassés, le comte de Vouigny et sa fille, cachent leur honorable misère. Elevée à l'école du malheur, Elisabeth offre un type accompli de vertus qui n'ont rien de chimérique. Antigone du vieillard qu'elle aide de son travail et qu'elle soutient de sa tendresse, elle se prépare, par ses seuls efforts, à passer un examen du degré supérieur qui lui permettra d'être à la tête d'une maison d'éducation où elle puisse conserver son père auprès d'elle. Ce but est d'autant plus difficile à atteindre qu'il faut combiner ces études préparatoires avec d'autres travaux ; mais le plus difficile pour Elisabeth n'est pas de suffire seule à tout, c'est de lutter contre le décourage-

L'auteur prend soin de rattacher ses récits ou ses réflexions aux grands événements et aux grands personnages de l'histoire, de manière à grouper toujours les faits particuliers autour des faits principaux, méthode infiniment plus rationnelle et meilleure que le fractionnement par règne de souverains, et qui, aujourd'hui, tend à dominer de plus en plus dans les études du même genre. C'est par chapitre qu'il procède, chapitres un peu longs, selon nous, qui eussent gagné à des subdivisions, et où la charpente chronologique n'apparaît pas assez à l'œil pour le guider dans ce dédale de faits qui trouble toujours à une première lecture. Il commence par nous introduire en Gaule et nous décrire, avec exactitude et clarté, ce pays avant la conquête des Francs. Ce qui concerne la colonisation du littoral du Midi est particulièrement bien raconté. L'histoire des Gaulois nous amène à les étudier hors de chez eux, dans ces diverses et lointaines expéditions dont les traces et les monuments subsistent encore. Nous voyons, au chapitre III<sup>e</sup>, les Romains franchir la barrière des Alpes, et soumettre peu à peu une contrée qu'ils ne connaissaient guère que pour redouter le courage guerrier de ses habitants. Arrive Jules César, et avec lui les triomphes de Rome, que devait affermir l'établissement du christianisme dans la Gaule. M. Guizot, on le sait, s'affirme hautement chrétien ; il croit à la révélation, à la divinité de l'Évangile, à l'apostolat, et le moment n'est pas venu pour lui de faire les réserves et de s'engager dans les confusions que nous redoutons pour le xvi<sup>e</sup> siècle : on peut ici le suivre en toute sécurité, bien qu'il n'admette pas (p. 115) l'évangélisation de Valence, Besançon, Dijon, Arles, Paris, Clermont-Ferrand, Tours, etc., dès les temps apostoliques. Son appréciation de l'Ancien Testament comme loi religieuse donnée aux hommes pêche cependant par l'absolu : c'est, suivant lui (p. 103), « la religion la plus exclusive, la plus rigoureusement et « obstinément nationale qui ait paru dans le monde. » Et cependant, les Juifs admettaient et pratiquaient le prosélytisme par l'ordre même de Dieu, et ils n'étaient pas si exclusifs qu'ils se crussent en droit de retenir pour eux seuls la vérité : le supposer, c'est-à-dire limiter à un petit peuple, et en droit, la possession de la lumière, c'est faire injure à la Providence. La théologie chrétienne n'enseigne rien de semblable. — Nous n'aimons pas davantage le mot *Christ* transformé en nom propre et substitué à celui de *Jésus* : les protestants l'affectionnent, on ne sait vraiment pourquoi. Encore, s'ils disaient *le Christ!* mais non : *Christ* a dit, la volonté de *Christ* est

que, *Christ enseigne, etc.* » M. Guizot ne s'affranchit pas de cette formule ; elle étonnera les jeunes lecteurs catholiques, et n'aura que difficilement l'assentiment des grammairiens, encore qu'ils ne soient pas tous de l'académie. — Inutile de rappeler la suite de l'histoire, Clovis, les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Capétiens, etc. ; la trente-huitième livraison en est au commencement du deuxième volume, qui débute par les communes et le tiers-état. La raison ferme de l'auteur, ses principes moraux et chrétiens, ses études si longues, le mettent en état de juger sainement et de diriger le jugement de ses disciples. Nous attendons la suite pour nous prononcer décidément sur la valeur générale de l'œuvre. Jusqu'ici, elle peut être recommandée à tous, et la lecture en sera vraiment profitable pour ceux même qui sont de longue date familiarisés avec notre histoire ; eux aussi y recueilleront, outre une leçon de bien dire, des aperçus solides, des réflexions utiles, des pensées mûries par l'expérience des affaires. Tout historien grandit singulièrement quand il lui a été donné de jouer un rôle dans le gouvernement des peuples.

V. POSTEL.

47. HISTOIRE de saint Ambroise, par M. l'abbé BAUNARD, aumônier de l'école normale, chanoine honoraire d'Orléans, docteur en théologie et docteur ès lettres. — 1 volume in-8° de LX-624 pages (1874), chez Poussielgue frères ; — prix : 7 fr. 50 c.

L'habile écrivain qui consacrait, il y a moins de trois ans, de si belles pages à saint Jean l'évangéliste ( Voir notre tome XLII, p. 90 ), vient de publier une grande et magnifique vie de saint Ambroise. On ne saurait mettre au service de l'hagiographie une volonté plus persévérante ni un talent plus distingué. M. l'abbé Baunard a, dans une large mesure, tout ce qu'il faut pour de telles études : l'érudition, la sûreté du coup d'œil, l'élévation de la pensée, la grâce de l'imagination, la délicatesse du style. Il raconte avec une facilité charmante, il peint avec émotion et vigueur, il discute avec une rare fermeté. Il est historien, théologien, artiste ; mais en lui le théologien ne gêne point l'artiste, et l'artiste complète l'historien. Son précédent ouvrage lui a conquis une place d'honneur ; celui-ci ne le fera point déchoir. — Nous devons dire cependant qu'au début de ce nouveau travail il accuse quelque embarras. Son premier chapitre a des lenteurs, des hésitations, des incorrections. Il semble gêné dans les documents qui l'entourent. Le choix qu'il en fait n'est même pas toujours irréprochable, ou plutôt les scrupules qu'il apporte

à ce choix lui inspirent des sévérités dont la justice aurait quelquefois à se plaindre. On regrette, par exemple, sa défiance du merveilleux dès le premier pas dans une vie où le surnaturel aura le premier rôle. « L'enfance de saint Ambroise, dit-il, n'a pas complètement « échappé à l'histoire. Nous y voyons que son génie laissait déjà « deviner ce qu'il serait un jour ; et c'est pour *symboliser* ces pré- « sages heureux, que Paulin, secrétaire et biographe d'Ambroise, a « rajeuni pour lui l'allégorie de l'essaim venant déposer son « miel sur les lèvres de Platon (p. 8). » La délicieuse scène des abeilles qui est dans toutes les mémoires, que tant d'esprits éminents ont respectée, que saint Ennodius, un contemporain, ne craint pas de rappeler dans ses écrits, méritait, croyons-nous, un meilleur accueil. De plus, le trait de plume qui l'efface infirme grandement l'autorité du diacre Paulin, dont la véracité n'a jamais été mise en doute, et jette sur les chapitres suivants quelque apparence de contradiction. — Mais l'enfant privilégié atteint la jeunesse. Il a près de lui Marcelline, sa sœur, et Satyre, son frère, tous les deux marqués du signe de la sainteté. Devant ce gracieux intérieur, M. l'abbé Baunard se retrouve et ressaisit sa voie. Quelques pages plus loin, lorsqu'Ambroise, consulair de la Haute Italie, est acclamé évêque, le respect et l'admiration élèvent, animent, éclairent le récit et pénètrent le lecteur. — Nous sommes à Milan, la ville des Césars depuis que Rome est la ville des papes. Une population nombreuse, turbulente, divisée, vient de faire écho à la voix d'un enfant et de crier : « Ambroise « évêque ! » Le jeune homme sur qui tombe ce choix, bien qu'il occupe le premier rang dans la cité, s'effraie et refuse. On insiste : il prend la fuite, il se cache, il use de subterfuges blâmables. C'est l'homme encore, généreux et honnête, il est vrai, faible néanmoins par certains côtés. Mais à peine a-t-il reçu l'onction sainte, qu'il dépouille ses dernières imperfections... « Il n'abdique rien de ce qui « avait fait en lui le fier patricien, l'intègre magistrat et le citoyen « dévoué. Mais sur ce fond indélébile d'un caractère fort et d'une nature supérieure, la grâce du sacerdoce descend et transfigure « tout. La fidélité au devoir devient de l'héroïsme, la gravité des « mœurs une austérité sainte, le dévouement charitable un sacrifice « de soi, à la vie, à la mort (p. 54). » Le premier jour, nous le voyons à l'œuvre, à l'œuvre pour lui-même, à l'œuvre pour les autres. Pour lui-même, il achève par l'étude, la prière, la contemplation, cet édifice de perfection surnaturelle dont le Saint-Esprit vient de

poser les fermes assises. Le pontife doit être sur la terre la plus ressemblante image de Jésus-Christ : Ambroise cherche et trouve partout, et poursuit d'un infatigable amour son divin modèle. Pour les autres il a le zèle de saint Paul et ses abnégations. Convaincu qu'on ne fait rien d'utile aux âmes sans la sainteté personnelle, décidé à tenir en échec l'esprit du mal et à le vaincre même au dehors, si c'est possible, il réunit d'abord son clergé autour de lui pour le former par la vertu aux grandes luttes de la parole, de l'action, du dévouement. « C'est la milice des anges, » disait-il. Et l'avenir montrera qu'il ne s'est point trompé. Son *presbyterium* sera un nouveau cénacle d'où sortiront de nouveaux apôtres, ardents et humbles comme lui, instruits et mortifiés, charitables jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes, fidèles à leur devoir jusqu'en face des tyrans. — L'auteur a parfaitement saisi, dans son ensemble et dans ses détails, et reproduit avec un rare bonheur ce second tableau.

Il n'est pas moins heureux quand il nous montre son héros aux prises avec le paganisme. A cette époque, le christianisme était roi dans le sanctuaire de la vie individuelle ; mais le polythéisme régnait encore dans les écoles et dans la société. Ambroise fut donné au iv<sup>e</sup> siècle pour le détruire. Ce sera sa grande préoccupation et son continuel labeur. Il l'attaque dans les idées, par une lutte incessante contre l'arianisme ; il l'attaque dans les pratiques du culte, en tenant éloigné du sénat romain l'autel de la Victoire ; il l'attaque dans les mœurs, par ses instructions morales, ses grands exemples et les faveurs dont il entoure la solitude et la piété des vierges. Cette lutte est le triomphe d'une éloquence que le monde connaissait peu jusque là, et dont les exemples vont devenir nombreux, sans être toujours aussi brillants. Une noble attitude, dit M. l'abbé Baunard, un grand air d'autorité tempéré de modestie, quelque chose à la fois de calme et d'ardent, montrait dans Ambroise, dès qu'il paraissait à l'ambon, cette forme sacerdotale qui parle avant le discours et qui convainc plus que lui. Mais son langage exerçait aussi un irrésistible empire. Aucun orateur n'eût de plus tendres insinuations ni de plus véhémentes hardiesses. Aucun, certainement, n'obtint une plus complète influence sur son auditoire.

Malheureusement, cette belle campagne de la vérité contre l'erreur, de la morale évangélique contre la corruption païenne, fût plusieurs fois interrompue par les secousses de la patrie. Nous disons « malheureusement » pour ceux que frappèrent alors les fléaux de

la guerre, de la persécution ou de la misère publique ; car l'évêque ne fit que grandir dans ces infortunes, et son nouveau biographe, en l'y suivant, gagne de plus en plus à ce noble contact. Il n'y avait guère plus de deux années qu'Ambroise occupait le siège de Milan, lorsque les Goths parurent aux frontières de l'empire. Un immense cri de douleur retentit de toutes parts ; les églises se remplissent de suppliants ; le grand évêque voit à ses pieds la foule en pleurs réclamant ses consolations, ses prières et ses conseils ; il en profite pour répandre dans les âmes de plus fortes semences de vertu. Puis, comme les heures de la désolation, dit très-bien M. l'abbé Baunard, sont les grandes heures de la charité catholique, il prend en main la cause des prisonniers, il se dévoue à leur rachat, il y consacre non-seulement ses ressources personnelles, mais les vases sacrés dont la reconnaissance des princes et des simples fidèles a enrichi son église. A partir de ce moment, on peut dire qu'il règne sur son peuple et qu'aucune autorité n'y égale la sienne. L'empereur recherche ses avis, les grands réclament sa protection, les pauvres viennent implorer l'assistance de sa justice et de sa charité. L'Eglise domine maintenant de très-haut le pouvoir civil, et, en grande partie, elle le doit à Ambroise.

Mais cette fortune ne l'éblouit point, car c'est à Dieu qu'il en fait remonter la cause et le mérite. Le calme rentré dans sa ville épiscopale, nous le voyons s'occuper de la vie religieuse, encourager les jeunes filles, par sa parole et par ses écrits, aux noces de la virginité ; suivre du regard et accompagner de ses conseils ou de ses reproches celles qui avancent et celles qui reculent. Lui-même donne, au milieu des siens, l'exemple de cette vie toute céleste. Satyre est avec lui depuis longtemps ; Marcelline, consacrée à Jésus-Christ dans sa maison de Rome, est venue le rejoindre. « On a rarement vu, on ne  
« verra peut-être jamais, dans l'histoire de l'Eglise, un spectacle  
« pareil à celui de cette fraternelle société de trois âmes fondues en  
« une entière communauté de pensées, de sentiment et de vie. La  
« famille et la religion, réunissant dans ces cœurs leurs affections  
« les plus ardentes et les plus pures, semblèrent réaliser, au sein  
« d'une existence de félicité et de perfection, ce que l'homme n'a  
« jamais entrevu que dans ses plus beaux rêves (p. 184). »

Hélas ! ce n'est qu'un rayon de soleil entre deux orages. Satyre, que la Providence ne destinait point à des actions d'éclat, prend son vol vers le ciel, et l'âme de ceux qui lui survivent est brisée. — D'autres

ébranlements succèdent bientôt à celui-là, et plus forts, et moins consolés. L'arianisme, soutenu par l'impératrice Justine, favorisé par la faiblesse d'un César enfant, déclare à l'évêque une guerre hypocrite et acharnée. Cette guerre aura deux actes, séparés par une courte paix. Toutes les armes y seront employées, la flatterie, la calomnie, la violence; mais, inaccessible à l'amour-propre, fort de sa conscience, résolu à mourir plutôt que de trahir la vérité et l'Eglise, Ambroise, dans ce combat, donne un admirable exemple de fermeté chrétienne. Le peuple se soulève pour le venger : il modère le mouvement et sauvegarde l'ordre public ; ses ennemis frémissent de rage : il reste calme ; l'empereur veut l'obliger à des concessions injustes : il demande le martyre ; et la victoire lui demeure avec un accroissement de popularité et d'influence. Nous ne voyons rien de plus beau dans sa vie, si ce n'est, à quelque temps de là, son énergique attitude vis-à-vis de Théodose, auquel il refuse, malgré l'amitié qu'il lui a vouée, une place dans le chœur de sa basilique, et, plus tard, après le massacre de Thessalonique, l'entrée de cette même église. Tout le monde connaît ces faits, mais on perdrait beaucoup à ne point les lire de nouveau dans le livre de M. l'abbé Baunard et dans cette belle langue qui lui donne tant de prix. On perdrait surtout à ne point les lire aujourd'hui que leur enseignement est si opportun. Comme l'évêque de Milan, nous sommes en présence du paganisme, et quel paganisme ! comme lui aussi, nous avons contre nous ceux qui devraient nous protéger ; comme lui encore, nous sommes forcés, en bien des rencontres, de sacrifier l'amitié au devoir. Il est utile que sa parole, ses actes, sa grande autorité, nous instruisent, nous excitent et nous soutiennent. Qui sait s'il faudrait beaucoup d'hommes animés de sa foi et de son courage pour étayer notre société qui s'écroule et réparer les ruines déjà accumulées ? La résistance et l'action peuvent conduire au martyre, c'est vrai ; mais qu'importe, si elles sauvent le monde ?

Revenons à saint Ambroise. Pendant la période agitée qu'il vient de traverser, la persécution a eu des intermittences : il en a profité pour bâtir des églises, réformer le chant, composer des traités, des homélies et des hymnes. C'est aussi dans l'un de ces intervalles que la grâce a jeté à ses pieds le fils de sainte Monique, l'enfant de tant de prédilections et de tant de larmes. Bien qu'un autre écrivain d'Orléans, M. l'abbé Bougaud, ait raconté cet épisode avec toute la force et tout le charme d'un vrai talent, on doit remercier M. l'abbé



Baunard de lui avoir consacré un chapitre tout entier. C'est un de ses meilleurs. Le rapprochement de ces deux grandes âmes, si dissemblables et si bien faites pour se comprendre, dont l'une allait devenir fille de l'autre et continuer son œuvre en reproduisant ses vertus, lui a fourni de belles et éloquents pages.

Au point où nous sommes arrivés, l'évêque de Milan ne fait qu'entrer dans la seconde moitié de son épiscopat; mais le calme règne autour de lui; ses jours se ressemblent davantage; son histoire marche par conséquent plus vite. Sa principale occupation maintenant sera de « moraliser » son peuple. « Cette œuvre de toute sa vie va  
« devenir surtout celle de ses dernières années; le courage qu'il n'a  
« plus à opposer aux longues résistances du dehors, il va le porter,  
« en des luttes moins retentissantes, contre les passions des hommes  
« et les vices de son temps. On dirait un grand fleuve qui, victorieux  
« des barrières contre lesquelles il a dû longtemps briser ses flots,  
« s'épanche au sein des plaines où il répand la fertilité et la vie  
« (p. 462). » Le vaillant héros a vu tomber ses ennemis les uns après les autres, comme foudroyés par sa parole; bientôt le vide se fait aussi autour de son cœur. Les jeunes empereurs qu'il se plaisait à appeler ses enfants sont morts sous le poignard; Théodose, qui promettait au monde un si bel avenir, descend dans la tombe où il vient de précipiter le tyran Eugène : l'évêque n'aspire plus qu'à les suivre, et à recueillir la palme qu'il a si bien méritée. Déjà d'ailleurs il vit dans le ciel plutôt que sur la terre. « A la fin, dit son biographe,  
« l'homme terrestre s'est complètement effacé, l'homme céleste reste  
« seul : c'est l'heure où les miracles jaillissent de ses mains. Am-  
« broise commence à entrer dans les puissances de Dieu (p. xx). » — Il y entra pour y jouir de son dernier triomphe, le 4 avril 397, dans la vingt-troisième année de son épiscopat, et, selon les calculs les plus probables, dans la cinquante-septième de son âge, laissant derrière lui autre chose qu'un souvenir. Il avait consacré sa vie à l'exaltation des deux plus grandes choses qui puissent être aimées et servies ici-bas, la patrie et l'Eglise, l'Etat et la religion; s'il ne put vivifier l'empire, auquel il prêta néanmoins un ferme appui, l'autre partie de son œuvre fut plus apparente et plus durable. Il avait trouvé l'Eglise opprimée ou protégée; il la laissait protectrice et maîtresse (p. 603). Il avait développé le germe de toutes les libertés dont elle devait jouir plus tard.

Tels sont les traits principaux de cette admirable figure. Pour

l'avoir complète, achevée, vivante, il faut la demander au travail de M. l'abbé Baunard, qui ne raconte pas seulement, qui peint, et d'une touche exquise. Ce n'est pas assez : par une heureuse habileté, qui témoigne de ses sérieuses études, il laisse presque à chaque page la parole à saint Ambroise lui-même. Nous avons donc, dans le même volume, non-seulement la vie de ce grand homme, mais le résumé de ses précieux écrits ; non-seulement ses actes extérieurs, mais le mouvement intime de son âme. Le père de l'Eglise, le docteur, le saint, tout est là. Nous le voyons, nous l'entendons, nous conversons avec lui. Cette manière de traiter l'histoire est évidemment la meilleure. M. l'abbé Baunard le voit déjà au succès de son livre. — Nous pourrions, en terminant, lui faire remarquer de légères inexactitudes, des phrases un peu forcées, des négligences de style ; mais ces taches sont inévitables dans une première édition, et disparaîtront facilement dans la seconde.

LE VERDIER.

48. **HISTOIRE populaire de la Prusse**, par M. A. DE LAMOTHE. — 4 volume in 12 de 172 pages (1874), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez C. Blériot, à Paris ; — prix : 4 fr. 50 c.
49. **LA GUERRE entre la France et la Prusse (1870-1871)**, par M. L. LE SAINT, officier d'académie. — 4 volume in-8° de 232 pages (1874), chez J. Lefort, à Lille et à Paris ; — prix : 2 fr.
50. **L'INVASION prussienne de 1870. Les Bavarois à Orléans ; — les Prussiens à Orléans**, par M. COCHARD. — 2 volumes in-18 de 118 et 216 pages (1874), chez Séjourné, à Orléans ; — prix : 75 c. le 1<sup>er</sup> volume et 1 fr. 25 c. le 2<sup>e</sup>.

Pendant que la France travaille à fermer les plaies que lui a faites, si nombreuses et si profondes, un ennemi sans pitié, c'est une pensée nationale de raconter à tous, et spécialement au peuple, le passé de cette maison de Hohenzollern, si fière de ses gloires qu'elle mérite devant Dieu et devant l'histoire d'en subir la peine.

Comment la Prusse, sortie de si bas, si longtemps vassale de la Pologne qu'elle a dépouillée, de l'Autriche qu'elle a trahie par une série de forfaits pour lui arracher enfin de nos jours le sceptre de l'Allemagne, est-elle arrivée à ces hauteurs d'où sa fortune s'est jouée si insolemment de l'Europe et de nous-mêmes ? Voilà le problème historique qu'a voulu résoudre M. de Lamothe avec son talent et son patriotisme.

Qu'est-ce d'abord que la maison de Hohenzollern ? Ce nom signifie, en allemand, fort douanier, exacteur d'impôts ; nom prophétique, vrai symbole des destinées de ces princes qui eurent toujours un trésor, presque jamais de dettes. — Les Hohenzollern furent d'abord

sans peine le mérite exceptionnel que nous tenions à signaler dans ce recueil. Chaque composition formant un large tableau d'histoire, leur enchaînement par ordre chronologique offre tout à la fois un abrégé des annales de l'Église et une magnifique apologie de la religion chrétienne. Aux premières pages, nous rencontrons les saints des temps apostoliques, saint Pierre, saint Paul, sainte Madeleine, saint Étienne, c'est-à-dire l'autorité, la science, la charité, le pardon, assises glorieuses du catholicisme. Sainte Cécile vient ensuite nous parler des persécutions, des catacombes, de cette riche moisson de palmes recueillies sur le sol païen. Voici maintenant, avec saint Claude, le moyen âge et ses grandes abbayes; voici, avec les comtes de Bourgogne, la noble chevalerie des croisades; puis, pour clore cette période, les amants de la pauvreté et de l'humilité, saint François d'Assises et saint Dominique. Au xvi<sup>e</sup> siècle, saint Pie V triomphe de Luther et de Mahomet; au xvii<sup>e</sup>, la vie chrétienne s'épanouit dans le bienheureux Fourier, dans sainte Jeanne de Chantal, dans saint Vincent de Paul, dans les bienheureux Berchmans et Spinoza, dans sainte Germaine Cousin; le xviii<sup>e</sup> voit son pédantisme orgueilleux et sa philosophie railleuse condamnés par les haillons de Benoit Labre et par la ferme érudition des Bullet, des Bergier, des Nonnote. L'époque présente offre encore à l'orateur de belles et nobles figures, des prélats comme le cardinal Gousset, des soldats comme Emmanuel et Adéodat Du Fournel, des martyrs comme l'abbé Rigaud, apôtre du Su-tchuen. Au point de vue de l'ensemble, il n'y a là qu'une esquisse, c'est vrai; mais elle y est, ce qui constitue déjà un mérite, et les lignes en sont habilement tracées, second avantage dont on ne saurait trop féliciter l'auteur. Disons cependant, pour accorder à la critique la part qui doit lui revenir, qu'il n'a pas toujours, dans le panégyrique et l'oraison funèbre, l'aisance dont il nous a donné tant de preuves dans ses conférences. Son style trahit parfois une certaine préoccupation, ses récits, du reste fort intéressants, sont coupés, çà et là, par des mouvements oratoires où la spontanéité paraît moins que la rhétorique. Mais ce sont des taches légères sur un très-beau fond. Là encore, M. l'abbé Besson reste lui-même : c'est un lot que beaucoup peuvent lui envier.

LE VERDIER.

61. **LE PAPE** est infallible, opuscule populaire, par Mgr DE SÉGUR, — In-32 de 36 pages (1870), chez Tolra et Haton; — prix 40 c.

62. **LES DROITS** de la papauté et le devoir actuel de la France, par M. l'abbé

É. GUERS, docteur en théologie et en droit canonique, etc. — 1 volume in-8° de 120 pages (1874), chez P. N. Josserand, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 2 fr.

63. **LES PAPES en exil**, par le P. Ch. CLAIR. — 1 volume grand in-12 de 140 pages (1868), chez J. Lefort, à Lille et à Paris; — prix : 4 fr.

64. **LE PAPE et le roi d'Italie à Rome, ou la Loi sur les garanties offertes à la papauté examinée et discutée**, par Mgr V. NUSSI, chanoine de Sainte-Marie-Majeure (à Rome); — traduit de l'italien, par M. D. LE ROUX. — In-8° de VIII-64 pages (1871), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 60 c.

Si nous mentionnons ici l'opuscule de Mgr de Ségur, *le Pape est infailible*, c'est moins pour l'annoncer au public que pour nous donner le plaisir de constater son succès. Les onze éditions publiées en moins d'un an disent assez combien il a été lu et apprécié. Et c'est justice assurément. Il y a là, en quelques pages, un bon gros traité, plusieurs même, mis à la portée du peuple. En voici le sommaire pour ceux qui n'en auraient encore aucune connaissance : le pape est infailible ; le concile œcuménique s'est prononcé, inclinons-nous et croyons. D'ailleurs, ce fait n'a rien de nouveau ni de surprenant : l'Eglise l'a toujours admis comme une chose inhérente à sa constitution, nécessaire à sa vie. Mais il faut comprendre ce que c'est que l'infailibilité, et n'y point voir, comme les badauds (de la diplomatie ou d'ailleurs) le spectre du despotisme, un instrument dangereux prêté aux caprices d'un homme, ou même l'impeccabilité, ce qui est le comble du grotesque. L'infailibilité est un privilège qui ne peut servir qu'au gouvernement spirituel de l'Eglise, dans les questions de doctrine : voilà le vrai. Mais cela est si vrai et si important, qu'on ne peut le nier sans être hérétique, qu'on n'en peut abandonner la défense sans être un lâche. Quant au pouvoir temporel, il est la sauvegarde du pouvoir spirituel : tout catholique doit donc y tenir énergiquement. La révolution s'attaque au temporel pour ruiner le pouvoir spirituel : c'est son affaire ; elle n'a pas d'ennemi plus redoutable que le catholicisme, puisque le catholicisme c'est l'autorité et l'ordre. Néanmoins, qu'elle ne compte pas sur la victoire : il y a encore des cœurs pour aimer le pape et des bras pour le défendre. — Nous le répétons, cet opuscule est excellent et mérite d'être répandu.

M. l'abbé Guers, dans *les Droits de la papauté*, traite avec plus de développements la dernière question touchée par Mgr de Ségur. Si Dieu, dit-il, a tiré l'Eglise des catacombes, c'est pour qu'elle vive au

par la contemplation. Elles y saisiront la pensée saillante, et, d'un coup d'ailes, monteront vers Dieu pour la savourer dans la paix de son amour. — D'ailleurs, nous n'attachons à notre sentiment aucune préférence exclusive, et nous souhaitons que le succès de l'ouvrage réponde au talent, au zèle et à la piété de l'auteur. LE VERDIER.

---

## NÉCROLOGIE

---

### LE P. GRATRY.

Le P. Gratry, membre de l'académie française, né à Lille (Nord), le 30 mars 1805, est décédé le 7 février courant, après plusieurs mois de cruelles souffrances, entouré des soins affectueux de deux de ses disciples, le P. Adolphe et le P. Charles Perraud, de l'oratoire.

Nous avons fait connaître au moment de leur publication les ouvrages du P. Gratry qui certainement lui survivront; nous ne pouvons que les mentionner ici, en indiquant ceux de nos volumes où l'on en trouvera les comptes rendus :

- Commentaire sur l'évangile de saint Mathieu*, t. XXX, p. 106 ;
- De la Connaissance de Dieu*, t. XIII, p. 449. t. XIV, p. 106 ;
- De la Connaissance de l'âme*, t. XXXII, p. 194 ;
- Crise de foi*, t. XXXI, p. 106 ;
- Demandes et réponses sur les devoirs sociaux*, t. VIII, p. 65 ;
- Une Etude sur la sophistique contemporaine*, t. XI, p. 106 ;
- Lettres sur la religion*, t. XLI, p. 494 ;
- Logique*, t. XVI, p. 126 ;
- La Morale et la loi de l'histoire*, t. XLI, p. 144 ;
- La Philosophie du Credo*, t. XXV, p. 517 ;
- Les Sophistes et la critique*, t. XXXI, p. 297 ;
- Les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit*, t. XXVI, p. 517, t. XXVII, p. 424.

Malheureusement là ne se bornent pas ses œuvres : nos lecteurs se rappellent sans doute les opuscules publiés par lui en 1870 contre l'infailibilité, et ce que nous avons été dans la douloureuse nécessité d'en dire (t. XLIII). Grâce à Dieu, la mort n'a pas surpris leur auteur dans les dispositions où il paraissait être alors. Depuis plus de

deux mois, il avait fait un acte complet de soumission aux décisions de l'Eglise, et *effacé*, suivant son énergique expression, tout ce qu'il avait pu écrire de contraire. Nous sommes plus heureux que nous ne pouvons le dire de publier sa lettre, datée de Montreux, canton de Vaud, Suisse, le 25 novembre 1871, et adressée à Mgr Guibert, nouvel archevêque de Paris.

« Monseigneur,

« Si je n'étais fort malade et incapable d'écrire une lettre, je vous aurais déjà, depuis bien des jours, adressé mon hommage de bienvenue,

« Je veux du moins aujourd'hui, Monseigneur, vous dire simplement ce qui, ce me semble, n'avait même pas besoin d'être dit, savoir que j'accepte, comme tous mes frères dans le sacerdoce, les décrets du concile du Vatican. Tout ce que, sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu écrire de contraire aux décrets, je l'efface.

« Veuillez, Monseigneur, m'envoyer votre bénédiction.

« A. GRATRY,

« prêtre du diocèse de Paris. »

M. l'abbé Gratry, auquel cette lettre fait plus d'honneur encore que tous ses ouvrages était chanoine honoraire de Paris et professeur de morale à la faculté de théologie.

J. D.

---

## REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 janvier au 15 février 1872.

---

### *Annales catholiques.*

Recueil hebdomadaire; — prix : 12 fr. par an, rue de l'Abbaye Saint-Germain, 13, à Paris.)

**20 janvier.** Revue de la semaine. — Nouvelles religieuses. — Question de l'enseignement : les évêques et les laïques. — Mgr l'Archevêque de Paris. — *Rome pendant le concile*, par M. Louis Veullot. — Petit Bulletin bibliographique.

**27 janvier.** Revue de la semaine. — Nouvelles religieuses. — L'Enseignement populaire et l'Eglise. — M. Thiers et l'Infaillibilité. — Soumission au concile. — Variétés. — Petit Bulletin bibliographique.

**3 février.** Revue de la semaine. — Nouvelles religieuses. — Bref doctrinal sur l'Infaillibilité. — Progrès du catholicisme

en Angleterre. — Mgr Buquet. — Variétés. — Livres et revues. — Petit Bulletin bibliographique.

**10 février.** NN. SS. les évêques et les *Annales catholiques*. — Revue de la semaine. — Nouvelles religieuses. — Ephémérides de janvier 1872. — Société des intérêts catholiques. — Mgr Gazaihan. — Livres et revues : *la Civiltà cattolica*. — Petit Bulletin bibliographique.

### *Annales de philosophie chrétienne*

**Décembre 1871.** A. BONNETTY et DE PARAVEY : de la Création de l'homme comme androgyne et de la formation de la femme d'après les *Annales chinoises* et celles de sous les anciens peuples. — L'abbé Laurent DE SAINT-AIGNAN : la Topographie de Jérusalem d'après M. Pie-

ailleurs (t. XXX, p. 462, et XXXI, p. 282). — Retraite et silence, dont il ne sort que le 10 février 1853, dans le discours mal connu de Saint-Roch sur ce texte : *Esto vir!* — Il se renferme désormais dans son œuvre dominicaine, et n'en sort que par quelques discours de circonstance, comme le panégyrique du B. Fourier à Mattaincourt, et le panégyrique de saint Thomas à Toulouse. Le panégyrique du grand docteur de l'ordre était, d'ailleurs, dans le courant de ses travaux, et lui valut un quatrième couvent, à Toulouse même. De là, par reconnaissance, les conférences de Toulouse, qui devaient durer six ou sept ans et embrasser la partie morale de l'apologétique chrétienne, et qui furent interrompues après la première et unique station de 1854. Le Père venait d'accepter le collège de Sorrèze, pour lequel il renonça au provincialat, à la prédication, et, par conséquent, à la reprise de ses conférences, et même à la composition du grand ouvrage sur la *Religion et le monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, qu'il avait rêvé dès le premier jour de son sacerdoce, qui devait être le résumé et le couronnement de sa carrière apologétique, et dont les *Lettres à un jeune homme sur la piété* ne sont qu'une épisode épistolaire. A Oullins et à Sorrèze, à Nancy et à Neuilly, il fonde et établit le tiers-ordre enseignant de frères et de sœurs. Des luttes intestines le troublent et l'agitent, et il y porte, plus qu'ailleurs, du calme et de la modération. La guerre d'Italie éclate, et il lance son manifeste *de la Liberté de l'Eglise et de l'Italie*, chef-d'œuvre d'illusion libérale. — Elu académicien, — autre faute, — le 2 février 1860, il prend séance le 4 janvier 1861, déjà frappé à mort; et, en effet, il rentre à Sorrèze pour y mourir le 21 novembre suivant. Dans l'intervalle, fin février 1860, il avait publié sa *Sainte Marie Madeleine*, monument de la fondation du couvent de Saint-Maximin, au tombeau de la sainte.

Tel est le cadre où s'est mu, où va se mouvoir encore pour nous l'homme, le politique, le religieux, l'orateur et l'écrivain qui étaient dans le P. Lacordaire. C'est le plan suivi par M. Foisset dans une appréciation générale; c'est le plan ordinaire de nos études académiques dès qu'elles prennent un certain développement : sous forme d'emprunt à M. Foisset, ce sera donc fidélité à nos habitudes.

U. MAYNARD.

**73. LES ACTES DES APOTRES**, *traduction nouvelle, accompagnée de notes, avec le texte latin en regard*, par M. l'abbé A. CRAMPON, chanoine honoraire d'Amiens et de Perpignan; — *approuvée par Mgr l'évêque d'Amiens*. — 1 vol. in-8° de x-428 pages (1872), chez Halon; — prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est la suite des *quatre Evangiles* du même auteur, dont nous avons rendu dans le temps un compte favorable (t. XXXII, pp. 23. et 312). Il mérite les mêmes éloges, et avec quelque surcroît, pour le texte latin de la Vulgate qui figure, cette fois, en face de la traduction française, et pour la carte des voyages de saint Paul mise si utilement en tête. De la traduction, de son système et de son mérite, maintenus et perfectionnés ici, nous n'avons rien de plus à dire, et nous renvoyons à notre article précédent. Ainsi pourrions-nous faire pour les notes, ici plus abondantes et plus savantes, puisque, encore une fois, le livre des *Actes* n'est qu'une continuation, à peu près sous la même forme, des *quatre Evangiles*. Après une large introduction d'une cinquantaine de pages, où sont traitées toutes les questions générales : contenance et caractère du livre des *Actes*, authenticité, sources, examen des systèmes rationalistes qui en ont combattu l'autorité historique, chronologie, etc., viennent aussi, en accompagnement ou à la suite du texte sacré, deux sortes de notes : les unes courantes et plus courtes, d'un caractère aujourd'hui purement philologique, c'est-à-dire ayant uniquement pour objet de marquer soit les différences du texte grec avec notre vulgate latine, soit les variantes des principaux manuscrits grecs entre eux, et de résoudre toutes les difficultés de lexicologie et de grammaire; les autres, plus nombreuses et plus développées, historiques et géographiques, dogmatiques et morales, formant un commentaire extrêmement varié, où sont consignés les résultats les plus importants des travaux antérieurs, jusqu'au fameux Renan compris, ne sont plus partagées entre le bas des pages et la fin du volume, mais renvoyées toutes à la fin de chaque chapitre, où elles sont d'une lecture ou d'une consultation plus suivie et plus commode. — Ouvrage en même temps de science et d'édification, comme les *quatre Evangiles*, puisé aux meilleures sources de l'exégèse et de la piété, également utile aux savants et au commun des lecteurs chrétiens, le livre des *Actes* fait vivement désirer le complément que lui prépare l'auteur dans un livre des *Epîtres*, qui achèvera un des plus recommandables travaux sur les écrits du Nouveau Testament.



nêtes vues, qui se recommandent d'elles-mêmes. C'est un travail à répandre dans les ateliers, dans les campagnes, partout où l'esprit du mal s'efforce de pervertir les saines notions et les principes fondamentaux de la société. Point de déclamation ni d'entraînement, mais un examen calme des choses, et d'excellentes raisons présentées sous une forme accessible à tous, et du reste ne manquant point de vie et de mouvement. La matière étant politique, nous n'en pouvons guère dire ici davantage. Voici simplement la marche et la division : Il nous faut un gouvernement, si nous ne voulons arriver rapidement à l'état de la Pologne. — Ce gouvernement sera-t-il celui de la république ? non, et pourquoi. — Faut-il revenir à l'empire ? non, et pourquoi. — Que nous faut-il donc ? L'orléanisme ? non. La légitimité ? oui. — Chaque point est développé suffisamment pour faire accepter les conclusions. Le tout se termine par un tableau de l'état actuel de la Maison de France. — La partie la plus développée est celle qui concerne le gouvernement napoléonien, dont l'histoire nous a paru fidèlement présentée.

78. DE L'ENSEIGNEMENT *supérieur de la théologie en France*, par M. l'abbé DELARC, aumônier de l'hôpital Cochin. — In-8° de 44 pages (1871), chez Adr. Le Clere et Cie, et chez C. Douniol; — prix : 4 fr.

Ce travail, qui nous semble mériter une particulière attention de la part de NN. SS. les évêques, et même de la part du gouvernement, avait été soumis à Mgr Darboy, et approuvé par lui le matin même du jour où ce prélat fut saisi dans son palais et conduit sous les verroux de la commune. — Le zèle de M. l'abbé Delarc pour le développement des études théologiques parmi nous lui inspire d'abord une vive douleur de l'état actuel des choses, puis des idées et un plan pour leur amélioration. — Les cinq facultés de théologie créées par le premier empire et dépendantes de l'université ont un double inconvénient à ses yeux comme aux nôtres : elles ne sont point instituées canoniquement, et les grades qu'elles confèrent restent nuls devant l'Eglise ; en outre, les aspirants au sacerdoce, renfermés dans les saintes maisons qui les préparent aux ordres sacrés, n'en peuvent suivre les cours. Aussi ces cours ont-ils, en général, un si petit nombre d'auditeurs, qu'en fait c'est comme si ces facultés n'existaient pas. « On connaît l'histoire de ce professeur de « droit canon dans une faculté de province, qui, attristé de voir sa « salle à peu près complètement déserte, en était venu insensiblement

« ment à faire un cours de *droit commercial*, fort estimé des armateurs en retraite ( p. 21 ). » Plusieurs de nos évêques s'étaient déterminés à envoyer leurs meilleurs sujets étudier à Rome et en Allemagne pour y prendre leurs grades. A Rome, ce n'est plus possible en ce moment ; en Allemagne, toutes les convenances s'y opposent. C'est donc à nous d'agir sur notre propre terrain.

Il va sans dire que l'étude de la théologie ne peut se faire côte à côte avec les études de médecine, de droit, etc.; inutile d'insister ici sur ces raisons. M. l'abbé Delarc voudrait donc que nous eussions nos facultés catholiques toutes spéciales, comme en Belgique et en Allemagne, cinq si l'on veut, puisque c'est le nombre actuel ; mais, de plus, qu'à côté de chacune de ces facultés, NN. SS. les évêques s'entendissent pour créer un séminaire d'élite, central, où seraient envoyés les sujets destinés à suivre les cours supérieurs. Ces facultés, au surplus, devraient être érigées d'accord avec le saint-siège, canoniques, par conséquent. C'est la première démarche à effectuer, en reprenant les négociations ouvertes en 1849, continuées en 1855 et 1858, et qui n'ont point abouti à cause des inacceptables exigences universitaires. Grâce à cette mesure et à ces créations, nous verrions se former en France une génération de prêtres distingués et savants, capables de renouer la chaîne de nos anciens et illustres docteurs, et de tenir tête à la fausse mais puissante science du jour.

Pour notre part, s'il nous est permis de le dire en toute modestie, nous approuvons d'autant plus ces vues, qu'elles nous ont préoccupés depuis bien des années, et à peu près dans les mêmes conditions. De toutes nos forces donc nous nous unissons aux vœux de M. l'abbé Delarc, l'habile traducteur de l'*Histoire des conciles* de Mgr Héfélé.

**79. HISTOIRE DES CONCILES** *d'après les documents originaux*, par Mgr Charles-Joseph HÉFÉLÉ, évêque de Rottenbourg ; — traduite de l'allemand, par M. l'abbé DELARC. — Tomes V, VI et VII, 3 volumes in-8° de 670, 634 et 556 pages (1870-1872), chez Adr. Le Clere et C<sup>ie</sup> ; — prix de chaque volume : 6 fr.

**80. ROME PENDANT LE CONCILE (1869-1870)**, par M. Louis VEUILLOT. — 2 volumes in-8° de CXXXII-484 et 644 pages (1872), chez V. Palmé ; — prix : 12 fr.

**81. LE CONCILE DU VATICAN**, *son histoire et ses conséquences politiques et religieuses*, par M. E. DE PRESSENSÉ. — 1 volume in-42 de XII-528 pages (1872), chez Sandoz et Fischbacher ; — prix : 4 fr.

Nous avons rendu compte des quatre premiers volumes de l'*Histoire des conciles* de Mgr Héfélé (Voir nos tomes XLI, p. 449 ;

XLII, p. 83, et XLIII, p. 361); le cinquième, le sixième et le septième nous conduisent de 755 à 1198 : c'est un espace de plus de quatre siècles, et quels siècles que ceux qui ont vu la fondation du saint empire romain sous Charlemagne, le grand schisme oriental, les Carlovingiens en France, les Othons en Allemagne, l'avènement des Capétiens, ce colosse du moyen âge qu'on appelle le pape saint Grégoire VII, la querelle des investitures, les trois premières croisades, et qui se termine à Innocent III ! Alors, tout est en fermentation, les idées comme les passions, et c'est l'Eglise qui, travaillant sur ce chaos produit par les invasions barbares et la chute de l'empire romain en Occident, façonne par ses saints, par ses missionnaires, par ses religieux, par ses évêques, par ses conciles, cette société grossière et rude d'où vont sortir des prodiges de générosité, de science et de civilisation. L'Eglise préside à tout; elle est partout; elle *informe* tout; et lorsque saint Grégoire VII meurt en exil parce qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité, la barbarie est vaincue, l'esprit a dompté la matière, la puissance spirituelle est libre, le mariage est purifié, le clergé est réformé, la république chrétienne est fondée pour des siècles, et l'on va voir s'épanouir les merveilles des croisades, de la chevalerie, de l'architecture, de la théologie, de la poésie; l'Europe est sortie de l'enfance: elle a conquis l'ascendant sur le reste du monde et elle le gardera pendant longtemps, toujours, peut-être, si l'apostasie ne vient pas la replonger dans le chaos d'où l'Eglise l'a tirée.

Nous ne pouvons dire, cependant, que le savant historien des conciles s'arrête à ces grandes considérations et cherche ainsi à soulever de temps en temps l'âme de ceux qui l'étudient, en s'arrêtant pour marquer le travail de l'Eglise et pour en faire ressortir les bienfaits. Nous avons affaire ici à une œuvre d'érudition, et seulement d'érudition : la science allemande, que l'on vante tant, sans que nous puissions trop comprendre pourquoi, aime à examiner les choses par le menu, et ne s'occupe pas volontiers de l'ensemble; au reste, quand elle le fait, c'est trop souvent en s'élevant à de telles hauteurs qu'elle se perd dans les nuages et qu'on ne peut plus la suivre. Il y a des exceptions, nous aimons à le reconnaître; mais, il faut bien le dire, Mgr Héfélé n'en est pas une, et nous attribuerions volontiers à cette habitude de voir les détails et de donner une grande importance aux petites difficultés, l'attitude qu'il a prise pendant le concile. L'érudition n'est pas la science; l'érudition est affaire de

mémoire, la science suppose autre chose; l'érudition se perd dans les mille accidents du terrain, la science aime les hauteurs. Ayant à traiter complètement des conciles, sans doute Mgr Héfélé ne pouvait éviter les détails, et l'on doit lui pardonner l'aridité de ces détails, dont l'ensemble offre pourtant un grand intérêt; mais comment se fait-il qu'on ne rencontre pas dans son œuvre une de ces grandes vues qui reposent le regard tout en l'illuminant? pourquoi n'entend-on jamais un de ces cris du cœur qui réveillent et qui émeuvent? Pourquoi cette froideur, par exemple, dans l'histoire de saint Grégoire VII, qu'on n'appelle pas une fois *saint*, quoiqu'on raconte exactement ses actes? Aussi, en restons-nous toujours au même jugement sur cet immense travail : il est très-utile à consulter, c'est un vaste répertoire, mais ce n'est véritablement pas une *histoire*.

Les tomes cinq, six et sept contiennent quinze livres, du XX<sup>e</sup> au XXXIV<sup>e</sup>, avec la fin du XIX<sup>e</sup>, dans lequel l'auteur s'occupe des synodes qui se sont tenus entre 755 et 788, et qui n'ont pas trait à l'hérésie des iconoclastes. — Le livre XX est consacré aux synodes célébrés de 788 à 814, date de la mort de Charlemagne : les questions les plus importantes qui y sont traitées sont celles qui se rapportent à l'adoptionisme, aux livres carolins et à la discussion sur le *Filioque*. — Le livre XXI, de 814 à 847, s'occupe principalement de la renaissance de l'hérésie des iconoclastes en Orient et des synodes occidentaux, où la politique tient une part presque aussi grande que la religion. — Le livre XXII, de 848 à 860, est consacré aux discussions soulevées par Gottschalk sur la prédestination ; c'est l'époque où brillent Ratramne, Raban-Maur, Scot Erigène et Hincmar. — Avec le livre XXIII, de 860 à 969, commencent les premiers synodes au sujet de Photius, en même temps que sont tenus les synodes occidentaux au sujet du mariage de Lothaire. — Le livre XXIV est consacré au huitième concile œcuménique, tenu à Constantinople en 869, pour mettre fin au schisme de Photius. — Le livre XXV, qui commence le sixième volume, raconte la réintégration et la seconde déposition de Photius. — Le livre XXVI ne s'occupe que des synodes occidentaux tenus de 870 à 900 ; le XXVII<sup>e</sup>, des synodes du x<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la mort du pape Sylvestre II, en 1003 ; c'est l'époque des Othons, et c'est en Allemagne que se trouve le principal mouvement des affaires. — Le livre XXVIII comprend la première moitié du x<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'élévation de saint Léon IX au souverain pontificat ; alors commencent à paraître les nouveaux manichéens, qui doivent plus

tard causer tant de troubles. — Le livre XXIX est consacré aux synodes tenus sous saint Léon IX et sous ses deux premiers successeurs : époque du schisme de Michel Cérulaire, de l'apparition des patares, et du commencement de la réforme ecclésiastique sous l'influence d'Hildebrand, qui doit devenir saint Grégoire VII. — Le livre XXX comprend les deux pontificats de Nicolas II et d'Alexandre II. — Le livre XXXI est consacré aux synodes célébrés sous le pontificat de saint Grégoire VII. L'auteur donne à l'exposition du plan de ce grand pape deux pages assez froides, où il est difficile de voir s'il l'approuve absolument ou s'il le trouve exagéré ; ces lignes, qui les terminent, laissent le lecteur en suspens : « Grégoire parle « bien des deux pouvoirs qui régissent le monde, le pouvoir ecclé- « siastique et le pouvoir royal, mais ce dernier est, à ses yeux, « tout à fait subordonné, et c'est ce qu'il dit sans détour dans sa « lettre à Guillaume le Conquérant, où il compare ces deux pou- « voirs au soleil et à la lune. Que tels aient été les sentiments de « Grégoire VII, c'est ce que prouvent ces deniers de Saint-Pierre, « ainsi que les autres redevances analogues..., et en outre cette « théorie souvent renouvelée par lui et très-répan due à cette épo- « que, que le pouvoir ecclésiastique provenait seul de Dieu, *tandis* « *que le pouvoir civil provenait du démon et n'était issu que de* « *l'ambition*, etc. (t. VI, p. 478). » Que pense l'auteur de ce sen- timent de saint Grégoire VII ? Il ne le dit pas. Comment justifie-t-il les dernières lignes ? Pas une citation à l'appui, et c'est ainsi que le lecteur est abandonné à lui-même. — Le livre XXXII va de la mort de Grégoire VII au concordat de Worms et au neuvième synode œcuménique ; — les livres XXXIII et XXXIV nous racontent l'histoire des synodes qui se tinrent depuis le neuvième concile général jus- qu'à la lutte des papes avec les Hohenstaufen, nous exposent les com- mencements de cette lutte et nous laissent au moment où Inno- cent III monte sur le trône. Nous aurions plus d'une remarque à faire sur quelques points. Nous nous bornerons à signaler le juge- ment porté par l'auteur sur le concordat de Worms, qui mit fin à la querelle des investitures (t. VII, pp. 176-178), jugement qui justifie presque les empereurs allemands de l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans la lutte, et d'où l'on pourrait conclure que les papes n'avaient pas d'abord bien compris la question. N'y a-t-il pas un peu de *ger- manisme* dans cette appréciation ?

Il nous reste quelques mots à dire de la traduction. Et tout

d'abord, nous devons féliciter M. l'abbé Delarc sur le courage dont il fait preuve dans ce travail hérissé de difficultés, tant à cause de la langue que des matières traitées. Sa traduction est claire et correcte; on ne saurait en demander davantage quand il s'agit d'une œuvre d'érudition. Mais nous voulons appeler l'attention du savant et laborieux traducteur sur certains défauts qui déroutent le lecteur, l'agacent, parfois l'irritent, et accusent des négligences qu'il serait très-facile de faire disparaître. Ainsi, dans le texte et dans les titres des paragraphes, pourquoi dire tantôt *libri Carolini* et tantôt *livres Carolins* (t. V, p. 118 et suiv.)? Adoptons une manière de désigner ces livres et tenons-nous-y. Pourquoi, dans le même passage, donner le nom francisé de plusieurs villes et en laisser d'autres avec leur vieux nom, comme dans cette page 346 du tome V, où nous voyons Hincmar de Reims, Ragenar d'Amiens, Immo de Noyon, Erpoin de *Silvanecte*, Lupus de Châlons, etc.? *Silvanecte* est-il donc le nom d'une ville qui n'existe plus, ou bien *Senlis* aurait-il paru d'une physionomie trop moderne, à côté d'Amiens et de Noyon? Nous comprendrions qu'on mît soit l'ancien soit le nouveau nom entre parenthèses; mais nous ne comprenons pas que, dans la même phrase, on donne des noms modernes et des noms anciens pour des villes qui ont un égal droit à l'une ou à l'autre dénomination. Quel est aussi ce Basile Macédo qui est en rapport avec Photius (t. V, p. 576)? Nous autres, Français, nous disons Basile le Macédonien. Et comment le lecteur ne serait-il pas dérouté avec *Ivo* de Chartres (t. VII, p. 14), dans lequel il ne verra qu'après réflexion *Ives* de Chartres? D'autrefois, c'est le même personnage qui est désigné tantôt par son nom latin, tantôt par son nom francisé, comme un archevêque de Reims qu'on appelle tantôt Heriveus (t. VI, p. 143), tantôt Hervé (ibid., p. 163). Même remarque à faire à propos de la *trêve de Dieu*, tantôt donnée ainsi en français, tantôt appelée en latin *treuga Dei*, soit dans le texte, soit dans les titres de paragraphes (ibid., p. 361 et suiv.), sans qu'il y ait aucune raison pour ces changements. Notons enfin que le nom de l'ancien évêché de *Die* est continuellement écrit *Dié* (ibid., p. 609, etc), ce qui empêche de le reconnaître. Nous pourrions multiplier ces remarques; celles-ci suffisent; nous les faisons seulement pour inviter le traducteur à plus d'attention encore : nous ne voudrions pas, d'ailleurs, perdre trop de temps à ce métier d'éplucheur.

Quelle lumière vient réjouir nos yeux, quel air pur et vif remplit nos poumons, lorsque nous sortons de ces souterrains où l'érudition s'entasse et vous oppresse sans vous éclairer beaucoup, et que nous ouvrons les deux volumes si vivants, si vrais, si lumineux, si français, si chaudement catholiques, de *Rome pendant le concile* ! Il n'y a là que de simples lettres, écrites au jour le jour, mais de quelle plume ! Ce n'est pas l'histoire du concile, et c'est une partie intégrante, nécessaire de ce concile ; ce n'est pas de la théologie, et il y en a pourtant assez pour repousser toutes les attaques dont les décisions du concile ont été l'objet ; c'est à la fois l'histoire de Rome et de l'Eglise pendant dix mois, et pleine de cette vie, de ce naturel que donne le récit d'une impression toute chaude encore. Jamais la Rome des papes, cette Rome qui allait être livrée aux barbares, n'a été peinte avec plus d'amour et plus de vérité ; le tableau restera comme un monument, et les ennemis mêmes seront bien obligés d'admirer cette majestueuse grandeur que les siècles, que la religion avaient faite, et qui renaîtra, n'en doutons pas, mais avec une autre physionomie, lorsque se sera écoulé le torrent d'impiété et de fange qui ravage en ce moment la cité sainte. — On ne peut pas analyser ces lettres, qui s'occupent des sujets les plus divers, quoique se rapportant tous au concile ; on ne peut que conseiller de les lire : le cœur catholique se dilate à cette lecture, et il s'y trouve, même pour les simples littérateurs, des saveurs exquis, des parfums délicieux, qui charment et embaument. Ici c'est l'historien qui parle, là le polémiste. Voici l'artiste qui nous fait entrer dans la contemplation du beau à propos de l'exposition romaine, à propos d'une église, d'un tableau ou d'une excursion à la campagne, et voilà le théologien qui, sans s'embarrasser dans les arguties et les subtilités, renverse en quelques mots pleins de bon sens les échafaudages le plus laborieusement dressés par l'adversaire. Ici vous assistez au démollissement le plus réjouissant de quelques malheureux journalistes ou brochuriers, là vous lisez des pages d'une admirable suavité, comme celles qui sont consacrées aux vicaires apostoliques, et qui font assister à des scènes dignes des plus beaux temps de l'Eglise. M. Louis Veillot s'était proposé de compléter et de corriger ces lettres ; la curiosité eût été heureuse, en effet, de pouvoir mettre certains noms propres derrière certains portraits, et de connaître quelques détails que l'auteur pourrait dévoiler mieux que tout autre. Le temps des révélations pourra venir ; quant aux corrections, nous aimons mieux qu'elles n'aient pas

été faites. M. Louis Veillot a été, pour ainsi dire, l'un des témoins du concile, de la piété des évêques, de la liberté de la sainte assemblée et des intrigues de ceux qui voulaient en empêcher l'œuvre ; il est bon que la déposition de ce témoin soit publiée telle qu'elle a été faite, et, d'ailleurs, si, comme M. Louis Veillot le dit dans sa préface, « les événements l'ont empêché de donner à ces lettres le soin « littéraire qu'elles réclamaient, » c'est un inconvénient dont les lecteurs ne s'aperçoivent guère.

M. Veillot ajoute qu'un motif qui l'a décidé à publier son livre sans attendre, pour le refaire, un loisir qui peut-être ne viendra jamais : c'est qu'il rend témoignage à Pie IX, au concile, et à ceux qui, dans le concile, ont été les inébranlables gardiens de la vérité. « Assurément, continue-t-il, ce témoignage n'est pas néces-  
« saire. L'histoire solennelle dira ce qu'il faut. Mais l'histoire est  
« lente comme la justice ; elle fait de gros livres, que la passion  
« ne sait pas ou ne veut pas lire, et qui laissent longtemps sub-  
« sister la calomnie. Pallavicini n'a pas encore tout à fait éteint  
« la médisance de Paolo Sarpi, et les contes de ce méchant ont été  
« longtemps tout ce que le grand nombre des hommes instruits ont  
« su du concile de Trente. Tout en m'abstenant d'entrer dans au-  
« cun détail des choses d'intérieur, que je n'avais pas le droit de  
« divulguer, n'ayant sollicité aucun privilège qui me permît d'user  
« du secret du concile, je n'ai pas laissé de répondre jour par jour à  
« ce que disaient ceux qui prétendaient le savoir, qui le savaient par-  
« fois, et qui se sont servis de la connaissance de la vérité pour mieux  
« mentir. Mes lettres, écrites au jour le jour, imprimées aussitôt, re-  
« venant immédiatement au seuil du concile d'où elles étaient parties,  
« par conséquent contrôlées de tout le monde, témoigneront avec  
« quelque autorité contre les relations clandestines qui certainement  
« existent et viendront en lumière. Tout légers qu'ils sont, ces do-  
« cuments pourront donc rendre difficile, et peut-être impraticable,  
« la diffamation d'un Paolo Sarpi, s'il en est un (t. I<sup>er</sup>, p. III). »  
M. Louis Veillot n'a donc pas voulu être un Pallavicini ; mais, à côté de lui, à Rome, se trouvait un écrivain qui ne demandait pas mieux que de reprendre la plume de Paolo Sarpi, et cet écrivain vient de produire son livre, *le Concile du Vatican* : c'est M. de Pressensé, pasteur protestant.

M. de Pressensé a donc écrit aussi son histoire du concile. Pour



cela il a pris un moyen bien simple. Tout ce qui s'est montré plus ou moins contraire aux décisions de la sainte assemblée, et surtout à l'infaillibilité pontificale, est une irrécusable autorité pour lui ; le reste ne compte pas. De sorte que, avec lui, on passe en revue tout ce qui s'est fait, tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est intrigué contre le pape. Tous les adversaires de l'infaillibilité, tous les inopportunistes, reçoivent les compliments de M. le pasteur ; les autres ne sont qu'un *ignobile vulgus*, dont il ne s'occupe que pour lancer contre eux les traits de son mépris ou de ses injures. On peut voir, par exemple, les deux pages 56 et 57, qu'il consacre à M. Louis Veillot, et dans lesquelles l'injure et l'outrage sont prodigués avec toute l'abondance que savent montrer ceux qui crient du matin jusqu'au soir contre les emportements du rédacteur en chef de l'*Univers*. « J'es-  
 « père, dit M. de Pressensé (p. vii), qu'on ne trouvera rien dans  
 « ces pages qui sente l'esprit sectaire ; » et cet esprit remplit tout le livre. Pourtant il n'en veut pas au catholicisme ; il voudrait même le sauver, dans l'intérêt d'une « vaste et efficace réforme qu'il  
 « rêve, » parce qu'il « faut à tout prix que cette réforme naisse et  
 « se développe au sein même du catholicisme, » mais « à la condi-  
 « tion qu'il se transforme lui-même et rompe avec l'ultramonta-  
 « nisme idolâtre et effréné qui le perd et perdrait à coup sûr le  
 « pays, si ce triomphe était sans lendemain (pp. vii, viii). » Et le voilà travaillant à sauver le catholicisme en le transformant en protestantisme, et regardant les ultramontains comme des idolâtres et des effrénés. On croirait entendre ce pauvre abbé Michaud, qui était déjà connu du pasteur protestant en 1870, et qui recevait de lui, avant sa chute déclarée, le compliment d'être « l'un des jeunes  
 « prêtres les plus distingués du clergé de Paris (p. 112). » Avec M. l'abbé Michaud sont loués, nous n'avons pas besoin de le dire, tous les gallicans, tous ceux qui sont rebelles à l'Eglise, comme les Hyacinthe et les Doëllinger, sans oublier les Bordas-Dumoulin et les Huet, tandis que les plus illustres évêques et les plus vénérables, Mgr Pie, Mgr Doney, Mgr Plantier, etc., sont représentés comme écrivant des mandements « dignes de figurer dans l'*Univers* (p. 58), » ce qui, aux yeux de M. de Pressensé, est le dernier terme de l'avilissement. Nous ne voulons pas citer ici les noms respectés qu'il joint à ceux des évêques qui obtiennent ses louanges : la soumission de ces évêques les met à l'abri des éloges injurieux du pasteur protestant ; il en est d'autres qu'une mort glorieuse lui défend de flétrir de ses

félicitations. « On n'y trouvera (dans mon livre), dit encore M. de Pressensé, nulle amertume contre les personnes (p. x); » et il vient de dire (p. viii), en parlant de ceux qui acceptent les décisions du concile : « Les insulteurs frénétiques de tous les droits peuvent seuls désormais élever la voix, car seuls ils sont orthodoxes. »

Tout cela suffit bien pour montrer ce qu'on doit penser de ce livre. Ajoutons qu'il ne se distingue pas par une grande connaissance de l'histoire de l'Eglise, même contemporaine, et des pratiques de l'Eglise catholique qui remontent à des siècles bien antérieurs à la prétendue réforme. Ainsi, l'auteur en est encore à rire de l'eau bénite comme d'une *eau lustrale* (p. viii); il ne voit pas de réfutation possible du *Janus* allemand, que la saine érudition a réduit en poussière, et qu'il donne comme ne venant pas d'une « source hérétique, » et comme « l'œuvre de la portion la plus savante de ce catholicisme allemand peut-être destiné à sauver l'Eglise des dernières servitudes (p. 9), » sans doute parce qu'il la livre pieds et poings liés entre les mains de l'Etat; il en est encore à admirer le clergé de 1792, et il tourne tellement sa phrase, qu'il fait croire que ce clergé avait rétabli le culte dans quarante mille paroisses avant le général Bonaparte, dont le concordat empêcha la réconciliation de la foi chrétienne et de la liberté (p. 31). Et puis, M. le pasteur ne doute de rien : les miracles anciens et contemporains les mieux avérés, ceux qu'on peut vérifier chaque jour, qu'est-ce que cela? pure jonglerie (p. 81); et le culte des images? et la vénération des saints? fétichisme (p. 183). Tout ce qu'on a pu lire dans le *Siècle* se retrouve dans ce volume. Cependant M. de Pressensé croit avoir trouvé des arguments de fait irréfutables contre l'infaillibilité même de l'Eglise. L'histoire la dément, dit-il hardiment, et il cite six faits (p. 504) : 1° l'Eglise a décrété des doctrines contraires non-seulement à l'Ecriture, mais encore aux traditions de l'Eglise des premiers âges. Quelles sont ces doctrines? il ne le dit pas, ce qui met dans l'impossibilité de le réfuter; — 2° l'Eglise a ressuscité le sacerdoce et le sacrifice matériel en opposition aux déclarations les plus claires de l'Evangile. Il paraît que M. le pasteur n'a pas lu ces paroles de Jésus-Christ : « Faites ceci en mémoire de moi, car ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et qu'il n'a pas entendu parler des évêques, des prêtres et des diacres du temps des apôtres. — 3° L'Eglise a porté l'atteinte la plus grave au salut gratuit, et à cette grande doctrine de la justification par la foi proclamée sans relâche

par l'apôtre des gentils. M. le pasteur ne voit pas que la justification par la foi n'est pas du tout en contradiction avec la nécessité des bonnes œuvres pour être sauvé ; il ignore sans doute que saint Paul recommande les bonnes œuvres aux chrétiens et les menace des plus terribles châtimens s'ils commettent le péché ; l'Eglise a tout simplement expliqué la doctrine conformément au bon sens en même temps qu'à la vraie pensée de saint Paul ; où irions-nous s'il suffisait de croire pour être sauvé ? — 4° L'Eglise a failli quand elle a transformé le sacrement en une magie digne du judaïsme ou du paganisme de la décadence. Comment ? M. le pasteur ne le dit pas. L'Eglise dit que les sacrements sont des signes sensibles institués par Jésus-Christ pour produire la grâce dans notre âme et pour notre sanctification : où est la magie ? — 5° L'Eglise a failli quand elle a peuplé de ses saints un nouvel Olympe, et placé à son sommet l'humble Marie, la plus grande des femmes parce qu'elle a été la plus humble. Ainsi, les saints ne doivent pas peupler le ciel, et la plus grande des femmes, au jugement même de M. de Pressensé, ne doit pas être regardée comme la première des saintes. Où est donc l'erreur de l'Eglise ? — 6° Enfin, l'Eglise a failli quand elle a proclamé la perfection de la Vulgate contre toutes les lumières de la philologie. Ici, M. le pasteur ne se montre pas fort au courant de la question : l'Eglise a déclaré que la Vulgate est exempte d'erreur au point de vue de la doctrine et des mœurs ; elle n'a pas déclaré autre chose, et elle laisse la philologie parfaitement libre de s'exercer sur les différents textes de l'Écriture. Ajoutons, d'ailleurs, que les meilleurs philologues sont très-éloignés de mépriser la Vulgate, comme semble le faire M. de Pressensé, et que les découvertes modernes, loin de lui nuire, lui rendent le plus glorieux témoignage.

En résumé, le livre de M. de Pressensé est une œuvre de sectaire, quoiqu'il s'en défende, et qu'il fasse, de temps en temps, de visibles efforts pour paraître juger les choses sans parti pris ; c'est une œuvre d'ignorance, et d'ignorance volontaire, puisque l'auteur n'a voulu écouter que les adversaires de l'infailibilité, sans s'inquiéter des réfutations péremptoires qu'ils se sont attirées. Son but est de prouver que l'infailibilité perdra le catholicisme, et que, si le catholicisme ne se perd pas, c'est qu'il sera sauvé par les *vieux catholiques*, façon Dœllinger-Loyson-Michaud, c'est-à-dire par les néo-protestants ; enfin, que le catholicisme de l'infailibilité perdra la France, et, par conséquent, que la France doit le rejeter. Soyez donc protestants !

voilà ce que M. de Pressensé dit à ses lecteurs. Pour les convaincre, il eût bien fait de se montrer plus sérieusement savant, plus impartial et moins ignorant des conséquences fatales du protestantisme qu'il prêche.

J. CHANTREL.

**82. HISTOIRE** *du règne de Louis XIV, récits et tableaux. — Première partie : La France politique, religieuse, littéraire, sous Mazarin*, par M. Casimir GAILLARDIN, professeur d'histoire au lycée Louis le Grand. — 2 volumes in-8° de XX-590 et 474 pages (1871), chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 12 fr.

Voici un nouveau *Siècle de Louis XIV*, qui aura sur celui de Voltaire la supériorité, non-seulement de l'étendue, mais de la multiplicité et de la sûreté des documents, de la régularité harmonieuse du plan et de la méthode, et surtout du bon esprit. M. Casimir Gaillardin, l'auteur de l'*Histoire de la Trappe* et de l'*Histoire du moyen âge*, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : ils le savent chrétien et catholique sincère ; ils savent, par conséquent, ce qu'ils peuvent attendre de lui à leur point de vue le plus cher et le plus sacré, au point de vue religieux. Ils savent encore, la plupart, qu'il s'est consacré à l'étude de l'histoire, et qu'ainsi la science ne lui fait pas plus défaut que la foi. Après quarante années de professorat dans la même chaire, il est, en effet, plus compétent que personne pour nous donner enfin le tableau de la plus belle période de nos annales, et il peut offrir avec confiance et autorité ce résultat de toute une longue vie d'étude et d'enseignement.

Qu'a-t-il voulu faire et qu'a-t-il fait ? Trois choses : redresser, abrégé, compléter. Redresser Voltaire, erroné par manque d'informations et par passion philosophique ; abrégé tant de travaux contemporains, monographies et biographies, œuvres spéciales, et pour cela de trop longue haleine ; les compléter enfin, puisque, malgré leurs dimensions, ce ne sont que des tableaux individuels et partiels, et compléter en même temps tout ce qui a été écrit sur le siècle de Louis XIV, par de nouvelles investigations sur les points où la science moderne n'a pas encore pénétré. Et cette triple entreprise, comment la mener à fin d'une façon à la fois utile et agréable ? On sait que l'histoire, telle que nous la voulons justement aujourd'hui, doit raconter les peuples comme les rois, les mœurs comme les institutions publiques, la religion comme la politique, le travail, l'industrie, le commerce comme l'administration générale, les lettres, les sciences et les arts comme les batailles et les traités de paix.

relèvera plus fort après l'épreuve, pour reprendre sa mission.

M. de Pontmartin, en promenant sa plume à travers les ruines, se décerne volontiers un brevet de prophète. Hélas ! était-il nécessaire d'avoir le don de seconde vue pour distinguer le *Mane, Tétel, Pharès* écrit sur les murs où se perpétuait l'orgie d'une société sans Dieu ? On nous dit ici-même le prologue de la tragédie sanglante. C'était en 1857, à la première représentation de la *Question d'argent*, de Dumas fils. L'auteur était là : « Pendant les entr'actes... le  
 « journaliste renseignait le sénateur sur les intrigues clandestines,  
 « les marchés honteux, les escroqueries déguisées, les secrètes tur-  
 « pitudes qui formaient l'envers de toutes ces élégances éblouissantes  
 « de parures, de décorations, de perles et de diamants. Il parlait à  
 « haute voix, et je ne perdais pas un mot de cette légende où figu-  
 « raient, dans un hideux pêle-mêle, le ministre, le magistrat, le  
 « chambellan, l'artiste, la grande dame, le général, le banquier,  
 « l'actrice, le prince, le chroniqueur, le courtisan, la courtisane.  
 « Ce monde éclatant et taré, vicieux avec délices, corrompu jus-  
 « qu'aux moëlles, couvrant de souillures toujours nouvelles la tache  
 « de son origine, m'apparut dans sa saleté superbe. Je n'étais pas  
 « dans mon pays ; c'est pourquoi je fus prophète pendant cinq mi-  
 « nutes. Grand Dieu ! me disais-je, quel sera le dénouement de ce  
 « drame, le réveil de cette ivresse ?... A quelle expiation sommes-  
 « nous cette fois réservés ? Quel sera le justicier, le vengeur et le  
 « bourreau... (p. 75) ? » Sans aucune prétention à vaticiner, M. de  
 Pontmartin pouvait se répondre à lui-même : Le *justicier* sera Celui  
 d'en haut ; le *bourreau* sera le barbare civilisé qu'il choisit pour faire  
 son œuvre, et qu'il brise quand elle est faite.      GEORGES GANDY.

85. LE LIVRE de tous ceux qui souffrent, recueil de prières d'après les manuscrits du moyen âge, par M. LÉON GAUTIER. — 1 volume in-32 de 400 pages (1870), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr.

Depuis une douzaine d'années, ce nous semble, la librairie Palmé poursuit la publication d'une série de volumes remarquables par l'élégance de l'exécution typographique. A ce point de vue spécial, nous ne pensons pas qu'une seule de nos maisons de Paris lui dispute le premier rang. Et ce n'est pas là un mérite vulgaire, un avantage à dédaigner : aux richesses de l'intelligence que l'on estime et que l'on désire faire valoir, ne convient-il pas d'accorder un vêtement de choix, des ornements riches, tout ce qui

est propre à en relever le prix? C'est œuvre de bon goût, et le bon goût est la rare distinction de l'esprit aussi bien que son arme la plus fine.

Le *Livre de ceux qui souffrent* se présente à nous dans cette double condition, avec des réserves cependant. C'est bien, pour le format, les caractères courants, les filets rouges encadrant chaque page, les têtes de chapitres, les petites croix au commencement des prières, un vrai bijou où rien n'a été épargné pour le repos et le charme de l'œil. Les réserves, les voici tout de suite. — N'aurait-on pas mieux fait de placer une digue au-devant de cette avalanche de majuscules qui étonnent et bientôt agacent et impatientent? Le *Bien*, le *Mal*, l'*Ame*, le *Corps*, l'*Homme*, le *Beau*, la *Vérité*, le *Péché*, la *Mort*, la *Vie*, le *Salut*, la *Grâce*, la *Santé*, la *Douleur*, la *Bonté*, la *Justice*, la *Paix*, etc., etc., le dictionnaire y passe; on se croirait chez nos voisins les Allemands, où tout substantif est orné d'une capitale, si humbles que soient sa condition grammaticale et ses exploits dans le discours. De ce côté-ci du Rhin, on se pique de plus de discrétion.

Sur le fond même, nous dirons que les limites du sujet ne paraissent pas avoir été bien comprises, et, dans tous les cas, sont franchies. Un peu de tout, sous prétexte de cœurs souffrants. C'est ainsi qu'on rencontre à l'improviste (p. 334) une *profession de foi sur... la guerre*; ailleurs, une autre *profession de foi sur et contre... l'esclavage* (p. 310)... *Non erat his locus*, on l'avouera, surtout en apercevant cette conclusion emphatique et militante suggérée au plus obscur des fidèles, à la fin du second de ces morceaux: « L'esclavage est *satanique*, l'esclavage est *païen*. Partout où je le  
« trouverai, je le veux détester d'un cœur entier, et travailler à  
« l'abolir *sans ensanglanter la terre* (p. 315). » L'auteur se tourmente là d'un vain souci: qu'il se rassure, nul de ses lecteurs n'aura la moindre envie « d'ensanglanter la terre, » et n'éprouvera le besoin de réagir contre des impatiences de ce genre, même dans le noble but de détruire l'esclavage, lequel, tout odieux, tout condamnable qu'il soit pour des chrétiens, n'est pourtant ni païen ni satanique, puisque, d'une part, Dieu en a lui-même déterminé et réglé les lois dans l'Ancien Testament, et que, de l'autre, l'Eglise n'obligea pas les premiers chrétiens à affranchir leurs esclaves, s'en remettant à l'esprit évangélique pour amener peu à peu, et d'une manière plus sûre, un état de chose meilleur: or, un compromis de ce genre eût-il

été licite en face d'une chose satanique et païenne de sa nature? Saint Paul sollicite auprès de Philémon la liberté d'Onésime, mais à titre de faveur personnelle, sans lui rien ordonner à l'égard des autres esclaves qu'il possédait sans doute. Dans nos colonies, l'Eglise ne refuse pas ses sacrements aux possesseurs d'esclaves, pourvu qu'ils soient humains et justes envers ces pauvres créatures. Soyons exacts dans la doctrine : les sentiments généreux n'y perdront rien. — Ceci est-il plus admissible? « A vrai dire, le mal n'existe pas, ô mon Dieu, car il est seulement la négation du bien, et la négation n'a pas d'existence (p. 5). » Le mal est évidemment quelque chose de plus que le non-bien, qui n'en est que le premier degré; en tout péché grave et formel il y a une affirmation contraire au vouloir divin, un acte positif, un acte qui *existe*, et qui existe avec son caractère mauvais, inséparable, substantiel pour ainsi dire. La négation, d'ailleurs, par cela seul qu'elle se produit, a une existence; l'auteur a confondu *négation* avec *privation*, *absence*. — En outre, le titre nous promet un « recueil de prières d'après les manuscrits du moyen âge, » promesse vraiment séduisante; mais un bien petit nombre de ces pièces, qu'on a habillées, — et cela était à propos, — en français de nos jours ou traduites du latin, remontent au xvi<sup>e</sup> siècle; quelques-unes, sans indication d'auteur et non les moins étendues, doivent être de M. Léon Gautier lui-même; d'autres sont empruntées à Mgr Gerbet (p. 33), au récent ouvrage les *Trésors de Cornelius a Lapide* (p. 89), au P. Faber (p. 191), à M. de Lamartine (p. 321), au *Scutum fidei* de Boppert (p. 349), à Silvio Pellico (p. 362). Nous ne prétendons pas qu'elles ne soient pas toutes excellentes, mais enfin on annonce autre chose que ce qu'on donne en réalité.

Un peu de tout, avons-nous observé : ce sont, au beau milieu d'une prière pour la sainte messe, deux lignes de grec, en lettres grecques, à l'effet d'*expliquer* à de simples fidèles le symbole du poisson dans les catacombes (p. 125). Ici, dans un livre destiné aux âmes éprouvées, c'est une prière pour le bon gouvernement du pays (p. 356); une autre pour la paix universelle (p. 341); une pour les biens de la terre (p. 330), etc. A la page 246, on s'aperçoit, au bout d'une page entière seulement, que la réponse de Jésus-Christ à l'âme qui désespère regarde exclusivement la femme, puisqu'on y lit : « Tu te peignais la face pour te montrer à des hommes malheureux et mendier leur admiration. » Moins surchargé,

ne débordant point, l'ouvrage eût mieux justifié son titre, et, selon nous, mieux atteint le but.

Le plan est donc fort large; d'autre part, il n'omet pas une des faces de la douleur humaine, et c'est là son mérite, en y ajoutant celui d'une piété vive et pénétrante. Le premier chapitre, composé de six prières, traite des épreuves, des croix et des larmes en général; nous y signalons la très-bonne idée de prières spéciales du matin et du soir pour le temps de la tribulation, comme il y en aura plus loin (p. 44) pour un chrétien malade, et plus loin encore pour une messe d'enterrement (p. 117). — Le chapitre second a pour objet la maladie, soit dans le malade lui-même élevant à Dieu son cœur, se résignant et se fortifiant, soit dans les personnes qui l'entourent ou qui prennent intérêt à son état. — La pensée de la mort occupe le troisième. Puis viennent successivement *les derniers jours, les dernières heures*, avec abondance de bonnes et pieuses formules pour toutes les dispositions de l'âme. — *Après la mort* est le titre et le sujet du sixième chapitre: actes de foi sur l'enfer, le purgatoire, la résurrection générale; première visite à la tombe; supplications pour les âmes abandonnées, ou bien quand on passe devant un cimetière. Le suivant, sur le même sujet, s'adresse aux affections brisées par la mort: c'est un père et une mère en prières pour l'enfant qu'ils ont perdu, des époux séparés par le trépas, des orphelins, des frères, des amis, remplissant le même devoir dans la tristesse des mêmes circonstances. — Mais le péché aussi est une douleur et une mort: il aura donc son chapitre, et nous y trouverons le premier cri du repentir, les larmes sur soi-même, la première lueur d'espoir en Dieu après l'avoir outragé, les motifs de cette espérance dans la sanctification de quelques grands pécheurs, et surtout dans les mérites infinis de Jésus-Christ, avec des actes pour la confession. — Au chapitre treizième, nous commençons à nous étendre: c'est le doute sur la foi. Viennent ensuite les tentations, et, dans les chapitres suivants, le désespoir, les soupirs et les pleurs de la jeunesse, les épreuves et les douleurs du mariage, les départs et les séparations, les amitiés éprouvées, le travail et les douleurs intellectuelles; la pauvreté, l'esclavage, la domesticité; les ennemis; les calamités publiques, la guerre, les deuils et les dangers de la patrie; le désir du ciel, l'action de grâces. Les douleurs de l'Eglise n'ont point été oubliées (p. 343). — Avec une si grande liste de matières, on comprend que les chapitres soient assez courts; développés, ils exigeraient un



volume in-8°. Mais les prières sont belles et bonnes ; c'est l'essentiel.

Une dernière observation. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que le simple mot *Christ*, pour désigner Notre-Seigneur, bien qu'il soit légitime, puisqu'on le rencontre à toutes les pages du saint livre, a été adopté par les protestants d'une manière si affectée qu'il serait bon de le leur laisser et de dire *Jésus-Christ*. Plusieurs bons auteurs pensent ainsi, et nous partageons complètement leur avis.

V. POSTEL.

86. **LA MER libre du pôle**, par M. le docteur J. HAYES, abrégé par M. J. BELIN DE LAUNAY sur la traduction de M. A. DE LANOYE, avec une carte.—1 volume in-12 de XXXII-256 pages (1874), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*) ; — prix : 2 fr.

Pendant plusieurs siècles, les peuples du nord-ouest de l'Europe ont cherché pour leur commerce un passage vers l'Inde et le Cathay. Ils l'ont enfin trouvé, mais l'ont reconnu impraticable. On s'est rejeté alors *scientifiquement* sur la *mer libre du pôle*. Cette mer existe-t-elle ? Baigne-t-elle de ses flots glacés l'extrémité septentrionale de notre planète ? Est-elle abordable ? Voilà le problème complexe posé par les géographes et les géologues. Qui le résoudra complètement ? Beaucoup de navigateurs distingués en ont fait l'essai ; plusieurs y ont sacrifié leur vie ; d'autres continuent l'œuvre. On convient assez généralement que les glaces arctiques doivent s'arrêter loin du pôle et former une ceinture au milieu de laquelle, sous une température plus douce, s'étend une vaste nappe d'eau. Quelques-uns même ont entrevu, par delà l'immense banquise, des vagues libres, parfaitement dégagées ; mais ces découvertes laissent encore trop de place aux conjectures. Parmi les derniers et les plus heureux chercheurs, nous devons compter le docteur Hayes, des États-Unis. Déterminé à franchir l'infranchissable barrière, il fit appel à la générosité de ses compatriotes, reçut d'eux un bâtiment tout équipé, et s'élança de Boston, le 6 juillet 1864, vers l'objet de son rêve. Vingt jours plus tard, il est sur la côte du Groënland. Il y passe quelques semaines pour faire emplette de traîneaux et de chiens, et se remet en route. Alors commence une lutte terrible contre les *ice-bergs*, ou montagnes de glace. L'intrépide capitaine se défend longtemps et dirige habilement sa goëlette ; néanmoins il doit céder. Dans la première quinzaine de septembre, il est bloqué

dans le port Foulke et forcé d'y prendre ses quartiers d'hiver. Quel hiver que celui du pôle ! Plus de trente degrés de froid et six mois de ténèbres ! Nous ne pouvons rapporter ici les épisodes, tantôt gais, tantôt lugubres de cette rude station. Nous en avons donné une idée en parlant d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé *Perdus dans les glaces* (Voir notre tome XLIII, p. 141). Enfin mars ramène le soleil et le printemps. Le docteur, avec une petite escorte, s'avance, parfois en traîneau, souvent à pied, sur la plaine glacée, hérissée, menaçante, et le 18 mai, par 81° 35<sup>m</sup> de latitude, le point le plus septentrional qu'aucun homme ait atteint jusque-là, il salue de loin la *mer libre* et acquiert la *certitude* d'y pouvoir pénétrer. Mais le bâtiment est endommagé ; il faut revenir aux Etats-Unis que la guerre ensanglante, et attendre, pour compléter l'expédition, des temps plus heureux. Aujourd'hui, le docteur poursuit son entreprise sur un bâtiment plus solide. Par d'autres routes, MM. Gustave Lambert (mort depuis peu de mois) et Aug. Péterman tendaient au même but. A qui reviendra la palme ? Nous le saurons bientôt. Jusque-là, et pour se préparer à des révélations plus décisives, on fera bien de lire le premier récit de M. Hayes, soit dans la grande édition, soit dans l'abrégé que vient de publier la librairie Hachette. C'est un travail de premier mérite et parfaitement traduit.

87, **MESDAMES DE FRANCE** *filles de Louis XV*, par M. Edouard DE BARTHÉLEMY ; — 2<sup>e</sup> édition. — 4 volume in-42 de VIII-502 pages (1870), chez Didier et Cie ; — prix : 4 fr.

L'histoire complète de Mesdames de France, filles de Louis XV, n'avait pas encore été écrite, quand M. de Barthélemy a donné au public la première édition de son livre. Mettant à profit les ouvrages les plus divers qui ont traité incidemment ou partiellement cet intéressant sujet ; utilisant les journaux de Marais, de Bachaumont, de Collé, les correspondances de Grimm, le travail de M. de Beauchesne sur Mme Elisabeth, le *Journal de la cour* publié par M. de Lescure, l'*Histoire de Mme de Pompadour* par M. Campardon, et surtout les mémoires du duc de Luynes, le journal, si suspect pourtant, de l'avocat Barbier, celui de l'abbé Baudeau, qu'il ne faut consulter qu'avec prudence, et les correspondances de Marie-Antoinette publiées par M. d'Arneht, il a encore puisé à des sources inédites ou peu connues, il a compulsé les archives de la ville d'Arnay-le-Duc, où Mesdames furent arrêtées en 1791, et celles de la préfecture de

de l'anglicanisme, et, pour donner meilleure figure à l'un, il fait de l'autre une ignoble caricature. C'est par « les habitudes de réflexion et de raisonnement que développe le protestantisme, » qu'il explique, entre autres causes, la bonne conduite prétendue des Anglaises comparée aux Françaises (p. 108); ce qui ne l'empêche pas de donner à ce chapitre des mœurs anglaises cette conclusion passablement contradictoire : « Je ne sais pourquoi, mais, en considérant « cette belle société, toujours, par delà la tête humaine et le buste « florissant, j'arrive à toucher la croupe bestiale et fangeuse « (p. 134). » Voyez maintenant le culte anglais, si nu et si froid, comparé aux niaiseries du culte catholique : « Point de petits décors, « de poupées peintes, de parade mignarde, de postures, défilés et « cérémonies machinales, surannées, dont les assistants ont oublié « le sens (p. 211). » Et voilà pourquoi, sans doute, ce qu'il y a de plus religieux et de plus savant dans l'anglicanisme fait à nos cérémonies et à notre culte un retour dont le monde officiel effrayé s'efforce en vain de barrer les progrès menaçants ! Et les clergymen, avec leurs grasses prébendes, leurs femmes et leurs troupes d'enfants, comme ils ont meilleure mine que nos « paysans mal dé- « crassés par le séminaire, nourris de théologie surannée, écartés « du monde par leur rôle, leur célibat, leur manque d'usage « (p. 214) ! » Oui, mais lesquels ressemblent le mieux à Jésus-Christ et aux apôtres, et continuent le mieux leur œuvre ! Et à qui, en fin de compte, reste le ridicule dont M. Taine a chargé sa palette ?

Descendrons-nous maintenant à des discussions de moindre importance, à des questions d'art, par exemple ? Réfuterons-nous l'hérésie d'idée sur l'hérésie de fait qui s'appuie de Raphaël lui-même pour prouver que la peinture est pour les yeux, sans aucun égard à l'impression morale ? A quoi bon ? Pour repousser cette esthétique matérialiste, ne suffit-il pas d'un regard sur la *Dispute du saint-sacrement*, comme il suffisait d'un regard sur notre clergé, sur nos missionnaires, sur nos religieux et sur nos religieuses, sur nos cathédrales et sur nos cérémonies, pour laisser en compte à M. Taine ses caricatures ? D'ailleurs, nous avons parlé si souvent de ce critique, que nos lecteurs le connaissent désormais à fond et à toujours, car il est de ceux qui s'étendent et se multiplient, non de ceux qui changent et se corrigent.

U. MAYNARD.

89. **PENSÉES chrétiennes sur les événements**, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims; — *nouvelle édition*. — 1 volume in-12 de VIII-136 pages (1872), chez V. Palmé; — prix : 1 fr.
90. **LA PROVIDENCE et les châtiments de la France, études de philosophie religieuse sur le temps présent**, par le P. TOULEMONT, de la compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de XII-310 pages (1872), chez J. Albanet; — prix : 2 fr. 50 c.
91. **DU DEVOIR dans les épreuves de l'Eglise**, par Mgr Justin FÈVRE, protonotaire apostolique. — 1 volume in-18 de 126 pages (1872), chez Jules Dallet, à Langres (*petits Traités pour le temps*); — prix : 50 cent.

Pour les vrais catholiques, il n'y a pas deux manières d'envisager les malheurs actuels de la France. Ces malheurs sont un châtiment; nous les subissons pour avoir abandonné Dieu et son Eglise; le retour à Dieu et à son Eglise est le seul moyen d'en être délivrés. Voilà le cercle d'idées dans lequel doivent se mouvoir tous les écrivains bien inspirés. Mais sur ce champ commun ils opèrent avec des talents divers, et leurs œuvres sont « différemment semblables. » Voici trois volumes qui méritent de prendre place parmi ceux du même genre que nous avons le plus recommandés dans nos précédents numéros.

Celui de Mgr Landriot renferme trois discours prononcés pendant la guerre. L'auteur ne se laisse pas abattre par les infortunes inouïes qu'il a sous les yeux. Il s'élève au-dessus d'elles; il se réfugie en Dieu, et s'écrie avec Job : « Quand même le Seigneur m'écraserait, j'aurais confiance en lui. » Mais il ne se perd point dans ces hauteurs : il en descend pour sonder nos plaies, pour chercher la cause de nos défaites, pour supputer les chances que nous avons de guérir et de redevenir nous-mêmes. Il examine comment se forment et se décomposent les empires, comment se constituent et se désorganisent les sociétés. Il voit, en particulier, de quelle manière les nations chrétiennes se sont faites si grandes dans le passé, et par quels chemins elles se précipitent maintenant vers leur ruine. Et il tire de là deux leçons que nous ne saurions assez méditer, l'une sur la vanité et la fragilité des biens de ce monde, quand on les sépare de Dieu leur principe et leur fin; l'autre sur l'infirmité de la sagesse humaine, quand on l'isole du grand foyer de lumière qui rayonne d'en haut. — Mgr Landriot a développé cette magnifique thèse avec son érudition, son éloquence et sa délicatesse ordinaires, empruntant ses preuves à toutes les sources sacrées et profanes, saisissant avec habileté les circonstances, et disant.

les plus dures vérités sans blesser personne. On aimera à le lire comme on a dû aimer à l'entendre.

Le P. Toulemont traite la même question, mais à un point de vue un peu différent et d'une manière plus didactique, nous dirions volontiers plus *professorale*. Comme base, il pose et fixe par de solides arguments la théorie de la Providence : providence dans l'ordre matériel, providence dans l'ordre intellectuel et moral. Il vient ensuite à l'application, et montre le doigt de Dieu dans les désastres de la France et de Paris. Tableau rapide et vivant de nos catastrophes ; énergique condamnation des inepties qui les ont précipitées ; sanglante flagellation des impiétés qui ont armé contre nous la vengeance divine. Nous sommes punis, dit-il, par où nous avons péché. Sedan a expié la désertion de Rome, la commune de Paris a été l'éclatante justification du *Syllabus*. Quant à la religion et à l'Eglise, elles sont moins compromises que notre malheureux pays. La France peut sombrer, mais l'Eglise échappera aux tempêtes. Pour sauver la France, nous n'avons donc rien de mieux à faire que de relier ses destinées à la barque de Pierre. « Il faut, dit très-bien le P. Toule-  
« mont, qu'à force de dévouement pour Rome nous nous fassions  
« pardonner le crime de l'avoir trahie et livrée (p. 255). » Ainsi, nous n'avons pas lieu de désespérer, car le salut est sous notre main ; mais nous devons agir en sens contraire de ce que nous avons fait par le passé ; nous devons prier aussi, car notre résurrection dépend d'une volonté supérieure aux forces humaines. — Ces graves enseignements forment la trame d'un travail vraiment remarquable, sérieux pour le fond, vif et entraînant dans la forme, hardi et mesuré, digne, sous tous rapports, de marcher à côté du précédent.

Le petit ouvrage de Mgr Fèvre fait partie d'une collection entreprise par l'auteur sous ce titre général : *petits Traités pour le temps*. On y parlera du devoir dans les épreuves de la France, de la vocation de la France, des journaux impies, du concile du Vatican, des enseignements de la guerre, du protestantisme dans ses menaces présentes, etc. Cette entreprise est bonne, et mérite d'être signalée aux personnes qui se font un devoir de travailler à la défense de l'Eglise et de la société, également menacées par le flot d'impiété et d'immoralité déchaîné sur notre malheureuse époque. Plusieurs de ces volumes ont même déjà paru. Nous devons avertir,

toutefois, que, si l'on en juge par celui-ci, la rédaction n'a point en vue la classe qu'il importerait surtout d'éclairer, celle où l'instruction sérieuse fait défaut. Pour lire *le Devoir*, le comprendre et en tirer profit, l'esprit doit être doué de quelque culture, l'intelligence exercée et même nourrie, du moins dans une certaine mesure qui excède celle du commun des lecteurs populaires.

Mgr Fèvre fait ici preuve d'un talent d'écrivain que nous aimons à constater et à saluer. On ne manie pas la langue avec plus d'exactitude, d'élégance et de noblesse; on n'écrit pas avec plus de mouvement et de chaleur. Les idées abondent, les considérations sont justes, et la doctrine fort riche. On sent l'homme de la réflexion et de l'étude, dont les provisions sont faites et incessamment renouvelées. Nous permettra-t-il de le lui dire? nous eussions préféré qu'il laissât au public le soin de relever ces avantages, et que, dans son avertissement préliminaire, il évitât de parler avec tant d'abandon de « sa vocation pour écrire » et des succès qu'il y a comptés. « Nous avons, » dit-il, écrit beaucoup, beaucoup trop. Si peu que valent nos œuvres, elles ont obtenu, de compte fait, plus de trois cents lettres d'approbation (p. 1). » Il y a là, du reste, plus qu'encouragement pour un auteur : il y a consolation véritable.

Voici le plan du traité. L'Eglise y est considérée d'abord comme œuvre de Dieu, dans l'histoire sainte, dans sa constitution propre, dans tout ce qu'elle a fait depuis Jésus-Christ. Dans ces diverses expansions et dans tous ses développements, elle est, de plus, et par cela même qu'elle vient de Dieu, l'universelle bienfaitrice des hommes, sans laquelle les sociétés ne peuvent plus subsister. Ce dernier point est celui qui répond le plus directement aux préoccupations de l'heure présente, et c'est par ce côté principalement que le livre de Mgr Fèvre se recommande à notre attention. Tout ce que le siècle entreprend contre l'Eglise, il l'entreprend contre l'humanité, il se frappe lui-même au cœur. Le jour où il le comprendra, nous serons sauvés. Et la démonstration, les événements seuls se chargent de l'imposer aux esprits les plus vides, aux intelligences les plus distraites. — Mais l'Eglise forme une grande unité; elle est un corps, et ce corps a une tête, et cette tête, le souverain-pontife, est devenue le but particulier des attaques de l'ennemi, trop habile pour viser ailleurs en ce temps de centralisation : nous devons donc, catholiques, enfants de cette Eglise divine, par respect, par devoir et par amour, mais aussi par le sentiment du péril et par

la plus élémentaire prudence, nous grouper, nous masser autour de notre chef, et ne souffrir jamais que les blessures l'atteignent. — L'auteur nous indique ces grandes lignes, qui sont la part spéculative ; il y ajoute les moyens, et par là le côté pratique, non moins essentiel, trouve satisfaction ; en sorte qu'on apprend ici à mieux connaître l'Eglise, à l'aimer davantage, à se dévouer à elle. Beaucoup de ces considérations seraient utilement développées en chaire, à la campagne aussi bien que dans les villes. — Sept excellentes prières, toutes de circonstance, c'est-à-dire pour les temps d'affliction, de persécution, de malheurs publics ou d'affaiblissement de la foi, terminent le volume.

« Dans l'état présent, ce qui nous épouvante ce ne sont pas nos  
« maux, Dieu a fait les nations guérissables ; ce sont nos médecins,  
« ce sont leurs consultations, et encore plus les drogues de leur  
« pharmacie. Depuis quatre-vingts ans qu'ils s'égarent, ils ne savent  
« jamais que revenir aux principes de leur égarement ; seule-  
« ment, ils se promettent de mieux faire. Mais, grâce au pro-  
« grès de la chimie antisociale, le mieux qu'ils espèrent est toujours  
« un pire ; et, pendant qu'ils chauffent les fourneaux et qu'ils s'in-  
« clinent avec joie sur les cornues fumantes, il se trouve par hasard,  
« dans un coin de la boutique, gros comme un pois de matière ful-  
« minante, et il y a explosion, et la boutique vole en l'air, avec les  
« fourneaux, les cornues et les alchimistes (p. 24). » L'image est  
saisissante : nous prions nos lecteurs d'y réfléchir.

**92. LES PRISONNIERS français à Kalk et au Gremberg, près de Cologne,** journal d'un aumônier des prisonniers français en Allemagne, avec une carte des environs de Cologne, par M. l'abbé A. DEBLAYE, professeur au petit séminaire de Pont-à-Mousson. — 4 volume in-8° de 446 pages (1874), chez V. Sarlit ; — prix : 4 fr. 25 c.

Le dévouement sacerdotal n'a point fait défaut aux épouvantables désastres de l'année dernière, ni aux souffrances de nos soldats prisonniers. Quelle joie pour ceux-ci, lorsqu'ils voyaient arriver à eux, sur la terre de la captivité, ce prêtre qui leur apportait, avec les consolations de son ministère sacré, des nouvelles de la patrie, des secours de toutes sortes envoyés par les amis et les parents ! Plusieurs pages de ce nouvel écrit feront éprouver au lecteur, dans cet ordre de vue, des émotions et des attendrissements bien vifs. L'auteur a considéré de près les désolations de la guerre ; il a recueilli les larmes, les derniers soupirs plus d'une fois, des victimes qu'elle fit dans nos

rangs. Il a pu constater que, si le soldat français oublie trop facilement ses devoirs religieux, il y revient aussi avec foi dès qu'une bonne parole frappe à la porte de son cœur. Pourquoi ne lui a-t-on pas assuré plus de secours chrétiens dans la vie ordinaire des camps? Nos ennemis, — M. l'abbé Deblaye le remarque en plusieurs endroits, — ne voulaient voir dans nos armées qu'un ramassis d'hommes étrangers à toute élévation religieuse et morale, de païens véritables, et c'est un des mobiles du mépris et de la haine qu'on nous a voués de l'autre côté du Rhin : aussi, combien se montraient-ils surpris à la vue de ces cérémonies pieuses, de ces nombreuses communions, dont ils furent témoins dans les ambulances et dans les camps de nos prisonniers ! Cette influence du prêtre sur le militaire alarmait les chefs prussiens, qui redoutaient un réveil de patriotisme capable de rendre plus difficile la garde des captifs : de là une surveillance incessante, exagérée, persécutrice souvent, sur les aumôniers catholiques. L'auteur de cette brochure en fut victime lui-même, et dut quitter avant l'heure nos chers malades de Kalk et du Gremberg, qu'il avait eu mille peines à aborder, l'autorité allemande apportant des obstacles sans fin comme sans raison à laisser nos prêtres exercer leur saint ministère dans un pays qui n'était pas le leur.

Le Gremberg et Kalk sont de petites localités situées aux portes de Cologne, et qu'une carte jointe à la brochure permet de relever facilement. C'est de Pont-à-Mousson que M. l'abbé Deblaye, après que cette ville eut été occupée par l'ennemi, se rendit sur le Rhin pour se mettre au service de nos pauvres soldats prisonniers. Jour par jour il écrit ce qu'il voit, ce qu'il apprend, ce qu'il conjecture, les traverses comme les succès, les consolations comme les échecs. En toute circonstance il fait preuve d'une énergique fermeté, d'une abnégation touchante, d'une activité que rien ne lasse. On aime à le suivre dans ces mille détails de sa vie d'aumônier, d'apôtre, d'infirmier, de commissionnaire charitable, si nous osions employer ce mot. Grâce à lui, de belles fêtes chrétiennes font la joie et assurent la régénération spirituelle de ces enfants de la France privés de tout sur une terre inhospitalière. Oh ! qu'ils y ont enduré de privations et de douleurs ! mais, d'autre part, avec quelle maternité l'Eglise accourut à leur secours par ses prêtres, ses sœurs, ses comités de bienfaisance, ses appels incessants en leur faveur ! La philosophie humaine n'est point avare de phrases : la religion seule a les œuvres. Ce livre le montrera, après tant d'autres sur le même sujet.



ressées ne sauraient non-seulement détruire, mais même entamer des faits dont la certitude se confond avec la certitude même de la pensée humaine. Il ne suffira point, par exemple, de nier que M. Renan ait composé de mauvais livres, pour que, dans la réalité, il soit exempt de ce crime. — Dégageant ensuite quelques points particuliers, la virginité de Marie, l'expression de *frères* pour désigner les cousins du Seigneur, etc., M. Dumoulin observe que son adversaire prétend avoir puisé en Allemagne cette fameuse argumentation par laquelle il bat en brèche la foi chrétienne : or, il paraîtrait tout au moins qu'il a mal saisi les choses, puisque d'Allemagne même et des régions protestantes nous sont arrivés sur son œuvre les jugements les plus sévères. Les citations apportées ici par l'auteur sont écrasantes. « Ce livre est un roman, écrit M. Kain dans la *Gazette d'Augsbourg* ; ce sont de nouveaux *Mystères de Paris*, écrits avec rapidité, pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes. « Sur toutes les questions graves, le livre est nul scientifiquement » (p. 18). »

Le reste de l'ouvrage de M. Dumoulin reprend toute l'histoire de la religion, depuis la promesse d'un rédempteur jusqu'à la conversion du vieux monde, repoussant l'une après l'autre les allégations de M. Renan, et faisant toucher du doigt combien elles ont à faire pour se réconcilier avec le bon sens. Rude leçon infligée à l'orgueil d'un prétendu savant, magistralement dépouillé des oripeaux dont il s'est paré lui-même, et que tant d'esprits superficiels ont acceptés comme titre suffisant à leur considération et à leurs hommages !

Le livre de M. Dumoulin semblera venir un peu tard ; on regrettera surtout que la forme littéraire en soit défectueuse ; cependant il peut faire du bien dans beaucoup de familles. Il accuse de l'étude, de la logique, l'habitude de la réflexion et de l'examen, et il se lit avec intérêt. Le sentiment qui l'a dicté est d'ailleurs trop honorable pour ne pas mériter l'éloge d'une plume chrétienne : le nôtre est acquis à l'auteur et à son œuvre.

V. POSTEL.

96. **SUÉMA**, ou *la petite Esclave africaine enterrée vivante, histoire contemporaine, dédiée aux jeunes chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. — 4 volume petit in-12 de 224 pages (1870), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 1 fr. 30 c.

Suéma est une petite fille de dix ans, que le lecteur trouvera très-instruite pour son âge, sa condition et ses antécédents. Nous faisons

sa connaissance à Zanzibar, chez les sœurs de Sainte-Marie, qui l'ont recueillie fort à propos, et elle nous raconte elle-même son histoire, que Mgr Gaume commente très-agréablement. — Elle naquit dans l'Afrique orientale, à quelques centaines de lieues de l'endroit où elle est maintenant. Son père était assez riche pour un sauvage. Rien ne lui manquait donc, ni les mets les plus estimés, ni les verroteries les plus éclatantes ; mais le malheur, qui vient vite, « en des jours « ténébreux changea ses plus beaux jours. » Son père fut tué par un lion ; la misère entra sous son toit ; elle fut vendue, avec sa mère, à un marchand d'esclaves. Quelle chute ! La voilà au désert, à la suite d'une troupe infâme qui la traîne comme une vile marchandise. Sa pauvre mère, épuisée de fatigue, est abandonnée, encore vivante, aux vautours et aux chacals ; elle la voit de loin à travers ses larmes ; mais elle ne peut obtenir de mourir avec elle. Enfin, après une longue course sur terre et une longue traversée, elle arrive à Zanzibar, mais si faible, si exténuée, que le marchand d'esclaves, pour s'en débarrasser, la fait envelopper d'une natte et porter au cimetière. Quelques instants après, elle est étendue dans son linceul sous une couche de sable. Enterrée vivante !... Encore, si l'ange de la mort venait la frapper doucement ! mais les chacals l'ont flairée ; ils la déterrent ; ils portent déjà sur ses pieds leurs dents aiguës... Heureusement, un chasseur passe, tire sur ces animaux et délivre l'enfant, qu'il porte aux bonnes religieuses de l'hospice. Suéma est chrétienne aujourd'hui, et ses jeunes compagnes l'appellent Madeleine.

Rien n'est plus touchant que ce petit récit. Mgr Gaume, qui le donne pour authentique, l'a publié afin d'intéresser ses lecteurs à l'œuvre du rachat des jeunes filles de l'Afrique orientale. Nous ne doutons point que les larmes qu'il fera verser ne vailent à cette œuvre, — dont le siège est à Paris, rue Lhomond, 30, — de très-abondantes aumônes.

**97. LA TÉLÉGRAPHIE FRANÇAISE**, *étude historique, descriptive, anecdotique et philosophique, avec figures, suivie d'un guide-tarif à l'usage des expéditeurs de télégrammes*, par M. J.-M. VILLEFRANCHE, directeur des transmissions télégraphiques à Versailles. — 1 volume in-42 de VIII-358 pages (1871), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr. 50 c.

C'est un homme compétent qui vient nous parler de la télégraphie ; il mérite d'être lu, et il y a à la fois plaisir et profit à le lire.

chisse notre langue, ce contraste d'une vie catholique qui commence, d'une autre qui s'éteint et va se rallumer dans l'éternelle lumière. M. Cochin déroule ces *récits* et les commente avec une poésie qui saisit l'âme et ne faiblit jamais. Son talent et son cœur font couler à flots du même jet une éloquence sans art, qui attendrit d'autant plus que l'auteur s'efface pour laisser voir dans leur intimité des âmes supérieures, des types incontestables de la beauté morale. On n'est pas plus pathétique, plus touchant, et bien que ces récits nous fussent connus, nous n'avons pas retenu nos larmes. — Pourquoi faut-il que nous quittions cette délicieuse causerie pour porter nos regards sur nos désastres ? Ce n'est pourtant pas un mot lugubre que M. Cochin a voulu mettre au frontispice de sa dernière lecture. *La Reine Louise de Prusse*, mère du roi Guillaume, notre vainqueur sans justice et sans pitié, voilà le titre. Cette reine, de malheureuse et courageuse mémoire, personnifie ici la Prusse accablée par l'épée terrible de Napoléon I<sup>er</sup>, et la Prusse nous accablant à son tour, dans une revanche implacable, par l'épée victorieuse de son fils. L'auteur met en regard, dans un ingénieux tableau, les contrastes de 1806 et de 1870. Quelques-uns sont forcés. Nous ne croyons pas, par exemple, — et l'histoire est pour nous, — que la Prusse eut tous les torts quand son patriotisme, exalté par la reine Louise, osa défier le vainqueur de l'Europe. Il y a aussi (p. 411) quelques lignes enthousiastes sur le trop puissant empereur ; nous les récusons sans détour au nom de la vérité.

En général, ces conférences, si remarquables par le fini de la forme, par le mouvement et l'entrain de la pensée, ont plus d'agrément que de substance, plus de cette poésie qui mène aux illusions que de cette lucide clairvoyance qu'aucun mirage contemporain n'abuse. Il y a trop de complaisances dans ces éloges que le catholicisme libéral fait arriver en abondance à l'adresse des ennemis qui côtoient nos terres ou les désolent, et ne distribue qu'avec parcimonie ou refuse même tout à fait aux courageux lutteurs combattant sans peur et sans reproche, visière baissée, les saints combats. Par suite, une humble place est faite, devant un public mêlé, aux choses et aux personnages du catholicisme. Nous remercions la mémoire du brillant conférencier de son vif hommage à la généreuse femme, Elisabeth Seton, qui a doté l'Amérique de sœurs de charité ; mais sur les États-Unis et leur cruelle sécession, sur les institutions et les mœurs anglaises, quelle lumière et quelle douce flamme il eût je-

tées, s'il avait écouté les inspirations catholiques de son cœur, s'il avait imprégné sa parole et ses pages des aromes qui vivifient le *Récit d'une sœur!* De même, en parlant de nos épreuves, combien il eût été plus élevé et plus ferme s'il avait vu clairement la cause de nos humiliations et de nos abaissements dans nos apostasies, non pas seulement dans l'oubli de la religion, mais dans l'oubli des croyances catholiques, des devoirs catholiques! Quoi! la Prusse n'a été grande et forte (contre nous) que le jour où elle a su remplacer Voltaire (l'a-t-elle quitté?) par Goethe, Maupertuis par Humboldt, enfanter Stein, Scharnhorst, Schleiermacher, Fichte, Arndt, et vivre de son propre fonds (p. 425)! La Prusse a grandi, malgré ses faux grands hommes, pour être le fouet providentiellement vengeur de notre impiété et de nos crimes. Voulons-nous vivre « de notre propre fonds? » Vivons du catholicisme; c'est notre fonds séculaire, national; seul il peut porter les fortes assises, que ni la Prusse, ni la révolution son alliée, ne briseront, et nous sommes heureux de dire que cette vérité souveraine était dans l'esprit comme dans le cœur du regrettable M. Cochin.

GEORGES GANDY.

108. **DEVOIR** *des chrétiens devant l'infaillibilité doctrinale du pontife romain prouvée par la pratique et la tradition perpétuelles dans les temps apostoliques, et définie par le saint concile œcuménique du Vatican.* par M. l'abbé F.-L.-M. MAUPIED, théologien au concile, docteur en théologie, docteur ès sciences, ancien professeur à la Sorbonne, etc. — 2 volumes in-8° de IV-514 et 588 pages (1870-1871), chez Poussielgue frères; — prix : 12 fr. 50 c.

« Il était nécessaire, écrit à l'auteur Mgr Filippi, évêque d'Aquila, « l'une des lumières de l'épiscopat d'Italie, il était nécessaire que, « comme la préparation de la science avait précédé la constitution « sur l'infaillibilité pontificale, ainsi pareillement la réflexion de la « science l'eût suivie. Et vous avez excellemment répondu au besoin « de la chose et des temps. Les preuves de la science théologique, « que vous avez toutes réunies pour mettre en lumière et confirmer « dans les esprits le dogme sanctionné de l'infaillibilité pontificale, « constituent un vrai trésor, qui désormais devra faire partie de la « bibliothèque de tout théologien. Vous avez voulu aussi joindre à « l'œuvre du théologien l'œuvre du publiciste, en ajoutant les « preuves de la science politique à celles de la science théologique; « et, en vérité, il convenait qu'elles y fussent ajoutées, pour démon- « trer l'opportunité et les avantages futurs du grand acte conciliaire. « Et en cela vous avez vraiment atteint le but. Il ne se passe presque

« pas de jour qu'on ne lise les plus dégoûtants outrages contre la  
 « définition de l'infaillibilité doctrinale du chef visible de la chré-  
 « tienté, en accusant les pères du Vatican d'avoir sanctionné la  
 « forme la plus absolue du despotisme, et en provoquant les  
 « gouvernements à se prémunir contre elle. Vous avez habilement  
 « retourné les armes contre les adversaires, en démontrant que la  
 « prérogative divine proclamée du vicaire de Jésus-Christ, du père  
 « des chrétiens, est la plus solide garantie de la liberté des peuples ;  
 « parce que, comme vous l'avez noté en vrai théologien, elle ne  
 « consiste pas dans l'arbitraire personnel de faire et défaire toute  
 « chose, mais précisément dans *une garantie de tout abus et de*  
 « *tout excès*, que Dieu accorde à l'autorité de l'Eglise résumée et  
 « représentée par son chef suprême. » — Nous ne pouvions avoir  
 une meilleure et plus haute autorité pour louer et recommander le  
 beau travail de M. l'abbé Maupied. Mgr Filippi ne se borne pas à  
 une simple approbation, dans laquelle on pourrait voir un acte de  
 pure courtoisie ; il estime tellement cet ouvrage, qu'il en fait pré-  
 parer en ce moment une traduction italienne dont nous avons sous  
 les yeux le prospectus ; cette traduction, faite sous les auspices des  
 évêques d'Aquila et de Calvi (cet évêque faisait partie de la députa-  
 tion *de Fide*), par le prêtre Silvio Villoresi, paraîtra à Prato (Tos-  
 cane), chez le libraire-éditeur Ranicri Guasti.

L'ouvrage de M. l'abbé Maupied peut se diviser en trois parties.  
 Dans la première, après avoir donné la constitution dogmatique  
*Ecclesia Christi*, et avoir fait remarquer que, comme il s'agit d'un  
 dogme défini, elle oblige aussitôt qu'elle est connue d'une manière  
 certaine, quel que soit le mode par lequel la définition arrive à la  
 connaissance de chacun, l'auteur étudie cette constitution dans une  
 série de chapitres où il montre que la vérité définie a toujours été  
 crue dans l'Eglise, et qu'elle s'appuie sur l'Evangile, sur les conciles  
 et sur la tradition. Cela l'amène à montrer, entre autres choses, que  
 le gallicanisme « n'a jamais été une opinion libre et tolérée dans  
 « l'Eglise ; le saint-siège a seulement toléré ceux qui l'ont soutenue,  
 « ou plutôt il ne les a pas frappés des derniers anathèmes ; mais  
 « l'opinion en elle-même a toujours été réprouvée et condamnée  
 « (t. I, p. 92). » Il consacre ensuite tout un long chapitre à la  
 question d'Honorius, qui a servi de prétexte à tant d'attaques contre  
 l'infaillibilité pontificale, et qui ne peut plus aujourd'hui embar-  
 rasser personne. Ajoutons que ce chapitre a valu à l'auteur l'en-

voilà d'une dissertation de l'évêque de Calvi, Mgr d'Avanzo, placée en tête du volume, dans laquelle le savant évêque italien traite magistralement, et d'une façon véritablement péremptoire et définitive, cette question d'Honorius, que le bon P. Gratry avait trouvée si difficile. Nous avons déjà remarqué cette dissertation dans l'excellente revue de Naples, *la Scienza e la Fede*, qui l'a insérée dans une de ses livraisons de février; nous sommes heureux de la voir traduite en français dans l'ouvrage de M. l'abbé Maupied. — La question d'Honorius éclaircie, l'auteur entre dans la seconde partie de son œuvre, où il étudie spécialement la constitution *Pastor æternus* en elle-même et dans ses conséquences, ce qui l'amène aux deux derniers chapitres, dans lesquels il montre que l'infailibilité des jugements doctrinaux du pontife romain est la garantie la plus sûre et la plus puissante de la liberté de l'Eglise, de la liberté des nations, de la liberté des familles et de la liberté des individus, et il expose les devoirs des chrétiens devant cette infailibilité : devoirs de tous, devoirs des évêques, devoirs des prêtres, devoirs des nations, devoirs des personnes. Ce dernier chapitre, consacré à l'exposition des devoirs, est la conclusion naturelle de tout l'ouvrage, auquel il fournit son titre; nous croyons qu'on ne saurait trop le méditer. M. l'abbé Maupied y parle avec une franchise et une vigueur tout évangéliques, inspirées par un ardent amour pour l'Eglise et par le plus pur patriotisme, car il ne néglige pas d'appliquer particulièrement à la France les leçons qui ressortent de l'enseignement du concile et de celui des événements; nous dirons même qu'il s'exprime avec une telle énergie en ce qui concerne les devoirs des évêques (t. I, p. 430), que nous l'aurions presque taxé d'une certaine exagération, et peut-être d'un certain manque de respect et de réserve, si nous ne savions que l'épiscopat gémit lui-même des nécessités qui le forcent parfois, surtout en France, à ne pas suivre toutes les règles de la discipline ecclésiastique et de la législation canonique, et si nous ne voyions son ouvrage tout entier si hautement approuvé par deux des membres les plus éclairés et les plus autorisés de l'épiscopat italien.

Le deuxième volume contient les textes les plus importants des pères grecs et latins, des docteurs et des théologiens, sur les matières traitées dans le premier volume. Les pères, les docteurs et les théologiens viennent les uns après les autres, dans l'ordre chronologique, déposer en faveur des privilèges du pontife romain,

et particulièrement de celui qui couronne tous les autres, l'infaillibilité doctrinale ; les conciles viennent témoigner à côté d'eux, à partir du III<sup>e</sup> siècle. Il y a là plus de deux mille textes, venant de 332 pères, docteurs et théologiens, et de 65 conciles, dont 15 œcuméniques. C'est une véritable chaîne d'or qui rattache le temps actuel à l'Évangile lui-même, et l'on peut dire avec une de nos belles préfaces liturgiques : *Tanta nobis imposita nubes testium*. Il n'y a vraiment que l'esprit de révolte ou une incompréhensible mauvaise foi qui puisse se refuser à une pareille évidence. M. l'abbé Maupied attend qu'il y ait un nombre de souscripteurs suffisant pour publier la traduction française de ce volume ; nous désirons que ce nombre soit bientôt atteint, afin que le bien que doit produire cet ouvrage devienne plus grand encore. J. CHANTREL.

109. *ESSAI sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle*, par M. Louis FERRI, ancien élève de l'école normale supérieure de Paris, professeur d'histoire de la philosophie à l'institut supérieur de Florence. — 2 volumes in-8<sup>o</sup> de x-496 et 380 pages (1869), chez A. Durand et chez Didier et Cie ; — prix : 42 fr.

En principe, une histoire quelconque, générale ou particulière, de la philosophie, vaut ce que vaut son auteur comme chrétien et comme philosophe. Du moment que M. Louis Ferri sera connu sous ce double rapport, on aura donc déjà une certaine idée de son livre. Chrétien, M. Louis Ferri ne l'est pas. Il n'admet ni la révélation extérieure, ni la possibilité de la création tirée du néant, dans laquelle il avoue trouver le renversement de la raison humaine, ni l'autorité divine de l'Église, qu'il estime une source de ténèbres mal-faisantes et un obstacle aux développements de l'humanité (t. I, pp. 291, 81, 339 ; t. II, p. 211, etc.). En philosophie, M. Louis Ferri est rationaliste, tellement rationaliste qu'il est convaincu et qu'il croit, d'une foi candide, qu'il n'y a et ne saurait y avoir, dans la sphère des idées, d'autre autorité que la raison. N'essayez pas de lui faire remarquer que le rationalisme est la grande et radicale hérésie qui sépare la raison du bon sens ; que le rationalisme n'est autre chose que le protestantisme dans les choses rationnelles et le ravage de la philosophie ; n'essayez pas même de lui démontrer que le rationalisme, nécessairement dénué d'une métaphysique unique, qu'il est dans l'impossibilité de construire et d'imposer, n'est rien autre chose que l'anéantissement ou la dépravation de la raison humaine,

et que, sous son influence, les systèmes philosophiques ne sauraient être, comme ils ne sont en effet, que les saturnales de l'intelligence : ce serait peine perdue. Il ne verrait en vous qu'un revenant de la scolastique, tout couvert des lambeaux de ce triste « linccul » (p. VIII). » Toute raison humaine qui reconnaît une autorité quelconque, il la déclare absolument incapable de philosophie. Quant à nous, catholiques, il nous regarde comme les vrais parias de la société des intelligences, et notre présence ne lui inspire qu'une pitié dédaigneuse, mais au fond de laquelle perce pourtant un peu de haineuse colère. Seuls, l'Eglise catholique et les philosophes qu'il appelle scolastiques sont les objets de ses rigueurs. Serait-ce uniquement parce qu'ils sont maintenant le seul obstacle au règne du rationalisme, qui est « la base de toutes les sciences, l'âme de « tous les systèmes, LA LOI DE TOUS LES PENSEURS (t. II, p. 268) ? » En vertu d'un procédé très-rationaliste, mais fort peu philosophique, M. Louis Ferri n'estime pas la divinité du christianisme une question qui vaille la peine d'être posée. « Nous croyons, dit-il, à la « possibilité et au DROIT de traiter TOUTES les religions comme « des phénomènes naturels, dont il faut chercher l'origine, « le développement, la décadence et la transformation (t. II, « p. 268). » On ne sera donc pas étonné d'entendre M. Louis Ferri, professant de tels principes, parler de culte trop matériel, d'orthodoxie étroite et asservie à la puissance temporelle du saint-siège (t. II, p. 185 ; t. I, p. 37) ; d'ennemis de l'esprit moderne qui sont à Rome (t. I, p. 95) ; du mélange d'hypocrisie et de despotisme qui constitue le gouvernement des prêtres (t. II, p. 5) ; de l'impossibilité de réunir dans les mêmes mains le sacerdoce catholique et l'autorité politique (ibid., p. 15) ; de la nécessité de rejeter le pouvoir temporel du pape, comme contraire au droit commun (t. I, p. 297) ; de perfectionnement de l'Eglise (t. II, p. 138) ; de conflit des droits de la raison et de l'humanité avec les exigences du catholicisme (t. I, p. 291) ; de l'enfant Mortara (ibid.,) ; des menées souterraines et de l'hypocrisie des jésuites (t. I, p. 81) ; de la lueur sinistre des bûchers de l'inquisition, tout le petit bagage de préjugés *librement pensés*, d'idées transmises, de formules toutes faites, que nous voyons trop souvent sortir de l'école normale, dont M. Louis Ferri se glorifie d'avoir été l'élève, et de cette université que l'académie des sciences elle-même a cru devoir accuser de l'abaissement actuel de la France. La secte rationaliste à laquelle se rattache M. Louis Ferri



*original et les traductions* de Mme H. LOREAU, contenant 3 cartes et 12 gravures sur bois. — 1 volume in-12 de xvi-336 pages (1872), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*); — prix : 2 fr.

Si nous nous en rapportons à ce volume, qui n'est qu'un abrégé, le capitaine Burton a voyagé avant tout pour le plaisir de la locomotion. Aucune vue d'ensemble dans les trois récits que nous venons de lire; peu d'observations politiques, artistiques, morales, et ce peu noyé dans le vague; nous dirions volontiers point d'idées. Comment, du reste, mettre des idées dans un pareil travail, quand on n'a dans l'esprit ni convictions religieuses, ni principes d'économie sociale, ni opinions arrêtées dans les sciences qui ne procèdent pas par chiffres ou signes algébriques?

M. Burton désire voir Médine et la Mecque. Pourquoi? parce qu'il ne les a pas vues. Donc il endosse le costume des pèlerins et se joint à une caravane. Le voilà musulman, musulman par l'habit, musulman par le culte, musulman en tout, moins la foi, encore rien ne prouve qu'il ne préfère pas le Coran à l'Évangile. Tout ce qu'un pèlerin de Mahomet doit voir et faire, il le voit et le fait, comme il mange, dort et fume. Les rites par lesquels il passe pour accomplir son projet sans risquer sa vie ne lui inspirent pas un enthousiasme très-marqué, — ce qui serait difficile, — mais il se garde bien de soupçonner quelque chose de mieux. Peu lui importe assurément. L'excursion est achevée, les notes sont prises : c'est assez. On n'est pas plus anglais.

À quelque temps de là, les sources du Nil font parler d'elles. Vite une mission scientifique (lisez une promenade). Voilà le capitaine à Zanzibar, aux monts du Sagara, à Gogo, à Toura, dans la terre de la Lune, sur les eaux du Tanguénica. Il compte les kilomètres, crayonne les indigènes à vol d'oiseau, constate qu'il n'y a point de sources du Nil dans ces parages, mais qu'il doit y en avoir ailleurs, et revient. Il n'a eu le temps de faire qu'une ingénieuse remarque : « Pour régénérer ce pays, c'est plutôt sur le commerçant que sur le missionnaire qu'il faut compter (p. 219) » Résultat net : 25,000 fr. de moins dans la caisse du gouvernement britannique.

Enfin, « le grand centre religieux des mormons » l'appelle. Il veut joindre dans ses souvenirs « la nouvelle Jérusalem aux villes saintes qu'il a déjà visitées. » Il lui semble bon de connaître cette jeune « rivale de Memphis, de Benarès, de Jérusalem, de Rome, de la Mecque » (p. 221). » Autant de naïveté que de curiosité, on le voit. Il part

donc, sa chaîne d'arpenteur à la main. Le voyage est long et pénible ; mais les montagnes sont jolies, le mormonisme n'est pas mal non plus, la bigamie a son bon côté..... En route maintenant pour San Francisco, et retour à toute vapeur. Le voilà bien avancé, et nous aussi!

En deux mots, le livre du capitaine Burton inspire plus de dégoût pour l'espèce humaine que de sympathie pour son auteur. Il serait même dangereux, à certains égards, s'il n'était par-dessus tout ennuyeux.

LE VERDIER.

---

## NÉCROLOGIE

---

M. J. CASTERMAN.

Nous apprenons de Tournai (Belgique) la mort de M. J. Casterman, ancien imprimeur et éditeur, décédé dans cette ville, le 30 mars dernier, à l'âge de 90 ans, entouré de sa nombreuse famille. — Il avait fondé modestement, il y a bien des années, la maison de librairie qui, sous l'habile direction de son fils Henri, mort il y a un peu plus de trois ans à l'âge de 49 ans (Voir notre t. XLI, p. 84), a pris les développements que chacun connaît, et s'est placée au premier rang parmi celles dont le but est la propagation des bons livres. Nous l'avons dit du fils, nous le répéterons de son vénérable père: ils ont droit l'un et l'autre à l'estime et à la reconnaissance de tous les hommes de bien, pour le soin qu'ils ont toujours mis à ne publier que des ouvrages irréprochables. Nous avons la confiance, mieux que cela, la certitude que leur fils et petit-fils, quand il prendra bientôt, à son tour, la direction de cette honorable maison, marchera sur leurs traces et continuera leur œuvre. — M. Casterman s'est éteint dans la paix du Seigneur, laissant aux siens le précieux souvenir d'une piété douce et aimable, d'un caractère plein de gaieté et de vivacité, d'une charité sans bornes, et des rares qualités qui le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient.

---

### REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 mars au 15 avril 1872.

---

*Annales catholiques.*

**16 mars.** Lettres de NN. SS. les évêques, suite. — La Semaine. — Nouvelles

religieuses. — Vicaires capitulaires. — Revue des revues. — Lettres pastorales pour le carême 1872, suite. — Petit Bulletin bibliographique.

deux, il dut à sa naissance plus qu'à son mérite des titres qu'une mort prématurée à trente-neuf l'empêcha de justifier après coup. Toutefois, à vingt-deux ans, sa thèse de *tentative* sur ce sujet : *Quantum regi et reipublicæ prodest scientia in subditis*, avait attiré sur lui l'attention des jansénistes, et le désigna, avec son nom, au cardinal de Fleury, lorsqu'il voulut obtenir de la faculté des arts la révocation de son appel de la constitution *Unigenitus*. Nommé recteur en cette circonstance, l'abbé de Ventadour, — ainsi il s'appelait alors, — proposa en effet la révocation, et il l'obtint, malgré Gibert, Coffin, Rollin et quelques autres moins connus. A son oncle, vivant encore, il dut l'adoption de l'Académie française, qui, pour la première fois, dérogea en sa faveur à l'espèce de loi qu'elle s'était imposée de ne pas posséder ensemble deux académiciens du même nom, fût-ce les deux Corneille.

Son successeur donna, au contraire, dans le jansénisme. Né dans l'Agenais, Montazet s'était attaché à Fitz-James, évêque de Soissons, un des appelants, qui lui procura, au prix de l'orthodoxie, ses premières dignités ecclésiastiques, y compris l'évêché d'Autun. C'est comme évêque d'Autun, et en vertu d'un privilège singulier de ce siège de gouverner, pendant les vacances au moins, le diocèse et la primatie de Lyon, dont dépendait Paris, qu'il cassa une ordonnance du courageux Christophe de Beaumont contre des religieuses jansénistes. D'ailleurs, peu de jours après, il était nommé à l'archevêché de Lyon, vacant par la mort du cardinal de Tencin, précisément à la condition de se prêter aux vues du parlement en cette affaire. Telle il avait inauguré, telle il continua sa longue vie primatiale. Il s'entoura des plus zélés appelants, avec lesquels il bouleversa la liturgie, la philosophie et la théologie de son diocèse, pour mettre le tout en accord avec le jansénisme. De là des débats pénibles soit avec son chapitre, soit avec des écrivains orthodoxes qui attaquèrent tant le novateur liturgique que le patron de la *philosophie* et de la *théologie* dites *de Lyon*. Il en fut puni de son vivant par des chagrins domestiques et par les éclats scandaleux des convulsionnaires, qui empoisonnèrent et abrégèrent ses derniers jours. On voudrait le louer de quelques mandements ou instructions pastorales, mais on ne sait pas bien la part qu'il y a prise. Détesté dans son diocèse, combattu par tous les écrivains fidèles, il n'eut pour lui que les jansénistes dont il s'était fait le patron, et les philosophes dont il faisait trop bien.

les affaires, malgré son *Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité et les fondements de la religion*. Voltaire l'appelle « l'éloquent Montazet, homme de beaucoup d'esprit et infiniment aimable ; » mais Voltaire, alors, voulait avoir sa protection ou sa connivence tacite pour la représentation à Lyon de sa tragédie des *Guèbres*, empêchée, disait-il, par « les prêtres de Pluton. » Or, ajoutait-il, « il me semble que l'archevêque n'a rien du tout à démêler avec des prêtres de Pluton, attendu qu'il a été assez longtemps prêtre de Vénus, et que ces deux divinités ne se rencontrent jamais ensemble. » Triste allusion aux mœurs de jeunesse du soutenant de la morale sévère, qu'on trouve encore dans une sale épigramme contre lui et la duchesse de Mazarin, citée par Grimm dans sa *Correspondance*. Terminons sur son compte par un souvenir meilleur et plus littéraire. Ami de Ducis et de Thomas, il recueillit celui-ci dans son château d'Oullins, et lui procura une mort chrétienne.

U. MAYNARD.

---

128. **A CEUX QUI SOUFFRENT**, *consolations*, par Mgr DE SÉGUR. — 1 volume in-48 de 246 pages (1874), chez Haton; — prix : 75 cent.

Simple causerie, douce, pieuse, sympathique, avec les âmes si nombreuses que la souffrance a touchées. — Le stoïcien antique se roidissait contre la douleur et prétendait qu'elle n'était pas un mal. Sotte illusion de l'orgueil ! La douleur est un mal bien réel. La sagesse et la vertu ne consistent pas à la nier, mais à la bien comprendre, à la bien accepter. Ne disons pas, comme l'impie, que c'est Dieu qui l'a faite : le péché en est l'auteur ; le démon s'en sert comme d'un piège. Nous l'avons méritée ; sachons la porter. Parfois, sans doute, elle est pénible et lourde ; elle secoue et oppresse ; elle invite à maudire ; mais le chrétien a près de lui un médecin qui sait calmer, et même guérir toutes les blessures. Souffrir avec Jésus-Christ, dans les bras de son Eglise, sous la bénédiction de ses ministres, n'est-ce pas une large compensation ? Souffrir pour expier, pour gagner une couronne, n'est-ce pas une belle perspective ? Le ciel après nos misères, un bonheur sans fin, dont les chagrins qui passent doubleront l'extase, cette pensée ne donne pas seulement la patience, elle met au cœur l'amour des croix. Avec elle on sourit aux infirmités, aux mauvais traitements, à la pauvreté, aux humiliations, à la persécution même ; avec elle on reçoit comme des messagères divines les

déceptions, les peines de l'esprit et du cœur, la mort. Aucun poids n'abat celui qui sait espérer et prier; aucun obstacle n'arrête celui qui porte dans sa poitrine le pain du ciel, la sainte eucharistie; le désespoir n'atteint jamais celui que protège la consolatrice des affligés. Malheureux ceux qui pleurent loin de Dieu! Heureux ceux qui gravissent le Calvaire en compagnie de Jésus! — Heureux aussi le lecteur qui cherchera le développement de ces pensées dans le livre que nous avons sous les yeux. Mgr de Ségur y parle des misères humaines comme un témoin qui les a vues, et de la souffrance comme un homme qui se sanctifie avec elle. Simple causerie, disions-nous au commencement, et néanmoins grandes leçons. Effusion du cœur, épanchement de souvenirs mêlés aux graves préceptes de l'Évangile, écho de la voix qui a dit : *Beati qui lugent!*

129. **CÆSARIS**, S. R. E. card. **BARONII**, Od. **RAYNALDI** et Jac. **LADERCHII**, congregationis oratorii presbyterorum, **ANNALES ECCLESIASTICI**, *denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti* ab Augustino **THEINER**, ejusdem congregationis presbytero, sanctorum tabulariorum Vaticani præfecto, etc. — Tomes XXI à XXIII. — 3 volumes in-4° de VIII-538, VIII-590 et VI-556 pages (1870-1871), chez Louis Guérin, à Bar-le-Duc, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 46 fr. le volume. (L'ouvrage aura environ 50 volumes.)

Il est un certain nombre d'ouvrages que nous tenons, si l'on peut dire, en compte courant entre les éditeurs et nos lecteurs; pardessus tous celui-ci, le plus important et le plus considérable, avec les Bollandistes, dont la librairie contemporaine ait entrepris la réimpression. Dans notre troisième compte rendu des *Annales ecclésiastiques* (Voir notre t. XLIV, p. 104), nous avons omis de dire que l'œuvre de Baronius, interrompue à l'année 1498, finissait avec le dix-neuvième volume de cette édition, en sorte que nous en sommes déjà au quatrième volume du premier continuateur, Rinaldi. Les trois volumes d'aujourd'hui vont de l'année 1229 à l'année 1312, d'où l'on voit qu'à mesure que les temps marchent les volumes se multiplient avec le nombre des documents. — Rien à dire de plus sur une publication tant de fois recommandée dans nos pages, sinon à rassurer nos lecteurs sur une inquiétude que nous leur avons transmise après qu'elle nous avait été communiquée à nous-mêmes. On nous avait dit que la reproduction de Baronius et de ses successeurs de l'oratoire n'était ni intégrale ni fidèle dans cette édition; que le P. Theiner s'était permis d'arranger et de déranger, suivant le caprice de son goût peu sûr, et surtout de découper et de

retrancher ce qui n'allait pas à ses idées nouvelles, plus favorables, comme on sait, à l'empire qu'au sacerdoce ; et on nous avait notamment cité le chapitre relatif à la donation de Constantin. N'ayant pas alors sous la main les moyens de vérification, nous avons livré aux éditeurs, en même temps qu'à notre public, l'assertion pour ce qu'elle pouvait valoir, en invitant un érudit, et les éditeurs eux-mêmes, à la contrôler au plus tôt. Or, d'informations plus précises et d'un examen attentif il résulte que l'édition nouvelle reproduit *intégralement*, — dans toute la force du terme, — le texte de Baronius, de son continuateur Rinaldi et de son critique Pagi, et qu'elle ne diffère de l'édition de Lucques qu'en un seul point, à savoir le retranchement, — annoncé d'ailleurs dès le principe (Voir notre tome XXXIII, p. 20), — de celles des notes de Mans que des découvertes récentes, principalement en numismatique, semblaient annuler ; et encore les éditeurs offrent-ils aux souscripteurs qui les regretteraient de leur rendre, dans un supplément, ces notes étrangères à l'œuvre de Baronius et désormais inutiles. Quant au chapitre, en particulier, relatif à la donation de Constantin, il se trouve, comme tous les autres, reproduit intégralement et à sa place, alinéa par alinéa numéroté, au même volume des deux éditions de Lucques et de Bar-le-Duc : le IV<sup>e</sup>, du numéro 118 au numéro 124. — Eh bien, tant mieux ! Nous en félicitons les éditeurs, et nous nous en félicitons encore davantage. Mais comme nous gardons toutes nos craintes au sujet du P. Theiner, — difficile à remplacer, nous le comprenons, — nous n'avons aucun regret du *Caveant editores* jeté par nous, car il les maintiendra dans leur résolution et leur habitude de faire collationner par des hommes compétents, avant le *bon à tirer*, le texte de leur édition sur celui de l'édition de Lucques.

U. MAYNARD.

**130. AVANT ET APRÈS, Guillaume III-Jules César, par un chrétien ne reconnaissant qu'un seul Messie** (C.-F. baron Sirtéma DE GROVESTINS). — 1 volume in-8° de 248 pages (1868), chez Emile Paul et Linard ; — prix : 2 fr.

Entre autres nombreux travaux, M. le baron de Grovestins est auteur de deux ouvrages sur Guillaume III, l'un en un seul volume, l'autre en huit volumes in-8°, s'il vous plaît, où il représente le roi usurpateur de l'Angleterre comme le défenseur et le soutien de l'indépendance de l'Europe contre Louis XIV : on voit bien qu'il n'est pas Français. Or, il se trouve que Napoléon III, prisonnier à Ham, a

distinguent entre les congrégations d'hommes et celles de femmes, soutenant que les premières seules sont illicites, tandis que les secondes ne peuvent en aucun cas être dissoutes; enfin d'autres prétendent que les congrégations non autorisées, sans distinction, sont licites et ne peuvent être dissoutes. C'est cette thèse que soutient l'auteur, après avoir combattu avec avantage les deux premiers sentiments.

On comprend par ce simple exposé tout l'intérêt que présente le livre de M. Charles Jacquier aux personnes qui, par devoir ou par état, sont obligées de se livrer à ce genre d'étude. Malgré les observations critiques que nous avons faites, nous pouvons dire que ce travail est le plus complet et le plus exact, théoriquement parlant, qui ait paru jusqu'à ce jour sur cette partie de la jurisprudence. CROSNIER.

**134. LES CROISÉS de Saint-Pierre, histoire et scènes historiques de la guerre de Rome en 1867**, par le P. J.-J. FRANCO, de la compagnie de Jésus; — *traduites sur la seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée*, par M. l'abbé Auguste ONCLAIR, prêtre. — 2 volumes in-12 de XXVIII-432 et 564 pages (1870), chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Bray, et Re-taux, à Paris, — prix : 6 fr.

**135. LES CROISÉS de Saint-Pierre, scènes historiques de l'année 1867**, par le P. J.-J. FRANCO, de la compagnie de Jésus; — *traduction exclusivement approuvée et revue par l'auteur*. — 3 volumes in-12 de 512, 532 et 534 pages (1871), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 7 fr. 50 c.

Du 10 septembre au 10 novembre 1867, soixante jours de péril et de lutte ont passé sur la métropole catholique : l'invasion finale, accomplie depuis par des troupes régulières, était tentée alors par les routiers garibaldiens. La comédie jouée dans le royaume de Naples se renouvelait dans les mêmes termes, moins le succès. Le dévouement des troupes pontificales y mit bon ordre, et l'héroïsme triompha de la lâcheté armée. C'est à cette époque de l'histoire contemporaine et récente, si courte comme dates, si remplie comme faits, que le P. Franco, de qui nos lecteurs connaissent le talent, a consacré son dernier ouvrage. Il a même rattaché son récit aux événements antérieurs, en sorte que, sans avoir ici une histoire complète de nos admirables zouaves pontificaux, on les suit cependant à peu près dans toute leur carrière. Et c'est vraiment un glorieux spectacle que celui de cette jeunesse catholique, ardente au dévouement, insouciante du péril quand il faut que la justice triomphe, se

faisant tuer plutôt que de fuir alors même que le nombre l'écrase, et volant à la lutte comme à une fête ! Oui, cela est beau, en face de l'abaissement opéré ailleurs dans les âmes par la libre-pensée ! Et comme ce livre excelle dans le tableau des premiers mouvements de Garibaldi à la débandade de Mentana ! aussi, il se lit avec un charme infini. L'esprit et le cœur y trouvent, à peu près au même degré, un aliment délicat et sain.

Le P. Franco sait son Italie par cœur. Non-seulement, d'ailleurs, il a vu en partie ce qu'il raconte, mais il s'appuie toujours sur les documents authentiques, auxquels il a joint quantité d'ouvrages en toutes langues traitant le même sujet ou ceux qui s'y rapportent. La liste qu'il en donne n'occupe pas moins de quatorze pages. De là cette sûreté dans l'appréciation, cette exactitude dans les noms et les moindres détails, cette abondance d'anecdotes caractéristiques, qui assurent à son travail un accueil empressé partout où l'on aime les grandes et belles choses et où l'on prend intérêt aux combats et aux dangers de l'Eglise. — Nous nous étions proposé d'analyser cet ouvrage, ainsi que nous le faisons ordinairement : il y faut renoncer, notre compte rendu atteindrait des proportions inusitées. — Toutes les familles qui ont eu de leurs enfants dans les rangs des soldats pontificaux éprouveront du bonheur à voir que nul n'a été oublié dans cette galerie. Les lecteurs étrangers à la question dite *romaine*, qui est au fond celle du monde religieux, trouveront ici de quoi s'instruire à fond des choses, et de la manière la plus attrayante. L'auteur excelle dans les peintures, dans le dialogue, dans la couleur locale, et, sans craindre de fatiguer par des longueurs qui paraissent, à première inspection, exagérées, il glane, recueille tout, le dispose à sa place, le rend vivant, et on le félicite de n'avoir point su abréger. — Du reste, nous avons de glorieuses pages, nous Français, dans cette croisade de la foi, et ce sera peut-être devant Dieu le prix de notre rachat. Quel amour de l'Eglise et du souverain pontife ! quel mépris du danger ! quelle soif du martyre souvent, et quelles morts de saints ! Mais aussi, de l'autre côté, que de ténèbres, de manœuvres honteuses, de dégradations et d'avilissements ! quelle rage contre la vérité ! quelles apostasies et quels blasphèmes ! Ce contraste présenté à chaque instant par le P. Franco, qui y mêle à propos des réflexions, impressionne au dernier point et produit sur l'âme un salutaire effet. Il faut donner cette histoire aux jeunes gens pour les affermir dans le culte de la vertu et enflammer leur courage, aux jeunes filles



pour qu'elles suscitent dans leurs frères aujourd'hui, dans leurs enfants demain, les sentiments qui font de tels hommes, pour la réhabilitation d'un siècle accusé de ne plus comprendre ce qui fit la grandeur des âges chrétiens et l'honneur des annales humaines.

La traduction de M. l'abbé Onclair est facile et assez exacte. Nous y avons rencontré cependant un certain nombre d'expressions, de tournures même, dont la sévérité grammaticale de notre langue ne s'accommode pas. L'édition prochaine ne perdrait rien à être revue avec soin.

La traduction anonyme approuvée par l'auteur offre plus de garanties sous le rapport de l'exactitude ; mais elle a moins d'élan et de verve. Très-correcte, du reste, pour l'ordinaire, bien qu'un certain nombre de mots y portent une physionomie trop étrangère.

En somme, on peut hésiter entre les deux traductions ; on ne peut refuser son admiration à l'ouvrage.

**136. GRAND DICTIONNAIRE universel du XIX<sup>e</sup> siècle, français, historique, géographique, etc.,** par M. Pierre LAROUSSE. — Tomes IV, V et VI. — 3 vol. grand in-4<sup>o</sup> de 1110, 742 et 1470 pages (1869-1870), chez Larousse ; — prix : 28 fr. le volume.

Cette grande publication, dont nous avons déjà parlé deux fois (tomes XXXVI, p. 112, et XLIV, p. 230), se continue assez activement. Les trois volumes IV, V et VI ne conduisent encore l'œuvre qu'à la fin de la lettre D : c'est dire que le Z ne peut guère arriver avant douze ou quinze ans.

La rédaction dénote toujours, hélas ! le même esprit : libre penseur, pseudo-libéral et impie. Ajoutons que le remplissage occupe énormément de place, et la phrase banale aussi. De même qu'au mot *Chat* M. Larousse a consacré toute une colonne à une lettre écrite à son bébé au sujet d'un petit chat qu'on lui envoyait, il en remplit ici plusieurs d'une médiocre comédie qu'il a lui-même composée, et dont, paraît-il, il n'a pu trouver ailleurs le placement. Relever une à une les bévues, les singularités, les impertinences qui s'évalent presque à toutes les pages, ce serait longue et ardue besogne. Bornons-nous à quelques citations prises au hasard, et non même sur les questions les plus graves.

S'agit-il du *clergé* ? « A la vérité, le Christ avait ajouté : *Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel* ; mais il faut se défier « du langage métaphorique. Les successeurs de Jésus l'ont si bien

« interprété, qu'ils y ont trouvé un brevet de domination univer-  
 « selle. » — C'est bien autre chose à *Clérical* : « Nous sommes bien  
 « obligé de signaler le but vers lequel ils marchent, formant trois  
 « colonnes, composées, la première d'ambitieux, la seconde d'hy-  
 « pocrites, et la troisième d'imbéciles. Ce but, c'est tout simplement  
 « la domination universelle. Les cléricaux l'ont eue, ils l'ont per-  
 « due ; mais il la ressaisiront, foi de prophète, et les prophètes ne  
 « leur font pas défaut. Leur idéal, c'est le moyen âge, que leurs  
 « légendes qualifient de bon vieux temps. Leur grand génie, c'est  
 « ce doux et humble pape Hildebrand, ce pauvre moine, ce servi-  
 « teur des serviteurs de Dieu, qui se délectait au spectacle d'un em-  
 « pereur pieds nus, trois jours durant, sous ses fenêtres, dans la  
 « neige ; leurs héros, leurs Ajax, sont saint Dominique, Simon de  
 « Montfort et Torquemada ; leurs Ulysses sont Pie V et Ignace de  
 « Loyola, etc. » La même splendeur d'aperçus éclate dans deux  
 longues colonnes de 122 lignes chacune. On y trouve inconcevable  
 que le cléricalisme respire encore après ces deux mémorables  
 époques qui s'appellent *Voltaire et Révolution*. « Et maintenant,  
 « avons-nous besoin de définir l'esprit *clérical* ? Mais il se définit de  
 « lui-même : c'est tout simplement la raison bafouée, la lumière du  
 « soleil niée, la liberté maudite, le despotisme exalté... ; l'esprit clé-  
 « rical, c'est la négation des conquêtes de la science moderne, la  
 « haine de la dignité humaine, le retour aux sanglantes ténèbres du  
 « moyen âge, en un mot, le contre-pied de la révolution... ; » et,  
 ajoutons-nous : la démonstration acceptée de la pauvreté scienti-  
 fique, morale et philosophique de l'écrivain capable d'insérer dans  
 un dictionnaire des turlupinades que le *Siècle* même hésiterait à  
 placer dans son musée, assez grotesque pourtant. — Pauvreté mo-  
 rale, avons-nous dit. Oserons-nous reproduire les lignes suivantes,  
 que nous découvrons à la minute même, article (qu'on nous excuse !)  
*Cocotte*?... « La *cocotte* accomplit ici-bas une mission providen-  
 « tielle et sociale. Oui, une mission providentielle, n'en déplaise à  
 « certains hypocrites, espèce de faux saints qui croient relever leur  
 « ombre de mérite en déclamant contre cette subdivision d'une  
 « classe de la société ; n'en déplaise aux écrivains, etc. »

Toutes les odieuses calomnies inventées par le libéralisme de la  
 restauration contre la prétendue congrégation sont accumulées à ce  
 dernier mot, où l'on s'appuie sur la fameuse autorité du fameux  
 M. Duvergier de Hauranne. Il est singulier de constater avec quel

acharnement les partisans les plus résolus du carbonarisme et des sociétés secrètes refusent aux catholiques le droit de s'associer, eux aussi, s'il leur en prend fantaisie. Ce n'est donc point la liberté pour tous que prêchent ces hommes, mais la liberté pour eux seuls, foncièrement et essentiellement. Du reste, sur toutes les questions concernant cette époque de notre histoire, M. Larousse en est exactement au *Courrier français* et aux *Débats* de 1829, comme aux flonflons de Béranger.

Au mot *Congrès*, il faut le voir, le grand docteur ! Les congrès athées de Bruxelles, d'Amsterdam, de Liège, de Gand, de Lausanne, à la bonne heure ! mais les congrès catholiques de Malines, comme il en rit ! comme il amène là gracieusement Patouillet écrasant Voltaire ! Malheureusement, M. Larousse, qui traite de tout, n'est à peu près fort sur rien, pas même sur les faits contemporains. Il ne connaît qu'un seul congrès de Malines, celui de 1867, et il en parle comme d'une réunion accomplie une seule fois. Quelle confiance avoir dans ce qu'il nous dira des époques antérieures et des pays étrangers ?

L'article *Droit* est un ouvrage étendu sur la matière ; il formerait à lui seul un vol. in-8°. Mais, là encore, surnage le même besoin d'attaquer l'Eglise et tout ce qui se rattache à elle. Le prétendu droit du seigneur occupe une place notable, avec toutes les exagérations de la fantaisie. Les citations y abondent, les analyses de livres aussi ; mais pas un seul mot de celui de M. Louis Veillot, qui épuise le sujet ! On se serait bien gardé de le nommer. Après cela, il est fort possible que M. Larousse ne le connaisse même pas. Comme on admire, sur certains points, l'étendue sinon la qualité de ses lectures, on n'admire pas moins sa pauvreté, son ignorance sur d'autres. Non-seulement il est impossible d'avoir foi dans ses jugements et ses appréciations où le bon sens et la conscience sont en jeu, mais sur les faits même il n'offre point de garanties. Si l'on serrait de près chaque page de cette compilation gigantesque, on serait épouvanté de la liste des redressements de détail ou d'ensemble à opérer.

Naturellement, à l'article *Chemise*, vous aurez les *chemises rouges* de Garibaldi exaltées, presque divinisées. Le bon sens et la bonne morale veulent cela ! L'internationale n'est pas regardée d'un œil moins favorable (article *Congrès*). *Couthon* fut un homme plein de douceur, de bienveillance, d'humanité, et sa mission pour la démolition de Lyon ne fut qu'une mise en scène pour effrayer ces

abominables royalistes. — N'abordons pas l'article *Damnés* : c'est pitoyable et révoltant à tous égards.

Ces courtes indications suffisent pour faire de mieux en mieux connaître ce monument élevé au voltairianisme, à la révolution et à l'impiété.

V. POSTEL.

137. LE DOGME de l'*infaillibilité*, par Mgr DE SÉGUR. — 1 volume in-18 de 248 pages (1872), chez Haton ; — prix : 1 fr. 25 c.

Dans un premier opuscule sur le même sujet ( Voir p. 144 du présent volume ), Mgr de Ségur exposait « simplement, en dehors de toute « polémique, » la doctrine de l'infaillibilité du chef de l'Eglise. Dans celui-ci, bien que l'étendue en soit encore restreinte, il explique et prouve le dogme, réfute les objections des adversaires, rappelle et commente les circonstances principales de la définition, et tire de ce grand fait quelques conclusions pratiques. Ensemble complet malgré les limites du cadre, rédaction nette, rapide, pleine d'intérêt.

Quelques traits de plume d'abord sur les sottises accumulées autour du mot « infaillibilité. » Il est triste d'avoir à s'engager dans de pareilles broussailles ; mais la niaiserie encombre maintenant tous les chemins. N'a-t-on pas affirmé — et cru ! — qu'un pape *infaillible* devait être *impeccable* et ne se tromper jamais, même dans les choses les plus ordinaires de la vie ? — La route déblayée, Mgr de Ségur dit ce que c'est que l'infaillibilité pontificale, sur quoi elle porte et sur quelle autorité elle s'appuie. Il ne lui est pas difficile de la reconnaître dans les paroles de Notre-Seigneur citées par trois évangélistes, ni de suivre ses traces à travers tous les siècles, dans les actes des plus grands conciles, dans la pratique la plus constante des souverains pontifes, dans l'humble adhésion de l'Eglise universelle, y compris les prédécesseurs des monarques qui se croient aujourd'hui si fortement menacés. — Mais l'incrédulité moderne a des yeux pour ne point voir, et de l'érudition pour embrouiller la science et dérouter le bon sens. On se rappelle les évocations bruyantes des papes Honorius, Libère, etc., le fastueux étalage des *fausses décrétales*, la levée de boucliers contre le concile du Vatican. A entendre quelques-uns de nos nouveaux docteurs, faire un article de foi de la question pendante c'était, ni plus ni moins, bouleverser l'Eglise, la livrer au fétichisme, la vouer à l'exécration de toutes les têtes couronnées et de toutes les fortes cervelles. D'autres, plus prudents mais non moins hostiles, se rejetaient sur l'inopportunité de la définition.

contestaient l'œcuménicité du concile et sa liberté d'action, enfin louvoyaient pour aborder au même but. Ils ont tous sombré sur le cap des tempêtes, et la barque de Pierre a tranquillement doublé l'écueil. Nous regrettons que Mgr de Ségur ait consacré une si large place à cette malheureuse guerre de plume, de parole et d'intrigue. Qu'importent les noms propres au commun des lecteurs ? Et nous-mêmes, pourquoi chercherions-nous à nous en souvenir ? Ceux qui combattaient si ardemment le combat de l'erreur ont été vaincus. Leur orgueil est assez puni ; leur conscience est peut-être assez chargée de remords. Laissons à la grande histoire le soin d'enregistrer leur faute, et ne mettons point sous le regard des faibles la triste page qu'ils ont méritée. Constatons plutôt les heureux effets que doit avoir dans l'avenir le dogme de l'infailibilité, et remercions-en la Providence. Au milieu des brouillards que l'impiété amoncelle, nous aurons désormais un phare plus brillant. Restons fermes à notre bord, et tendons la main aux naufragés.

138. LA FEMME *chrétienne et la société moderne*, par M. l'abbé C.-A. OZANAM, chapelain d'honneur de Sa Sainteté, missionnaire apostolique, etc. — 4 vol. in-42 de XVIII-320 pages (1870), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr.

Les ennemis du christianisme font, de nos jours, les plus grands efforts pour arracher la femme à son influence. La presse périodique, la brochure, les réunions publiques, les cours, tout est mis à contribution pour atteindre ce but. Grave danger, qui a vivement impressionné M. l'abbé Ozanam, et c'est pour le conjurer qu'il apporte au secours de la bonne cause le tribut d'un zèle ardent, d'une instruction approfondie et d'une expérience de quarante ans dans les pénibles travaux des missions ou du ministère des paroisses. On sait avec quel talent et quel succès la même cause a été servie par M. l'abbé Bautain dans *la Chrétienne de nos jours*, et par Mgr Lecourtier et Mgr Landriot dans leurs conférences. Mais ces prélats éloquents se sont adressés principalement à un monde assez élevé ; M. l'abbé Ozanam ne se renferme pas dans ce cercle. Son ouvrage contient des instructions spéciales pour les femmes qui appartiennent à la noblesse, pour celles qui jouissent d'une grande fortune ; mais il y en a d'autres pour les chrétiennes de la classe moyenne de la société, pour celles même qui vivent dans la pauvreté.

Pour montrer tout ce que la femme doit au christianisme, l'au-

teur commence par exposer sa condition dans l'antiquité, tant chez les Juifs que chez les païens. Puis il étudie tour à tour la mission de la jeune fille chrétienne, celle de l'épouse, de la mère, de la veuve, de la vierge vivant dans le monde ou dans le cloître. L'éducation à ses divers degrés, le mariage, les rapports avec les domestiques, le gouvernement d'une maison, les relations avec le monde, les abus du luxe et de la toilette, et beaucoup d'autres questions non moins importantes, sont l'objet de discussions approfondies et détaillées. Toutes ces matières sont présentées et distribuées sous forme de conférences. Rien n'indique cependant que ce livre ne soit que la reproduction de discours prononcés par l'auteur. Les prédicateurs qui auront à parler sur les mêmes sujets y trouveront de riches matériaux et des plans ingénieux; c'est d'ailleurs une lecture qui ne peut que raffermir dans leurs croyances les âmes pieuses, en leur faisant aimer et bénir de plus en plus l'Eglise de Jésus-Christ, et en les tenant en garde contre les pièges si multipliés que leur tend la libre pensée, sous le nom pompeux et sonore d'émancipation intellectuelle et morale.

**139. HISTOIRE littéraire de la France, ouvrage commencé par DES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS de la congrégation de Saint-Maur, et continué par UNE COMMISSION prise dans la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut.** — Tomes XIII, XIV et XV; 3 vol. in-4° de xxviii-624, xxiv-652 et xxxii-660 pages (1869), chez V. Palmé; — prix : 20 fr. le volume.

Nous avons raconté autrefois le commencement et la fin, toute l'histoire de l'œuvre bénédictine (1733-1763); nous en avons dit la regrettable interruption au XII<sup>e</sup> volume et au XII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, bien des notes recueillies par les collaborateurs ou successeurs de dom Rivet, non-seulement sur le reste du XII<sup>e</sup> siècle, mais sur le XIII<sup>e</sup>, et même jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup>, étaient venues aux mains d'un membre de l'institut, Daunou, lorsque le gouvernement exprima le désir de voir continuer un si utile ouvrage. La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut consulaire, correspondant à l'académie des inscriptions et belles-lettres, ayant été chargée de cette continuation, une commission, composée de Daunou lui-même, puis de Pastoret, Briat, Ginguené, auxquels furent adjoints plus tard Amaury-Duval et Petit-Radel, se partagea la besogne, selon les différentes branches de la littérature que chacun avait le plus cultivées. Elle employa, en y ajoutant son travail personnel, toutes les notes bénédictines relatives au XII<sup>e</sup> siècle, et de là sortirent successivement, en 1814, 1817 et 1828, les trois

chose qu'une monstrueuse anarchie ; votre prétendue morale n'est que la consécration de l'immoralité. Le jour où vous atteindrez votre idéal, vous vous dévorerez les uns les autres. Il n'y a dans le monde qu'une lumière capable d'éclairer complètement l'esprit de l'homme, qu'un frein capable de le contenir : c'est la lumière, c'est le frein du catholicisme. Le catholicisme seul nous donne la clef de notre passé, de notre présent, de notre avenir ; seul il nous relie à notre principe et à notre fin ; seul il maintient l'harmonie entre les divers éléments de notre nature complexe, et de la société, plus complexe encore ; seul il a des encouragements pour nos jours de faiblesse et des consolations pour nos jours de souffrance ; seul, il nous fait grands et bons ; seul il nous a sauvés ; seul il nous sauvera.

Telles sont les idées principales de ce dernier volume. Elles étaient, certes, bien suffisantes pour inspirer un beau travail. Mais, nous devons l'avouer, M. l'abbé Castan est resté quelquefois au-dessous de sa tâche. Il est trop érudit, — reproche qu'on ne ferait pas au commun de ses adversaires, — et trop abondant. Malgré l'apparente précision de sa logique, il se noie dans les détails, il revient sans cesse aux mêmes pensées, il s'embarrasse dans ses conclusions, il se fatigue, et il fatigue en même temps le lecteur. Son style est aussi fort négligé, monotone et rude. Néanmoins, on le lit avec intérêt, parce qu'il plaide de grandes causes et met à leur service d'excellents arguments.

LE VERDIER.

142. LA LÉGALITÉ, *dialogue*, par M. Louis VEUILLOT ; — *nouvelle édition*. — 1 volume in-32 de 102 pages (1871), chez V. Palmé ; — prix : 1 fr. 25 c.

Cet opuscule a une date déjà ancienne : il devait paraître en 1851, quand le 2 décembre « vint l'enfermer dans l'imprimerie. » Il voit maintenant le jour à l'heure propice. — N'y a-t-il pas entre ces deux années, 1851 et 1871, des analogies sinistres ? disons mieux : le péril social est aujourd'hui plus grand ; l'audace des méchants porte ses coups plus haut et plus loin ; l'inertie des bons, si l'on peut appeler de ce nom les complicités de l'aveuglement volontaire et de la peur, est plus désespérante ; la nuit se fait profonde ; ces quelques pages de M. Veillot, dont Mgr Rendu, évêque d'Annecy, de si louable mémoire, avait fourni l'esquisse, ont donc une actualité souveraine.

La légalité ! elle nous vivifie ou nous tue, suivant qu'elle s'impose au nom de la souveraineté divine ou de l'orgueil humain. C'est tout le sujet de ce dialogue, qui est une histoire. — Un élu, tenant son man-

dat des sociétés secrètes, est la proie de la force et rugit derrière les verroux. Un magistrat le visite, puis un catholique, puis un des représentants atteints par le coup d'Etat. Ce sont les trois actes d'un petit drame qui se passe dans une prison ; chacun d'eux est un éclair dans les ténèbres qui pèsent de plus en plus sur nous.

L'*élu* est d'abord devant un magistrat pour qui la loi, d'où qu'elle vienne et quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle ait la consécration brutale du nombre, est l'alpha et l'oméga de toute société. Il faut voir avec quelle logique victorieuse et amère l'*élu* bat en brèche les frêles remparts d'une légalité que Dieu ne soutient pas. Cette légalité de hasard est sans racine dans le sol, parce que le ciel ne la féconde pas ; elle est comme des caractères écrits sur le sable au bord de la mer : le premier flot révolutionnaire qui monte en emporte la trace. La souveraineté du nombre est celle du peuple démocratiquement formulée, et celle-ci, à son tour, se résume dans la souveraineté de l'individu. Or, dit l'*élu*, comment l'individu serait-il contraint de recevoir un maître dont il ne veut pas, ou de conserver un maître dont il ne veut plus ? « Parce que vous avez mis vos scellés sur la « bouche du volcan, vous le croyez fermé à jamais. Vous verrez ce « que la souveraineté de l'individu, la vraie reine légitime, fera de « vos cachets et de vos écritures... Vous avez jeté aux échos du « monde une parole qui ne se taira plus ; une terre de délices nous « fut promise par vous, nous la chercherons sans vous et malgré « vous.. Vous demandez : pourquoi la propriété permanente ? pour- « quoi l'agglomération des richesses ? pourquoi l'aristocratie ? et vous « voulez être propriétaires, capitalistes, gouvernants !... non, vous « dis-je, il n'y aura plus ni propriété, ni capital, ni gouvernant. Eh ! « la nature fait-elle des rois, des riches, des seigneurs ? Elle ne fait « que des hommes qui ont faim, ils ont droit de manger... ; des « hommes qui s'ennuient, ils ont droit de se divertir autant qu'ils « peuvent ; des hommes qui sont libres, ils ont droit d'user de tout « ce que la nature leur donne d'esprit, de force et de courage, pour « faire régner et dominer leur liberté. Voilà, citoyen fonctionnaire, « ce que c'est que la souveraineté et l'indépendance de l'homme « (pp. 46, 47, 48). » Terrible mais légitime conséquence des prémisses du syllogisme révolutionnaire ! A l'*élu* donc la victoire dans ce duel de la logique du mal contre une légalité qui ne relève que du chiffre et combat le désordre avec les armes qu'elle lui donne. Vienne un dialecticien moins compromis et moins compromettant que le



fonctionnaire subjugué à l'avance par ses concessions démocratiques. — Ce nouvel interlocuteur ne fait pas défaut : c'est un de ces *visiteurs* que la foi et la charité conduisent auprès des hommes, si nombreux hélas ! pour qui les chaînes de l'erreur sont plus rudes que celles de la justice. Avons-nous besoin de le dire ? il se présente au prisonnier avec cette mansuétude dont les natures les plus dévoyées subissent l'empire, avec cette lumière éternelle, plus puissante que les plus épais nuages d'une âme sans Dieu. Cette fois, le dialogue s'élève à des hauteurs qui se dérobaient auparavant à l'œil de l'*élu*. Le *visiteur* lui déroule les merveilles du droit et du devoir, tels que le catholicisme les révèle, avec une splendeur devant laquelle s'effacent les pâles rayons de la science humaine ; il fait briller à ses yeux leur divine harmonie, constamment méconnue dans les utopies où le devoir, rejeté dans l'ombre, laisse dominer l'arbitraire de la ruse et de la force sous l'étiquette menteuse du droit. A ce moment, l'*élu* se sent ébranlé dans le plus intime de son être ; il résiste encore ; il épuise, contre la doctrine qui fait le siège de son cœur plus encore que de son esprit, les ressources d'un orgueil qui se croyait invincible ; mais enfin, subjugué par ces influences supérieures dont s'accompagne toujours le zèle catholique, il s'émeut, il doute, il est vaincu ; il a eu son chemin de Damas, sur la voie intellectuelle où le *visiteur* l'a fait avancer.

Ici, un coup de tonnerre éclate : les portes de la prison s'ouvrent devant un représentant du peuple que la foudre du 2 décembre a frappé. M. Louis Veillot met sur les lèvres de ce représentant les idées fausses et faibles qui n'avaient été que les traits impuissants du ci-devant fonctionnaire contre l'armure plus fortement trempée de l'*élu*. Nous ne voulons pas réveiller des souvenirs politiques ; mais fallait-il, pour glorifier une thèse chrétienne, la transporter au sein d'une crise diversement jugée ? n'était-ce pas l'exposer à perdre quelque chose de sa grandeur ? Au fond, le représentant prisonnier ne fait guère que reprendre, sous une forme plus appropriée à l'événement du jour, l'argumentation bâtarde du fonctionnaire *libéral*, n'osant regarder le gouffre qu'il a ouvert par sa révolte et qu'il essaye de fermer par sa légalité. Ce côté de l'opuscule se ressent d'une époque brûlante, et rappelle trop, à quelques égards, certaines apologies de M. Granier de Cassagnac.

Que dire maintenant de la forme de ce dialogue, sinon qu'elle est saisissante de précision, de vigueur originale et d'éclat. On trouvera

peut-être que l'*élu*, le *magistrat*, le *visiteur* et le prisonnier ont la même éloquence, et que la personnalité d'un brillant écrivain se reconnaît toujours dans les tirades qu'il prête à ses interlocuteurs. Mais comment cesser d'être soi-même? Quand on est M. Louis Veillot, quelque variété qu'on mette dans son ton et dans son allure, on ne peut pas empêcher le lecteur de dire : *Voilà l'homme!* Et vraiment cette manière mâle et rapide nous a, pour notre part, tellement saisis et entraînés, que nous aimions à nous sentir sous le charme d'un style qui pare si magnifiquement d'austères vérités.

GEORGES GANDY.

143. **LE LIVRE de maman**, par Mlle Julie GOURAUD; — ouvrage illustré de 68 vignettes, par M. Emile BAYARD. — 1 volume in-12 de 282 pages (1872), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*); — prix : 2 fr.

Voici un petit livre coquet, charmant, orné de vignettes, à l'usage des jeunes filles qui ont été bien sages et qui veulent s'amuser en s'instruisant. L'auteur est connue; ce serait peine perdue que de chercher à la faire valoir. L'œuvre est agréable à la lecture, même pour qui n'est pas petite fille et aime des livres plus sérieux, plus ennuyeux allions-nous dire. Ce n'est point un roman, ce n'est point une histoire : c'est une succession de tableaux de la vie réelle. Mlle Julie Gouraud *a vécu* ce récit, comme on dit en argot de littérateur. Elle voit ses personnages tous les jours, et nous-mêmes n'aurions-nous pas rencontré quelque part la comtesse Caroline? Il y a là ce sentiment exquis dont beaucoup n'ont plus le secret. Quelques ombres au tableau, sans doute, mais trop insignifiantes pour les mettre en relief. Bon petit livre à mettre entre toutes les petites mains.

144. **DU MANQUE de respect des enfants et des jeunes gens pour leurs parents et leurs supérieurs**, par M. l'abbé BALME-FRÉZOL, du clergé de Paris. — In-8° de 64 pages (1872), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 40 c.

145. **DE L'INFLUENCE du respect dans la société**, par Mme M.-C. POPLU. — In-18 de 64 pages (1871), chez Delahays, à Pont-l'Évêque; — prix : 1 fr.

Le respect! qui ne se plaint aujourd'hui de ne plus le rencontrer nulle part? L'autorité politique n'a pu le reconquérir sur la décomposition révolutionnaire, l'ouvrier semble en ignorer jusqu'au nom dans ses rapports avec ceux qui l'emploient, l'écolier s'en rit en présence de ses maîtres, et, jusqu'au foyer de la famille, on voit l'enfant

plir, avec le degré d'intelligence que comporte son âge, les actes principaux de la vie chrétienne, telles que la prière, l'assistance à la messe, la confession, etc. Il est évident aussi qu'il ne saurait être question de reproduire textuellement les explications de l'auteur : c'est un modèle de la vraie manière de parler aux petits enfants, et c'est comme tel que nous le recommandons à l'attention des catéchistes.

A. MARCHAL.

**170. LA CHANSON de Roland, texte critique, accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique,** par M. Léon GAUTIER, professeur à l'école des chartes, avec 13 *eaux-fortes*, par MM. CHIFFLART et V. FOULQUIER, et un fac-simile. — 1 volume grand in-8° de CCIV-328 pages (1872), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Poussielgue frères, à Paris; — prix : 40 fr.

**171. LA CHANSON DE ROLAND, seconde partie, contenant les notes et variantes, le glossaire et la table, avec une carte géographique et 15 gravures sur bois intercalées dans le texte,** par LE MÊME. — 1 volume grand in-8° de VIII-542 pages (1872), chez les mêmes éditeurs; — prix : 20 fr.

**172. LA CHANSON de Roland, poëme français du moyen âge, traduit en vers modernes,** par M. Alfred LEHUGEUR. — 1 volume in-42 de XVIII-370 pages (1870), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 cent.

Typographiquement, pour le charme des yeux et le doux manie-  
ment des doigts, disons d'abord qu'il n'y a pas de plus beau, de plus  
agréable livre que ces splendides volumes, qui font un égal honneur  
à M. Léon Gautier et à la librairie Mame, honneur aussi partagé par  
les habiles artistes qui se sont associés à leur œuvre. L'imprimerie  
et la librairie Mame sont décidément les premières du monde, et  
elles ne nous auraient pas donné déjà *la Touraine*, *la sainte Bible*,  
et tant d'autres livres magnifiques, qu'il suffirait de la *Chanson de  
Roland* pour les maintenir à la tête des maisons qui veulent unir les  
splendeurs du beau aux avantages de l'utile. — Cela dit tout d'abord,  
parce que c'est ce qui d'abord frappe en s'approchant de ces vo-  
lumes, parce que c'est la dictée impérieuse du premier regard jeté  
sur les dehors et à l'intérieur du monument, étudions et apprécions  
le trésor qu'il renferme, c'est-à-dire le chef-d'œuvre de la poésie  
chrétienne et chevaleresque en France au moyen âge, et l'œuvre de  
M. Léon Gautier, si digne par sa foi, son talent et sa science, de ser-  
vir d'introducteur et d'interprète au génie inconnu à qui nous de-  
vons la *Chanson de Roland*.

M. Léon Gautier est un savant, un vrai savant, il est aussi un ar-

tiste, et il fallait l'un et l'autre pour nous présenter dignement cette œuvre d'un art à la fois si spontané et si naïf, si enveloppé et si mystérieux, que sa langue et son âge couvrent d'ombres impénétrables à la plupart des lecteurs contemporains. Or, il était nécessaire qu'un jour ou l'autre on nous ramenât à cette poésie vraiment nationale, exclusivement française et chrétienne, dont le paganisme pur de la renaissance, le paganisme mitigé et tempéré de foi du xvii<sup>e</sup> siècle, le paganisme impie et matérialiste du siècle suivant, nous avaient absolument détournés. Le romantisme l'avait essayé; mais bientôt, par défaut de foi, il n'en donna plus que des pastiches, où il y avait plus de costume que de réalité vivante. Néanmoins, son mérite et sa gloire est d'avoir rappelé l'attention sur ce moyen âge inconnu ou méconnu, oublié ou bafoué, également proscrit des études et des arts par l'ignorance ou l'impiété systématiques; d'avoir réveillé, sinon ressuscité, la poésie écrite et bâtie de cette époque, berceau plein d'avenir et enfance vigoureuse des nations chrétiennes, qui n'ont manqué leur virilité durable que par la fatale déviation commencée au xiv<sup>e</sup> siècle et achevée ensuite par le concert du schisme et de l'hérésie, du césarisme et de l'art payen; et sans i, peut-être, notre France du xix<sup>e</sup> siècle n'aurait pas eu les savantes recherches et découvertes de son école des chartes, ses études et ses conquêtes historiques et archéologiques, sa critique nouvelle et sa nouvelle poésie, c'est-à-dire le meilleur de son bilan scientifique et littéraire. M. Léon Gautier, en particulier, est le fils légitime du bon romantisme, qui, en abjurant foi et mœurs, n'a plus fait que des bâtards. Fidèle à la première impulsion nationale et chrétienne, c'est dans cette même voie qu'il a marché toujours, et qu'il a trouvé le chef-d'œuvre qu'aujourd'hui il nous rend. Sa *Chanson de Roland*, — qui est bien à lui, en effet, en société avec le vieux trouvère, — n'est pas son unique trésor; elle est seulement le joyau de la poésie du moyen âge, dont il nous a ouvert et presque livré tout l'écrin dans ses *Épopées françaises*; elle est bien aussi, croyons-nous, la charmeuse qui l'a attiré vers ces études, qui l'y a fixé; la dame, si nous osions dire, pour l'amour et la beauté de laquelle notre chevalier littéraire a dépensé tant de travaux et tant d'années. Pour elle, pour lui faire une cour de dignes *damoiselles*, il a réuni ces *épopées françaises* dont elle est la maîtresse et la reine. Aujourd'hui, il nous la présente seule, séparée de son séduisant entourage, — vers lequel pourtant de fréquents rappels nous ramènent, — bien

sûr qu'à elle seule elle nous charmera comme lui et nous enrôlera sous ses couleurs.

Seule et sans entourage : avons-nous bien dit? Voilà deux gros volumes dont elle n'occupe guère que 300 pages, et encore grâce aux deux costumes, ancien et moderne, sous lesquels elle se montre tour à tour au *verso* et au *recto*, car, dans son appareil primitif et original, il ne lui en faudrait pas plus de la moitié pour étaler toute la dignité et toute la grâce de ses quatre mille vers. De quoi donc est rempli le reste? Il y a d'abord toute la seconde partie, tout un volume complémentaire, composé uniquement de notes et de variantes, d'un glossaire et d'une table; livre d'étude après ou avec le livre de lecture, livre de science après le livre de poésie. M. Léon Gautier n'a pas pu se scinder lui-même, et le savant, dans cette publication, le professeur de l'école des chartes, ne s'est pas séparé de l'artiste amoureux de notre vieille chanson. Aucuns diront peut-être que le savant se montre trop, qu'il s'est fait la part trop grande, que le temple charmant consacré à la mémoire poétique de Roland est trop dominé par le frontispice de l'introduction, écrasé même par le couronnement scientifique du volume complémentaire; mais les droits de la science et de la critique, ces deux gloires, il est vrai, mais aussi ces deux idoles de notre siècle, comme du siècle de la renaissance! On a donné pour accompagnement à Virgile des in-folios de commentaires; pourquoi pas un in-octavo pour compagnon à *Roland*? Heureux les anciens, qui marchaient sans ce lourd et lent appareil, pour qui tout était art, et simplement art, l'histoire et la philosophie comme la poésie et l'éloquence! M. Léon Gautier avoue lui-même que son volume complémentaire est d'une lecture austère et difficile; il aurait pu dire que ce n'est même pas un livre de lecture, mais simplement de consultation. Tel, du moins, le glossaire de tous les mots du *Roland*, et même de la plupart des documents français du XII<sup>e</sup> siècle, avec leur origine immédiate, leur étymologie latine, celtique ou germanique; telle la table si étendue, qui rend si facile le recours à ce qu'on voudrait lire du reste, particulièrement des notes et des variantes. Car, dans ces notes, tout n'est pas également austère et difficile, suivant l'expression de l'auteur. S'il y a là de la géographie, de l'archéologie, du droit, choses d'un abord assez revêche, il y a aussi un grand nombre de monographies sur les héros de notre épopée nationale, sur la plupart de nos chansons de geste, monographies qui se lisent, la plupart, avec autant de plaisir que de profit.

Encore une fois, M. Léon Gautier est un savant et un professeur. Savant, il s'est livré à l'amour et au culte de la science, sans trop s'occuper de prosélytisme ; professeur, il a prétendu, et il le dit bien haut, au rôle de vulgarisateur : il a voulu vulgariser notre vieille langue et notre vieille poésie. Il l'a bien fait, et de la façon à la fois la plus solide et la plus aimable, mais il n'aura là pour adeptes qu'un petit nombre d'élus, tandis qu'il aura pour auditeurs de sa chanson tous ceux, bien plus nombreux, qui aiment la belle poésie.

Mais avant d'entendre la chanson elle-même, il nous faut subir deux cents pages de boniment, — pardon de ce mot pour désigner cette longue introduction, *histoire* si étudiée et si intéressante, si savante et si littéraire, *d'un poème national*. Naissance d'un poème épique et naissance de notre *Roland* ; ses formes successives, sa versification, son âge, son auteur, son pays, son dialecte, sa beauté ; outrages qu'il a reçus des faussaires, des remanieurs, des romanciers en prose ; ses voyages et ses étapes à travers les siècles, d'abord charmés, ensuite ingrats et oublieux ; sa réhabilitation contemporaine, ses éditeurs et traducteurs en prose et en vers : voilà cette introduction, voilà cette histoire, cette biographie, mot, en effet, qui s'applique aussi bien à la vie d'une œuvre d'art qu'à celle d'un homme. En presque tous ces points, autant que nous pouvons en juger, nous trop peu versés dans la langue et la littérature du XII<sup>e</sup> siècle, et serions d'accord avec l'auteur. Oui, c'est bien ainsi que naît un poème épique, au *moment* tout primitif où la légende règne seule en attendant l'histoire, dans un *milieu* spécial, dans une patrie religieuse et militaire, naïve et chanteuse, ayant pour sujet un grand fait historique, centre d'une légende profondément nationale et amplifiée par les exagérations populaires, pour héros un représentant exact du temps et du peuple, centre lui-même de vingt héros imaginaires, types humains et partant immortels de l'amitié, de l'amour, et surtout de la trahison et du mal. C'est bien ainsi qu'est née notre épopée française, et en particulier notre *Roland*. Le germe n'en est rien ou presque rien, mais le milieu était fécond, et le moment d'écllosion favorable. « Roland, préfet de la Marche de Bretagne, mourut dans ce combat, » un combat d'arrière-garde au retour de l'expédition d'Espagne : voilà tout ce que l'histoire nous apprend du fait et du héros. Mais voici la légende, plus vraie et meilleure que l'histoire, parce que l'histoire ne montre souvent que le corps, le squelette, et que la légende donne l'âme, plus réelle et

plus vivante. Voici le traître Ganelon et le guet-apens de Roncevaux; voici la mort de Roland après les grands coups de Durendal; voici les repréailles, les sarrazins taillés en pièces, Ganelon écartelé, scènes dont la mort touchante de la belle Aude tempère l'atrocité : trois parties formant la trilogie de notre chanson. Eh bien, le vrai Roland, c'est le Roland de la légende, type de la chevalerie du temps, comme le vrai Charlemagne, c'est cet « empereur à la barbe « fleurie, âgé de plus de deux cents ans, » qui a conquis le saint sépulcre et anéanti les sarrazins. Du Roland et du Charlemagne de la légende on doit dire ce que Châteaubriand a dit du mot de François I<sup>er</sup> : « Toute la France les tient pour authentiques. » Dans les détails, ce n'est ni le Roland ni le Charlemagne de l'histoire, mais c'est le Roland, le Charlemagne de la providence et de la France, dont les desseins et le rôle sont personnifiés en eux.

Telle est la légende, telle la poésie, inapplicables en tout autre âge que les âges de foi naïve et primitive. Il y a la légende napoléonienne du nouveau Charlemagne, comme l'homme aimait à s'appeler : « On parlera de sa gloire sous le chaume bien longtemps ! » Quelle légende et quel trouvère ! Pas plus de légende et de poésie que de Charlemagne ! — Oui, tout cela est grand, tout cela est beau, moins beau, toutefois, que ne le prétend M. Léon Gautier. Il parle d'Iliade à propos de la *Chanson de Roland* : « Notre Iliade, » dit-il, et il la met presque au-dessus de la grecque. Pour le fond, pour la beauté des caractères et des passions, pour l'excellence des croyances et des sentiments, elle vaut mieux, sans aucun doute ; mais la forme, avec sa langue incertaine, sa versification hésitante, sa rime insuffisante, fait un peu défaut, et les Grecs seuls, les Grecs du temps d'Homère, ont eu ce bonheur littéraire de posséder une langue et une métrique déjà parfaites dans l'enfance nationale, dans un âge et un milieu épiques. — Quoi qu'il en soit, M. Léon Gautier nous rend le texte de la chanson dans toute sa perfection possible ; un texte, dit-il, vraiment critique, c'est-à-dire conforme aux meilleurs manuscrits, qu'il a tous visités, contrôlés et comparés ; avec les plus notables et les plus utiles variantes ; avec toutes les corrections, au nombre d'à peu près deux mille, exigées par les règles grammaticales pour la première fois déterminées et observées ; avec toutes les additions qu'exigeaient des lacunes souvent signalées ; enfin, avec l'orthographe préférable à toutes les autres, celle, dit-il encore, « qu'aurait écrite « un scribe intelligent et soigneux, dans le même temps et le même

« dialecte (p. cxgv). » On reconnaît bien là le professeur de l'école des chartes, qui y voit « la partie délicate » de son œuvre, et y met presque toute sa gloire comme il y a mis tous ses soins.

Reste la traduction. Editeur, il avait jugé ses devanciers avec la justesse généreuse d'un homme qui ne craignait aucune rivalité; traducteur, il en fait autant, et il n'est sévère que pour M. Lehugeur, dont il taxe la version en vers de « bien médiocre (p. clxxxviii); » mais, dans cette sévérité même, il n'est toujours que juste. La sienne n'est ni en vers rimés, comme celle de M. Lehugeur, ni en vers blancs, comme celle de M. d'Avril; elle est en prose, en prose de notre temps, non en prose du xvi<sup>e</sup> siècle, comme M. Génin s'y était essayé sans raison. Mais au système de M. d'Avril, si favorable au sentiment du rythme, il emprunte au moins le principe excellent de la traduction vers par vers; il ne lui laisse que le lit de Procuste du vers décasyllabe, moins favorable à la couleur, qui est le seul style du *Roland*. « Il est tel vers, dit-il très-bien, qu'on traduit plus exactement en vingt syllabes qu'en dix; tel équivalent est plus vrai que tel mot servile (p. cxcv). » Sa traduction est donc à la fois libre et fidèle; elle est sobre et nerveuse, sévère et colorée comme l'original; elle marche fière et ferme comme le héros lui-même, dégagée et débarrassée de tous ces parasites, de toutes ces platitudes dont s'accompagne et se surcharge fatalement la traduction en vers, surtout en vers rimés. Pour tous les poètes, pour le poète du *Roland*, en particulier, la traduction en prose est seule admissible; il n'y a de soutenable en vers qu'une imitation, et encore pourvu qu'elle ait pour auteur un aussi grand poète: tel Victor Hugo dans plusieurs poèmes de sa *Légende des siècles*, notamment dans *Aymerillot* et le *Mariage de Roland*.

M. Léon Gautier termine sa belle et savante introduction par une page émue et émouvante, écrite pendant les horreurs du siège de Paris, et par laquelle nous ne pouvons nous-mêmes nous empêcher de finir. « Je ne puis dire jusqu'à quel point, en ces rudes moments, « j'ai trouvé d'actualité à notre vieux poème. Qu'est-ce après tout « que le *Roland*? C'est le récit d'une grande défaite de la France, « d'où la France est sortie glorieusement et qu'elle a efficacement « réparée. Eh bien! quoi de plus actuel? Nous n'avons encore, il est « vrai, assisté qu'à la défaite; mais... Dieu... saura bien nous sau- « ver. Il suscitera le Charlemagne qui nous fait si absolument dé- « faut... Il n'est vraiment pas possible qu'elle meure, cette France



de la *Chanson de Roland* qui est encore la nôtre... Où étaient-ils, « quand notre chanson fut écrite, où étaient-ils, nos orgueilleux envahisseurs? Ils erraient en bandes sauvages sous l'ombre de forêts sans nom : ils ne savaient que piller et tuer. Quand nous tenions « d'une main si ferme notre grande épée lumineuse près de l'Eglise « armée et défendue, qu'étaient-ils? Des Mobicans ou des Peaux-Rouges. Ils n'égorgeront pas la France, si la France veut répondre « à sa mission, qui est de défendre la vérité. Je sais que mon pauvre « pays est en ce moment livré à leur rage ;... mais, même à la voir « ainsi, j'aime la France. Je l'aime autant, je l'aime plus encore « qu'au temps de sa florissante beauté... Et devant cette France « qu'ils croient avoir avilie et déshonorée, je ne puis m'empêcher de « redire en pleurant, mais avec un espoir immense, ce beau vers de « la *Chanson de Roland* : « *Tere de France, mult estes dulz país!* » « Et je m'empresse d'ajouter : « *Damnes Deus pere, n'en laisser « hunir France!* » — *Fiat, fiat!* Mais où est Charlemagne! *Exor-riare!*..

U. MAYNARD.

173. CONTEMPLATIONS *scientifiques*, par M. Camille FLAMMARION. — 1 volume in-12 de x-456 pages (1870), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

M. Flammarion n'admire pas, n'aime pas seulement la nature, il l'adore ; pour lui, tout est dans la science, dans la science de la nature, bien entendu ; il ne voit que cela, il ne comprend que cela, et c'est là l'objet de ses contemplations. « La nature, dit-il en tête « de sa préface, est trop peu connue, trop peu aimée. On ne la connaît « pas, car on la juge sur des apparences frivoles ; on ne regarde que « l'écorce des arbres sans pénétrer le mystère de leur vie ; on respire « le parfum des fleurs sans étudier le secret voluptueux qui frémit au « fond de l'odorante corolle ; on rêve sous les étoiles sans évoquer les « humanités étranges qui règnent sur les autres mondes de l'espace. Et « nous végétons sur cette terre, sans paraître nous douter qu'elle est la « source profonde et inépuisable de toute puissance, de tout amour. Il « y a plus de bonté dans le calice d'une rose que dans la race humaine « tout entière. Un brin d'herbe est plus capable de nous instruire que « toute l'histoire de l'humanité et de ses guerres, depuis le premier Ro- « mulus jusqu'au dernier César. Il n'y a point, dans toutes les merveil- « les de la civilisation, de luxe si riche que dans la parure d'une fleur « des champs... Aveugles volontaires que nous sommes, nous privons « notre existence du bonheur le plus complet qu'il y ait en ce monde,

« en n'apprenant pas à vivre intellectuellement, à connaître l'univers  
 « inénarrable à travers lequel nous passons, et à jouir à chaque instant  
 « des spectacles variés qui se succèdent autour de nous pendant notre  
 « vie. » Tout le livre est dans cette page, avec l'emphase du style,  
 avec le fétichisme panthéistique, avec la passion scientifique qui ne  
 voit rien que la matière et ses lois, qui tombe en extase devant le  
 calice d'une fleur, et qui ne peut s'élever à l'auteur de tant de mer-  
 veilles, à la source suprême de la bonté, de la beauté et de l'ordre.

Les *Contemplations* de M. Flammarion font penser à Lucrèce :  
 c'est un *de Natura rerum* en prose, et enrichi des découvertes de la  
 science moderne, mais sans l'excuse que pouvait invoquer Lucrèce,  
 devant qui n'avaient point brillé les éclatantes lumières du chris-  
 tianisme. Aussi, M. Flammarion, comme Lucrèce, se complaît-il  
 dans les contemplations du culte de Vénus (pp. 17, 25, 96, 352);  
 aussi ne voit-il jamais Dieu dans son œuvre, et accepte-t-il les  
 théories matérialistes les plus absurdes, les plus antiscientifiques  
 de nos jours. Pas de doute, pour lui, que l'humanité ne descende de  
 plusieurs couples, et que les hommes de nos jours ne proviennent  
 de races de singes par les races humaines inférieures (p. 80); pour  
 lui, l'état sauvage n'est pas un état de décadence et d'abrutisse-  
 ment: c'est un état attestant encore de nos jours nos origines  
 simiennes (p. 93), et l'homme primitif se retrouve chez les Hotten-  
 tots (pp. 97, 396, 401). Quand on s'élève à de telles hauteurs, on ne  
 peut éprouver que du dédain pour les idées religieuses et simple-  
 ment spiritualistes. Rien de curieux comme les pages où le savant  
 contemplatif s'essaye à la plaisanterie sur la Bible, et, tout en croyant  
 imiter Voltaire, rappelle l'âne de la fable voulant imiter le petit  
 chien. Donnons un exemple. « Admirez, dit M. Flammarion, le  
 « suprême dédain avec lequel, au quatrième jour de la création, après  
 « s'être longuement étendu (le troisième jour) sur la formation des  
 « végétaux terrestres et des arbres fruitiers, l'auteur de la *Genèse*  
 « lance ce mot : *Et stellas*. Un peu plus, on n'en parlerait pas. *Il fit*  
 « *aussi les étoiles*, voilà tout ce qu'on en dit, absolument comme s'il  
 « se fût agi d'un maigre accessoire à la parure de la création (p. 295).»  
 N'allez pas dire à M. Flammarion que le but de Moïse n'était pas de  
 faire un cours d'astronomie, mais de faire connaître la création dans  
 ses grandes lignes, et surtout dans ses rapports avec l'homme; le  
 contemplateur hausserait les épaules. Qu'est-ce que l'homme? un  
 arrière petit-fils des singes. Qu'est-ce que la terre? une des planètes

« définition positiviste et matérialiste, signifie tout juste qu'il n'y a « plus d'âme dans l'homme..; » car c'est le matérialisme, un matérialisme universel, épais, désespérant, qui sort de cette philosophie. Ailleurs : « La conscience est une propriété de la matière... » M. Taine : « Le vice et la vertu sont des produits, comme le sucre et « le vitriol... » Un autre : « Un crime est un résultat logique, direct « et *inévitabile* (le fatalisme!) de la passion qui anime. » La superbe *Revue des deux mondes* (t. XLVII, 1863) se moque agréablement des spiritualistes Platon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibniz. « L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme « la beauté de ce qu'il aime, » dit à son tour M. Renan.

En histoire, c'est la conjuration du mensonge, remontant à cette époque du protestantisme où l'Europe, jusque-là unie dans une même foi et vivant dans l'harmonie des âmes, fut scindée en deux camps par les novateurs, et devint une arène où la guerre intellectuelle fut générale et acharnée. Les erreurs mises depuis lors en crédit ont perverti la plupart des notions historiques; notre temps et nos docteurs n'ont fait qu'ajouter à cette misérable confusion. Les jeunes gens sortent des lycées remplis des idées les plus fausses sur les points capitaux des annales humaines, et leur jugement oblitéré sur ces divers chefs les amène à des conclusions et à des vues pratiques qui ne sont pas le moindre péril du moment. M. l'abbé Gainet nous offre en quelques pages un précis historique contradictoire à celui des libres penseurs, et y trouve occasion de réfuter, en courant, les plus erronées de leurs assertions.

L'économie politique aggrave, pour sa part, le mal. Science estimable et utile par elle-même, mais science accessoire en réalité, elle prétend tout envahir, et aspire presque à supplanter la morale elle-même. Or, son danger propre, son aberration comme inévitable dans une société peu chrétienne, c'est de matérialiser les destinées des peuples, et de cultiver en eux le seul côté productif, industriel, de *rendement* : il lui a fallu un mot nouveau pour une tendance nouvelle. Cette économie politique, telle qu'on l'enseigne, contribue donc à la dépression des âmes, et appelle toute l'attention de ceux qui cherchent pour nous des moyens de guérison.

L'écrit de M. l'abbé Gainet est solide et vient à propos. Nous l'eussions seulement aimé, avons-nous dit, un peu plus homogène, plus arrêté dans ses lignes, plus un.

V. POSTEL.

177. **HISTOIRE** du concile œcuménique et général du Vatican (1869-1870), suivie du texte des constitutions *Dei Filius* et *Pastor æternus*, de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus*, par le P. J. SAMBIN, de la compagnie de Jésus. — 1 volume in-8° de IV-280 pages (1872), chez Briday, à Lyon; — prix : 2 fr.
178. **DÉCRETS ET CANONS** du concile œcuménique et général du Vatican, en latin et en français, avec les documents qui s'y rattachent, le tout extrait des sources authentiques et enrichi d'une table analytique des matières. — 1 volume in-8° de X-204 pages (1871), chez V. Palmé; — prix : 3 fr.
179. **HISTOIRE** du concile du Vatican, par Mgr MANNING, archevêque de Westminster; — nouvelle édition, augmentée d'une introduction et de tous les documents, par M. J. CHANTREL. — 1 volume in-42 de CVIII-434 pages (1872), chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

A mesure que les événements se déroulent, on voit grandir l'importance du concile que l'occupation de Rome par les Piémontais a empêché de se continuer et de mener son œuvre à fin. On comprend maintenant, mieux encore qu'à l'époque où il fut convoqué, avec quelle sagesse et quelle opportunité il avait été réuni, et combien, particulièrement, la définition du dogme de l'infaillibilité pontificale était opportune et nécessaire. Le monde allait recevoir de telles secousses, les plus perverses doctrines allaient acquérir une telle licence d'enseignement et une telle puissance matérielle, il allait y avoir de tels bouleversements, de telles confusions, que les fidèles enfants de l'Église pourraient en être profondément troublés, et que ce ne sera pas trop de connaître sûrement, dégagée de toute incertitude, placée au-dessus de toute atteinte, la vérité révélée par Jésus-Christ, acceptée depuis dix-huit siècles par l'Église universelle, enseignée et défendue par les plus illustres docteurs, mais, depuis deux siècles, obscurcie par des sophismes et attaquée par tous ceux qui avaient intérêt à flatter l'erreur ou les puissants du jour. Cette vérité a été définie, proclamée, solennellement promulguée, et l'unité de la doctrine catholique a été aussitôt assurée, les esprits se sont soumis avec un empressement admirable, l'épiscopat et le clergé sont demeurés fermes dans la foi, et les quelques malheureuses exceptions qu'on a pu signaler çà et là ont fait ressortir avec plus d'éclat l'opportunité de la définition et la fidélité générale.

C'est ainsi que le concile, malgré l'interruption de ses travaux, est l'un des plus grands faits d'une époque qui vient d'en voir de si extraordinaires. Comme le dit fort bien le P. Sambin en tête de son avant-propos, il est d'une grande importance tout à

la fois religieuse et sociale : religieuse, parce qu'il a mis fin à des controverses qui inquiétaient l'Eglise depuis plusieurs siècles, et qui avaient affaibli les liens de l'unité pour la France et l'Allemagne catholique ; sociale, parce qu'il montre à notre société contemporaine, qui avait oublié les principes de la subordination et du devoir, une autorité doctrinale universelle et infaillible, dérivant immédiatement de Dieu comme de sa source, et à laquelle toutes les intelligences comme tous les cœurs doivent se soumettre.

Le P. Sambin n'a pas prétendu faire une histoire complète du concile : il se borne à présenter le tableau de la lutte mémorable qui a conduit à la manifestation certaine de la vérité. Il suit pas à pas les phases de cette lutte avant et pendant le concile, et il a soin, à chaque obstacle vaincu, à chaque nœud délié, d'entrer dans assez de détails pour que le lecteur se trouve bien au courant soit de l'histoire, soit de la doctrine de l'Eglise. Ce n'est encore qu'une histoire « extérieurement » du concile, mais qui présente déjà un grand intérêt, et qui suffit au but que se proposait l'auteur, faire ressortir l'enseignement doctrinal de l'auguste assemblée. — L'ouvrage se divise en douze chapitres : dans le premier, le révérend père jette un coup d'œil général sur la situation religieuse depuis le concile de Trente jusqu'au concile du Vatican ; les quatre suivants conduisent le lecteur jusqu'aux premiers travaux du concile, en racontant la convocation et en exposant les causes et les commencements de la lutte ; le chapitre sixième est consacré à la constitution *Dei Filius* et à l'examen des erreurs philosophiques modernes ; les quatre suivants, à la grande question de l'infaillibilité pontificale et aux discussions que termine la constitution *Pastor æternus* ; dans les deux derniers, l'auteur montre l'unité dans la soumission, indique les résultats principaux du concile, et jette sur l'avenir un coup d'œil qui lui permet de concevoir les meilleures espérances. — Le texte latin des deux constitutions, dont la traduction se trouve dans le corps de l'ouvrage, et le texte de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus*, avec la traduction en regard, terminent le volume.

Avec le second ouvrage dont nous avons transcrit plus haut le titre, et qui est dû à M. l'abbé Victor Pelletier, chanoine de l'Eglise d'Orléans et théologien de l'un des pères du concile, on a les documents les plus importants, classés dans leur ordre chronologique, et accompagnés d'une traduction exacte. Un appendice, qui contient la liste des pères faisant partie des diverses commissions et députations, et

deux dépêches du cardinal Antonelli, permet de reconstruire, avec les documents précédents, presque toute l'histoire du concile. Nous ne devons pas omettre de dire que la table analytique et alphabétique placée à la fin du volume sera d'une très-grande utilité pour les recherches. Les *Décrets et canons du concile œcuménique* forment donc un manuel très-utile et très-facile à consulter.

Ces mêmes documents se trouvent, avec quelques autres, dans la nouvelle édition de l'*Histoire du concile* par Mgr Manning (Voir p. 407 de notre t. XLIV). Nous n'avons pas besoin de revenir sur l'importance et le mérite du travail de l'illustre archevêque de Westminster ; il nous suffira de dire que, pour en augmenter encore l'intérêt et l'utilité, le traducteur a cru devoir le faire précéder d'une assez longue introduction, qui contient un récit rapide des faits les plus importants, et qui fait ainsi, avec l'écrit de Mgr Manning et les documents, une *Histoire du concile œcuménique* aussi complète que possible, en attendant le travail plus développé et véritablement complet que demande la grandeur des questions débattues et résolues par la vénérable assemblée.

**180. INVENTAIRE des archives des dauphins de Viennois, à Saint-André de Grenoble, en 1346, publié, d'après les registres originaux, avec tables chronologique et alphabétique, par M. l'abbé C.-U.-J. CHEVALIER. — 1 volume in-8° de XXIV-380 pages (1871), chez Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou, et chez Brun, à Lyon ; — prix : 40 fr.**

La meilleure partie de l'histoire générale de la France est encore inédite. Cette histoire ne sera complète que le jour où nos archives et nos bibliothèques publiques et privées auront livré aux chercheurs toutes leurs richesses. Alors, mais alors seulement, chacune de nos vieilles provinces aura ses vraies annales, et, réunies, ces annales seront les assises du monument national qui sera enfin notre histoire. Parmi les ouvriers infatigables qui se dévouent à l'ingrat labeur de colliger les matériaux de ce grand édifice, M. l'abbé Chevalier s'est fait une belle place. Il fouille avec une sagacité peu commune, et ses recherches ont une exactitude, une précision qui défient, à quelques détails près, toute critique ; témoin l'aride, mais instructif *Inventaire* qu'il offre aux amis de la science, de celle qui puise aux sources. Une notice préliminaire les oriente dans ce dédale où beaucoup peut-être, sans un fil conducteur, refuseraient de le suivre.

On sait que les princes souverains du Dauphiné ont formé trois

**Fragments de philosophie chrétienne**, par M. l'abbé GROSMAIRE. — 1 vol. in-12 de 212 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix: 2 fr.

**France (la) pontificale (Gallia christiana)**. *Histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en 18 provinces ecclésiastiques*, par M. H. FISQUET. — MÉTROPOLÉ D'AIX. — DIGNE, 2<sup>e</sup> PARTIE, CONTENANT SISTERON, SENEZ ET GLANDÈVES. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 378 pages, chez E. Repos.

L'ouvrage formera 22 à 28 volumes; — prix pour les souscripteurs: 5 fr. le volume de 500 pages. — Voir notre tome XXXIII, p. 478.

**Franc-Maçonnerie (la) et la révolution**, par le P. Fr.-XAV. GAUTRELET, de la compagnie de Jésus, — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de viii-640 pages, chez Briday, à Lyon; — prix: 7 fr. 50.

Approuvé par l'autorité ecclésiastique.

**Généalogie de la maison de Bourbon, de 1256 à 1871**, par M. L. DUSSIEUX, professeur honoraire à l'école militaire de Saint-Cyr. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de viii-260 pages, chez Lecoffre fils et Cie; — prix: 6 fr.

**Imitation (l') de Jésus-Christ, traduction retouchée du R. P. DE GONNELIEU**, de la compagnie de Jésus; — nouvelle édition, précédée des prières durant la sainte messe. — 1 vol. in-12 de xvi-296 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix: 2 fr.

**Manuel pratique pour la première communion et la confirmation**, par M. Henri CONGNET, chanoine de Soissons; — nouvelle édition, revue et corrigée. — 1 vol. in-18 de xii-312 pages, chez V. Sarlit; — prix: 1 fr. 25.

**Orpheline (l') de Boston**, par miss CUMMING; — édition soigneusement revue et corrigée. — 1 vol. in-12 de 368 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix: 2 fr.

**Parisiens (les) en Bretagne, promenades dans le département d'Ille-et-Vilaine**, par M. Léonce DE LA BALLAYE. — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P. M. Laroche, à Paris; — prix: 60 c.

Bibliothèque historique et légendaire de la France.

**Religion et patrie vengées de la fausse science et de l'envie haineuse**, par M. l'abbé MOIGNO. — 1 vol. in-12 de iv-134 pages, au bureau du journal *Les Mondes*, et chez Gauthier-Villards; — prix: 1 fr. 50.

**Révolutions (les deux), celle qui perd et celle qui sauve**, par le P. BLOT. — In-8<sup>e</sup> de 30 pages, chez Poussielgue frères; — prix: 1 fr. franco.

**Royauté (la) sociale de Jésus-Christ, ou les Droits du Christ et de son Eglise sur la société, d'après les conférences prêchées à la cathédrale de Tournai, pendant l'avent de 1871**, par le P. BOURGEOIS, de la congrégation du très-saint Rédempteur. — 1 vol. in-12 de x-124 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix: 80 cent.

**Science (la) et le christianisme, étude**, par M. Louis RUCHET. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 236 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix: 5 fr.

**Solitaire (le) des Alpes, ou la Vérité religieuse devant la raison**, par M. le général Michel DE YERMOLOFF. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 388 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix: 7 fr.

**Taureau (le) des Vosges**, par M. A. DE LAMOTHE. — 1 vol. in-12 de 350 pages, chez C. Blériot; — prix: 2 fr. 50.  
Romans nationaux.

**Vie de Berthe Bizot. — Simple histoire d'une âme**, par M. l'abbé L. GUÉPRATTE, chanoine honoraire de Metz, directeur de l'institution Saint-Augustin, à Bitche. — 1 vol. in-12 de 258 pages, chez Haton; prix: 3 fr.

**Vie de la mère Marie-Thérèse, fondatrice de la congrégation de l'adoration réparatrice**, par M. l'abbé d'HULST. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 464 pages, chez Poussielgue frères; — prix: 6 fr.

**Ville (la) des morts**, par Edouard VON AMBACH; — traduit de l'allemand par L.-S. GERBÉE. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 132 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix: 1 fr. 20.

Musée moral et littéraire de la famille.

**Voies (les deux), roman fantastique de la vie humaine**, par PHILOTHÉE. — 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 194 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix: 3 fr.

J. DUPLESSY.

# TABLES.

---

## I

### **TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.**

- Aadémie (l') française et les académiciens. — Le 46<sup>e</sup> fauteuil, 5, 84, 464, 245, 325 ; — le 8<sup>e</sup> fauteuil, 326, 409 ; — quatre élections, 66.
- Baour-Lormian (Louis-Pierre-Marie-François), 444.
- Baudoin (Jean), 5.
- Boufflers (Stanislas-de), 409.
- Brienne (Etienne-Charles de Loménie de), 42.
- Brogie (Albert, duc de), 325.
- Bulletin sommaire des principales publications des mois de novembre et décembre 1872, 77 ; — du mois de février 1872, 458 ; — du mois de mars, 242 ; — du mois d'avril, 323 ; — du mois de mai, 406 ; — du mois de juin, 489.
- Casterman (J.), 349.
- Cessac (Jean-Gérard de Lacuée, comte de), 42.
- Chamillart (Jean-François), 8.
- Charpentier (François), 6.
- Du Ryer (Pierre), 328.
- Élections (quatre) à l'académie française, 66.
- Estrées (César, cardinal d'), 329.
- Estrées (Victor-Marie, duc d'), 334.
- Faret (Nicolas), 326.
- Gratry (le P. A.), 454.
- Lacordaire (Jean-Baptiste-Henri), 164, 245.
- Littré, 66.
- Montazet (Antoine-Malvin de), 334.
- Nécrologie, 454, 349.
- Revue des recueils périodiques du 16 novembre 1871 au 16 janvier 1872, 72 ; — du 16 janvier au 15 février, 155 ; — du 16 février au 15 mars, 329 ; — du 16 mars au 15 avril, 349 ; — du 16 avril au 15 mai, 403 ; — du 16 mai au 15 juin, 485.
- Soubise (Armand de Rohan, cardinal de), 333.
- Tocqueville (Alexis-Charles-Henri Clérel, comte de), 84.
- Trémoille (Charles-Armand-René, duc de la), 333.
- Villars (Claude-Louis-Hector, duc de), 8.
- Villars (Honoré-Armand, duc de), 44.



## II

### TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

- N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES.  
— Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
- \*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
- R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
- Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

### A.

A. A ceux qui souffrent, consolations, par Mgr de Ségur, 335.

\*. Actes des apôtres, traduction nouvelle, accompagnée de notes, avec le texte latin en regard, par M. l'abbé A. Crampon, 475.

4. Action (de l') individuelle dans l'éducation chrétienne, par MM. les abbés François *Courtade* et Maurice d'*Hulst*, 43.
4. Agnès (Mme), roman, par M. Charles *Dubois*, avec une lettre préface de M. Eugène de *Margerie*, 95.
- †. Alliance de l'état religieux avec le ministère pastoral, par M. l'abbé de *Bélixy*, 420.
4. Amitié (l'), 258.
5. 6. †. Annales ecclesiastici Cæsaris, cardinalis *Baronii*, Od. *Raynaldi* et G. *Laderchii*, denuo excusi, et ad nostra usque tempora perducti ab Augustino *Theiner*, 336.
- \*. Année de Marie, ou Exercices de piété en l'honneur de l'auguste mère de Dieu, pour tous les jours de l'année, etc., par M. l'abbé L.-N. *Beaulieu*, 476.
4. A nous deux, Monsieur l'abbé, par M. Gabriel *Richou*, 370.
3. 4. Ans (deux) dans l'Afrique orientale, par M. Emile *Jonveaux*, illustrations par M. Emile *Bayard*, 477,
3. Après la pluie le beau temps, par Mme la comtesse de *Ségur*, née *Rostopchine*, 424.
3. 4. Arbre (l') de Noël, contes et légendes recueillis par M. X. *Marmier*, illustrés de 68 vignettes sur bois, par M. *Bertall*, 259.
4. 5. Articles (les) organiques devant l'histoire, le droit et la discipline de l'Eglise, par M. l'abbé *Hébrard*, 44.
4. Autriche (Marie-Caroline d') et la conquête de Naples en 1806, par M. Pierre C. *Ulloa*, duc de *Lauria*, 260.
4. Avant et après, Guillaume III-Jules César, par un chrétien ne reconnaissant qu'un seul Messie (M. le baron *Sirtéma de Grovestins*), 337.
3. 4. Avec et sans dot, par M. Etienne *Marcel*, 479.

## B.

- 4 R. Ballons (les) et les voyages aériens, par M. F. *Marion*; ouvrage illustré de 30 vignettes, par M. T. *Sellier*, 97.
- Y. Bible (la) dévoilée, par M. J.-A. *Boissonade*, 264.
3. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 422.
3. 4. Bibliothèque des merveilles, 97.
3. 4. Bibliothèque rose illustrée, 202, 259, 346, 348, 364, 424.
4. \*. Bonald (le cardinal de), archevêque de Lyon, sa vie et ses œuvres, par M. J. *Blanchon*, 45.
3. 4. Bourdaloue, esquisse biographique et morceaux choisis, par M. l'abbé A. *Laurent*, 422.
2. 4. Bourgeois et ouvriers, ou les Inégalités de la fortune, par un *Socialiste* et par un *Homme de bon sens*, 343.

## C.

4. Capitale (notre) Rome, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 99.

- †. 4. \*. Catéchisme (petit) expliqué d'une manière simple et pratique aux enfants de sept à douze ans, par M. l'abbé J. *Schmitt*; traduit par M. l'abbé L.-H. *Schoofs*, 423.
2. Ce qu'il nous faut, lettre aux paysans, par *un de leurs frères*, 179.
- M. Chanson (la) de Roland, poème français du moyen âge, traduit en vers modernes, par M. Alfred *Lehuteur*, 426.
4. 5. Chanson (la) de Roland, texte critique, accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique, par M. Léon *Gautier*, 426.
- \*. Cœur (le) de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, par le P. Eug. *Desjardins*, 339.
4. †. Communautés (des) à vœux simples, législation canonique et civile, par M. l'abbé *Craisson*, 262.
- Y. Concile (le) du Vatican, par M. E. de *Pressensé*, 181.
4. Conciles (les) œcuméniques, par M. Maxime de *Montrond*, 400.
4. †. Condition (de la) légale des communautés religieuses en France, par M. Charles *Jacquier*, 340.
4. Conférences et lectures, par M. Augustin *Cochin*, 264.
- Y. Contemplations scientifiques, par M. Camille *Flammarion*, 432.
4. 5. Correspondance inédite du P. *Lacordaire*, lettres à sa famille et à des amis, suivies de lettres à sa mère, d'un appendice, et précédées d'une étude biographique et critique, par M. Henri *Villard*, 161.
4. Coupable (le vrai) et ses victimes en 1871, par M. l'abbé Odon *Dignat*, 48.
4. 5. Crimes (les) de l'éducation française, par M. *Laurentie*. 435.
- A. Croisés (les) de Saint-Pierre, scènes historiques de l'année 1867, par le P. J.-J. *Franco*, de la compagnie de Jésus, traduction exclusivement approuvée et revue par l'auteur, 346.
- A. Croisés (les) de Saint-Pierre, histoire et scènes historiques de la guerre de Rome en 1867, par le P. J.-J. *Franco*, de la compagnie de Jésus, traduites sur la seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée, par M. l'abbé Auguste *Onclair*, 346.

## D.

4. 5. Découragement (le), réflexions sur le temps présent, par M. Antonin *Rondelet*, 49.
4. 5. Décrets et canons du concile œcuménique et général du Vatican, en latin et en français, avec les documents qui s'y rattachent, le tout extrait des sources authentiques et enrichi d'une table analytique des matières, par M. l'abbé Victor *Pelletier*, 443.
2. 4. Démon (le) alcool, ses effets désastreux sur le moral, sur l'intelligence et le physique, moyens d'y porter remède, par M. le docteur Prosper *Despine*, 284.
4. \*. Devoir (du) dans les épreuves de l'Église, par Mgr Justin *Fèvre*, 211.

4. \*. Devoirs des chrétiens devant l'infaillibilité doctrinale du pontife romain, prouvée par la pratique et la tradition perpétuelle dans les temps apostoliques, et définie par le saint concile œcuménique du Vatican, par M. l'abbé *Maupied*, 269.
- Y. Dictionnaire (grand) universel du XIX<sup>e</sup> siècle, français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc., par M. Pierre *Larousse*, 348.
4. 5. Dieu et les malheurs de la France, par le P. *Caussette*, 48.
4. Dindons (deux) et un Champenois, à propos de la Commune de Paris, 402.
4. Dogme (le) de l'infaillibilité, par Mgr *de Ségur*, 354.
5. Droit (le) païen et le droit chrétien, par M. Charles *Carpentier*, 436.
4. 5. Droits (les) de la papauté et le devoir actuel de la France, par M. l'abbé E. *Guers*, 444.

### E.

4. Education (l') maternelle d'après les indications de la nature, par M. J. *Rambosson*, 35.
- A. Eglise (l') et l'usine, suivi de Jacques Bonhomme, ou petit Secret pour faire de grandes choses, par M. J. *Chantrel*, 37.
- \*. Elévation aux sacrés-cœurs de Jésus et de Marie, par un *Zélateur des sacrés-cœurs*, 339.
3. 4. En ballon pendant le siège de Paris, souvenirs d'un aéronaute, par M. Gaston *Tissandier*, 97.
4. 5. Enseignement (de l') public en France comme principale cause de la crise actuelle, par M. l'abbé *Gainet*, 439.
- †. Enseignement (de l') supérieur de la théologie en France, par M. l'abbé *Delarc*, 480.
4. Esprit (l') chrétien dans l'enseignement des sciences, des lettres et des arts, etc., et dans l'éducation intellectuelle et morale, par Mgr *Landriot*, 38.
4. Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, par M. Emile *de Borchgrave*, 403.
- Y. Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle, par M. Louis *Ferri*, 272.
4. Etat (l') maître de pension, étude sur les internats universitaires, par le P. *Lescœur*, 39.
4. Etude sur la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, par M. l'abbé E. *Tisserand*, 406.
4. \*. Eve et ses filles, par M. l'abbé *Petitalot*, 408.
3. \*. Exercices de piété à l'usage des maisons de la compagnie de Sainte-Ursule, recueil de prières et de lectures puisées dans les ouvrages des saints et des maîtres de la vie spirituelle, A. M. D. G., 277.

**F.**

- 4. Fausseté (la) des soi-disantes (*sic*) prophéties d'Orval, de saint Malachie et de Blois, démontrée par d'irréfutables arguments, 60.
- 4. \*. Femme (la) chrétienne et la société moderne, par M. l'abbé C.-A. Ozanam, 352.
- R. Fin (la) du monde en 1921, par M. l'abbé Latour, 60.
- 4. Force (la) des faibles, par M. Alfred Des Essarts, 109.
- A. Frères (les) des écoles chrétiennes pendant la guerre de 1870-1871, par M. J. d'Arsac, 41.

**G.**

- R. Guerre (la) entre la France et la Prusse (1870-1871). par M. Le Saint, 121.

**H.**

- 3. 4. Héritage (l') du croisé, par Mlle Gabrielle d'Ethampes, 134.
- 4 R. Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants, par M. Guizot, 111.
- 4. 5. \*. Histoire de saint Ambroise, par M. l'abbé Baunard, 115.
- 4. 5. Histoire des conciles d'après les documents originaux, par Mgr Héfélé; traduite de l'allemand, par M. l'abbé Delarc, 181.
- 4. 5. Histoire du concile du Vatican, par Mgr Manning, nouvelle édition, augmentée d'une introduction et de tous les documents, par M. J. Chantrel, 443.
- 4. 5. Histoire du concile œcuménique et général du Vatican, suivie du texte des constitutions *Dei Filius* et *Pastor æternus*, de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus*, par le P. J. Sambin, 443.
- 2. Histoire d'un ouvrier. L'Internationale et la guerre de 1870-1871, par M. Th. Desdoutis, 44.
- 4. Histoire du règne de Louis XIV, par M. Casimir Gaillardin, 191.
- 4-6. Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des *Religieux bénédictins* de la congrégation de Saint-Maur, et continué par une commission prise dans la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut, 353.
- A. Histoire nationale des naufrages et aventures de mer, par M. Ch. d'Héricault, 279.
- A. Histoire populaire de la Prusse, par M. A. de Lamothe, 121.
- A. Histoire populaire des garibaldiens pendant la campagne de France 1870-1871, par M. l'abbé E. Maillard, 127.
- A. Histoire populaire des zouaves pontificaux (volontaires de l'Ouest), pendant la campagne de France 1870-1871, par M. l'abbé E. Maillard, 127.
- Y. Homme (l') et la bête, par M. Arthur Mangin, 129.

**I.**

4. 9. Idée (de l') de Dieu d'après la tradition chrétienne et les diverses autres théodicées rationalistes ou sacerdotales, soit avant, soit après Jésus-Christ, par M. l'abbé Em. *Castan*, 354.
- \*. Imitation (l') de Jésus-Christ, traduction inédite du XVII<sup>e</sup> siècle, avec le texte latin en regard, publiée par M. Ad. *Hatzfeld*; édition illustrée par Claudius *Ciappori*, d'après les dessins originaux de Simon *Vouet*, *Le Brun*, *Mignard* et *Coyvel*, 133.
4. Influence (de l') du respect dans la société, par Mme M.-C. *Poplu*, 361.
4. Invasion (l') prussienne de 1870. Les Bavaois à Orléans, — Les Prussiens à Orléans, par M. *Cochard*, 121.
4. Inventaire des archives des dauphins de Viennois à Saint-André de Grenoble en 1346, publié, d'après les registres originaux, avec tables chronologique et alphabétique, par M. l'abbé C.-U.-J. *Chevalier*, 445.
3. 4. Isabelle de France et la cour de saint Louis, par Mme *de la Richaradays*, 134.
2. Ivrognerie (l'), par *Démophile*, 284.

**L.**

4. 5. Lacordaire (le P.), par M. le comte *de Montalembert*, 161.
- \*. Larron (le bon), ou les Solidaires de la bonne mort, par le P. L.-J.-M. *Cros*, 194.
4. Leckzinska (la reine Marie), par Mme la comtesse d'*Armaillé*, née de *Séguir*, 286.
- A. Lectures en famille, nouvelles, par Mlle *Nottret*, 448.
4. Légalité (la), par M. Louis *Veillot*, 358.
3. 4. Légendes de tous les pays, par M. A. *de Lamothe*, 289.
- Y. Lendemain (le) de la mort, ou la Vie future selon la science, par M. Louis *Figuier*, 45.
- 3-5. Lettres de l'abbé Henri *Perreyve* (1850-1865), avec une lettre de *Mgr l'Evêque d'Orléans*, 449.
4. Lettres d'un intercepté, par M. A. *de Pontmartin*, 195.
4. Lettres d'un maître d'école au ministre de l'instruction publique, 50.
- 4 R. Liber (nouveau) mirabilis, où toutes les Prophéties authentiques sur les temps présents, desquelles bon nombre d'inédites, avec notes, explications et concordance, par M. Adrien *Péladan*, 452.
- 4 R. Littérature (la) allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique, par M. A. *Bossert*, 453.
3. Livre (le) de maman, par Mlle Julie *Gouraud*, 361.
- \*. Livre (le) de Ruth, essai d'interprétation morale offert aux médita-

tions des âmes pieuses, par un *Prêtre du tiers-ordre de Saint-François*, 292.

- \*. Livre (le) de tous ceux qui souffrent, par M. Léon *Gautier*, 498.
- 4. Luites (les) d'un chrétien entre son cœur et sa foi, par M. de *Plasman*, 457.

### M.

M. Mada, ou le dernier Homme, par M. *d'Aiguy*, 294.

- 4. Main (la) de l'homme et le doigt de Dieu dans les malheurs de la France, par M. l'abbé J. C., 48.
- 3. 4. Manque (du) de respect des enfants et des jeunes gens pour leurs parents et leurs supérieurs, par M. l'abbé *Balme-Frézol*, 364.
- \*. Manuel de la solide piété, ou nouvelles Méditations pratiques pour tous les jours de l'année, sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'usage des fidèles qui aspirent à la perfection dans le monde, par le P. Bruno *Vercruysse*, 363.
- 3. 4. Massillon, esquisse biographique et morceaux choisis, par M. l'abbé A. *Laurent*, 422.
- 4. Maux (des) présents de la France et des remèdes à y apporter, par *Tullius Paulus*, 48.
- 4. Ménage (le) d'Henriette, suivi du *Trait-d'union*, par Mme *Mathilde Bourdon*, 50.
- 3. 4. Mer (la) libre du pôle, par M. le docteur *Hayes*, abrégé par M. *Belin-Delaunay*, sur la traduction de M. A. de *Lanoye*, 202.
- 4. Mesdames de France, filles de Louis XV, par M. Edmond de *Barthélemy*, 203.
- \*. Miettes évangéliques, sujet de méditation pour tous les jours de l'année, par le P. Théodore *Ratisbonne*, 454.
- \*. Miracle (le) de saint Dominique à Soriano, par le P. Fr. Pie-Marie Rouard de *Card*, 365.
- 4. Missionnaire (un) catholique en Angleterre sous le règne d'Elizabeth : Mémoires du R. P. *Gérard*, S. J., traduits par le P. James *Forbes*, S. J., 297.
- 3. 4. Morale (la) en exemples, ou Lectures graduelles de morale pratique, par M. Emile *Chusles*, 458.
- 4. 5. Moralistes (les) français du XVI<sup>e</sup> siècle, par M. Albert *Desjardins*, 438.
- 4. Mystères (les) de Machecoul, par M. Al. de *Lamothe*, 366.

### N.

- \*. Nécessaire (le petit) du chrétien, par M. l'abbé P. *Barbieux*, 369.
- 4. Ni fanatiques ni lâches, lettre à M. l'abbé *Michaud*, vicaire démissionnaire de la Madeleine, par M. l'abbé *Bernard*, 370.

- Y. Notes sur l'Angleterre, par M. H. *Taine*, 207.  
3. 4. Nouvelles, par le P. G. *André*, 299.

●.

4. 5. Opposition (l') et la révolte, par M. Antonin *Rondelet*, 19.  
4. Or (l') et le similor, dissertation sur les vraies et les fausses prophéties, 60.  
5. Organisation (l') de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps, par M. F. *Le Play*, avec trois appendices par MM. E. *Cheyssou*, F. *Le Play*, et C. *Janinet*, 51.  
3. 4. Ouvrages illustrés de science vulgarisée, 177.  
2. Ouvrier (l') en face de la révolution, par le P. Ed. *Terwecoren*, 144.

P.

5. \*. †. Panégyriques et oraisons funèbres, par M. l'abbé *Besson*, 143.  
A. Pape (le) est infallible, par Mgr *de Ségur*, 144.  
4. Pape (le) et le roi d'Italie à Rome, par Mgr V. *Nussi*, traduit de l'italien par M. D. *Le Roux*, 145.  
A. Papes (les) en exil, par le P. Ch. *Clair*, 145.  
\*. Parfums (les) du Pater, par M. l'abbé *Peysson*, 459.  
4. 5. Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par M. Maxime *Du Camp*, 301.  
3. 4. Parisienne (une) sous la foudre, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 148.  
4. 5. \*. Paroles (les) de l'heure présente (1870-1871), par le P. Adolphe *Perraud*, 19.  
4. 5. \*. Paternité (la) chrétienne, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le P. *Matignon*, 56.  
4. Pékin, Yeddo, San-Francisco. Voyage autour du monde, par M. le comte *de Beauvoir*, 459.  
4. \*. Pèlerinage (le) d'Assise, histoire de saint François d'après les monuments, par M. Edmond *Lafond*, 372.  
4. \*. Pensées chrétiennes sur les événements, par Mgr *Landriot*, 211.  
4. Perez (Antonio), Philippe II et le royaume d'Aragon, par le marquis *de Pidal*; trad. pour la première fois de l'espagnol en français, par M. J.-G. *Magnabal*, 375.  
\*. Perfection (la) mise à la portée de tout le monde, ou Traité historique et pratique de la conformité à la volonté de Dieu, par le P. A. *Verhaege*, 379.  
5. 6. Philosophie de Socrate, par M. P. *Montée*, 380.  
3. 4. Poésies (les) d'Horace, édition conforme, pour le texte, aux éditions classiques, mais arrangée de manière à concorder avec les éditions complètes, accompagnée d'une traduction nouvelle juxtapu-



linéaire et littérale, et suivie de sommaires et de notes, par M. F. *Guinand*, 465.

4. Poissons (les), les reptiles et les oiseaux, par M. Louis *Figuier*; ouvrage illustré de 400 figures insérées dans le texte, et de 24 grandes compositions, par MM. A. *Mesnel*, A. *de Neuville* et E. *Riou*, 382.
4. Pourquoi nous ne voulons pas d'Henri V, par *un Légitimiste*, 49.
4. 5. Pouvoir et liberté, par M. Jean *Loyseau*, 305.
- \*. Prédication (de la), par Mgr *Isoard*, 225.
- A. Prêtres et nobles, par Mgr *de Ségur*, 58.
4. Prisonniers (les) français à Kalk et au Gremberg, près de Cologne, journal d'un aumônier des prisonniers français en Allemagne, par M. l'abbé A. *Deblaye*, 244.
- R. Problème (le grand) social du jour devant l'admirable prophétie d'Orval exposée dans son origine, son authenticité et son interprétation, 60.
4. Prophéties, pronostics, présages, pressentiments, signes précurseurs des variations du temps, prophéties vérifiées à rebours, etc., 60.
4. \*. Providence (la) et les châtimens de la France, par le P. *Toulemont*, 244.

**Q.**

4. Que penser et que faire, par M. L. *Rupert*, 49.

**R.**

- R. Recueil complet des prophéties les plus authentiques, passé, présent, futur, 60.
4. Reine (la) de Mai, par M. *Ecrevisse*; traduit du néerlandais, par M. *Emile V.*, 246.
- Y. Revanche (la) de Joseph Noirel, par M. Victor *Cherbuliez*, 344.
4. Ricardo le franc-maçon, récit contemporain, traduit sur la quatrième édition italienne, par M. D. *Le Roux*, 583.
4. Romans (les) honnêtes, 246.
4. 5. Rome pendant le concile (1869-1870), par M. Louis *Veillot*, 484.
4. Ruines (nos), par M. Albert *Angot*, 384.
2. 4. Rural (un) à la recherche du meilleur gouvernement : deux liards de bon sens, ou la Manière de raisonner du bonhomme Jacques, par M. V. *Postel*, 343.

**S.**

- A. Sacrifice (un double), scènes de Castelfidardo, traduit de l'allemand de M. S. *Daems*, par M. Etienne *Marcel*, 468.

4. Séjour (un) en France de 1792 à 1795, lettres d'un témoin de la révolution française, traduites par M. H. *Taine*, 470.
4. 5. R. Sénèque et saint Paul, étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre, par M. Charles *Aubertin*, 216.
4. Sens (le bon) d'un homme de rien contre les non-sens d'un homme de science, réfutation des livres de M. Renan, par M. J. *Dumoulin* (oncle), 220.
4. Sens (bon) et politique, 316.
- 4 R. Soleil (le), par M. Amédée *Guillemin*, 388.
- 3 R. 4. Souvenirs d'un Sibérien, extraits des mémoires de M. *Rufin Piotrowski*, et traduits du polonais; édition illustrée de 40 gravures sur bois d'après les dessins de M. *Adrien Marie*, 316.
- M. Souvenirs et portraits, par M. A. *de Lamartine*, 474.
4. \*. Stations (les) dans les églises de Rome pendant le saint temps de carême, par M. l'abbé H. *Mortier*, 63.
- A. Suéma, ou la petite Esclave africaine enterrée vivante, par Mgr *Gaume*, 222.
- \*. Suite de l'Eucharistie méditée, ou Jésus mon guide et mon consolateur, 64.
4. 5. Sydney (Edith), ou une Ame en peine dans le protestantisme, par M. F. *Oxenham*; traduit de l'anglais par M. l'abbé A.-H. *Chirat*, 472.

## T.

- \*. Table (la) de la Cène à Rome, méditations et souvenirs, par M. Edmond *Lafond*, 392.
3. 4. Télégraphie (la) française, par M. J.-M. *Villefranche*, 223.
4. 5. Testament (le) du P. Lacordaire, publié par M. le comte *de Montalembert*, 161.
4. Thalie, ou l'Arianisme et le concile de Nicée, par M. l'abbé A. *Bayle*, 149.
- 4-6. †. Trappe (la), origine, esprit, organisation actuelle de la réforme de Rancé, par *un Trappiste* de Sept-Fons, 473.
4. Trémoille (Charlotte de la), comtesse de Derby, d'après des lettres inédites conservées dans les archives des ducs de la Trémoille, 1604-1664, par Mme *de Witt*, née Guizot, 391.
- \*. Trésors de l'espérance chrétienne, méditations pour chaque jour du mois, suivies de considérations sur la justice et la miséricorde de Dieu, traduites de l'italien d'après l'édition originale de la propagande, par *un Prêtre du diocèse de Namur*, 151.
4. 5. Triomphe de l'Eglise par le concile et l'infailibilité, par le P. *Marie-Antoine*, 100.

## U.

4. 5. Union (de l') de la religion et de la morale, par M. l'abbé Em. *Castan*, 354.

5. 6. Unité (l') des forces physiques, essai de philosophie naturelle, par le P. *Secchi*; édition originale française, publiée d'après l'édition italienne, sous les yeux de l'auteur, par M. le docteur *Deleschamps*, 475.

V.

4. 5. Vérité (la) à la France, ou Cause et remède de nos malheurs, par M. l'abbé *Buyat*, 18.
4. \*. Vie (la) chrétienne, par Mgr *Isoard*, 225.
- \*. Vie de l'abbé *Marin*, aumônier de 4<sup>re</sup> classe de la marine, fondateur, à Toulon, du couvent du Bon-Pasteur d'Angers, par les *Religieuses de Notre-Dame du Bon-Pasteur*, 397.
- \*. Vie de la bienheureuse *Jeanne-Marie de Maillé*, par MM. *Bourassé et Janvier*, 479.
4. Vie de *Marie-Amélie*, reine des Français, par M. *Auguste Trognon*, 228.
4. Vie du comte *Rostopchine*, gouverneur de Moscou en 1812, par M. le comte *A. de Ségur*, 484.
4. 5. Vie du R. P. *Lacordaire*, par M. *Foisset*, 464.
4. Vie (la) et les mœurs des insectes, extraits des mémoires de *Réaumur*, par M. *C. de Montmahon*, 399.
- 4 R. *Voies* (les deux), roman fantastique de la vie humaine, par *Philothée*, 404.
- A. *Volontaire* (le) pontifical, par M. l'abbé *Delacroix*, et deux *Histoires vraies*, par M. l'abbé *de Cabrières*, 427.
4. *Voyage* autour du monde. — La Nouvelle-Calédonie (côte orientale), par M. *Jules Garnier*, 232.
- M. Y. *Voyages* à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les mormons, par le capitaine *Burton*, abrégés par M. *Belin-Delaunay*, d'après le texte original et les traductions de M<sup>me</sup> *H. Loreau*, 347.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

*Aiguy* (d<sup>a</sup>) : Mada, 294.  
*André* (le P. G.) : Nouvelles, 299.  
*Angot* (Albert) : nos Ruines, 384.

*Armaillé* (la comtesse d') : la Reine Marie Leckzinska, 286.  
*Arsac* (J. d') : les Frères des écoles chrétiennes pendant la guerre de 1870-1871, 44.

*Aubertin* (Charles) : Sénèque et saint Paul, 246.

**B.**

*Balme-Frézol* (l'abbé) : du Manque de respect des enfants et des jeunes gens pour leurs parents et leurs supérieurs, 364.

*Barbieux* (l'abbé P.) : le petit Nécessaire du chrétien, 369.

*Baronius* : Annales ecclesiastici, 336.

*Barthélemy* (Edouard de) : Mesdames de France filles de Louis XV, 203.

*Baunard* (l'abbé) : Histoire de saint Ambroise, 445.

*Bayard* (Emile) : deux Ans dans l'Afrique orientale, par M. Emile Jonveaux (illustration), 477. — Après la pluie le beau temps, par Mme la comtesse de Ségur (vignettes), 424. — Le Livre de maman, par Mlle Julie Gouraud (vignettes), 364.

*Bayle* (l'abbé A.) : Thalie, 449.

*Beaulieu* (l'abbé L.-H.) : Année de Marie, 476.

*Beauvoir* (le comte de) : Pékin, Yeddo, San-Francisco, 459.

*Belin-Delaunay* : la Mer libre du pôle, par M. le docteur Hayes (abrégé), 202. — Voyages à la Mecque, par le capitaine Burton (abrégé), 317.

*Bélisy* (l'abbé de) : Alliance de l'état religieux avec le ministère pastoral, 420.

*Bernard* (l'abbé) : Ni fanatiques ni lâches, 370.

*Berthall* : l'Arbre de Noël, par M. X. Marmier (vignettes), 259.

*Besson* (l'abbé) : Panégyriques et oraisons funèbres, 443.

*Blanchon* (J.) : le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, 45.

*Boissonade* (J.-A.) : la Bible dévoilée, 264.

*Borchgrave* (Emile de) : Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, 403.

*Bossert* (A.) : la Littérature allemande au moyen âge, 453.

*Bourassé* (l'abbé J.-J.) : Vie de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, 479.

*Bourdon* (Mme Mathilde) : le Ménage d'Henriette, suivi du Trait-d'union, 50.

*Burton* (le capitaine) : Voyages à la Mecque, 317.

*Buyat* (l'abbé) : la Vérité à la France, ou Cause et remède de nos malheurs, 48.

**C.**

*Cabrières* (l'abbé de) : deux Histoires vraies, 427.

*Card* (le P. Fr. Pie-Marie Rouard de) : le Miracle de saint Dominique à Soriano, 365.

*Carpentier* (Charles) : le Droit païen et le droit chrétien, 436.

*Castan* (l'abbé Em.) : de l'Idée de Dieu d'après la tradition chrétienne et les diverses autres théodicées rationalistes et sacerdotales, soit avant, soit après Jésus-Christ, 354. — De l'Union de la religion et de la morale, *ibid.*

*Caussette* (le P.) : Dieu et les malheurs de la France, 48.

*Chantrel* (J.) : l'Eglise et l'usine, suivi de Jacques Bonhomme, ou petit Secret pour faire de grandes choses, 37. — Histoire du concile du Vatican, par Mgr Manning (trad.), 443.

*Charles* (Emile) : la Morale en exemples, 458.

*Cherbuliez* (Victor) : la Revanche de Joseph Noirel, 344.

*Chevalier* (l'abbé C.-U.-J.) : Inventaire des archives des dauphins de Viennois, 445.

*Cheysson* (E.) : l'Organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps, par M. F. Le Play (appendice), 54.

*Chirat* (l'abbé A.-H.) : Edith Sydney, par M. F. Oxenham (trad.), 472.

*Ciappori* (Claudius) : l'Imitation de Jésus-Christ, traduction publiée par M. Ad. Hatzfeld (illustration), 433.

*Clair* (le P. Ch.) : les Papes en exil, 445.

*Cochurd* : l'Invasion prussienne de 1870, 424.

*Cochin* (Augustin) : Conférences et lectures, 264.

*Courtade* (l'abbé François) : de l'Action individuelle dans l'éducation chrétienne, 43.

*Coypel* : l'Imitation de Jésus-Christ, trad. publiée par M. Ad. Hatzfeld (illustration), 433.

*Craisson* (l'abbé) : des Communautés à vœux simples, 262.

*Crampon* (l'abbé A.) : les Actes des apôtres, 475.

*Cros* (le P. L.-J.-M.) : le bon Larron, 494.

**D.**

*Daems* (l'abbé S.) : un double Sacrifice, 468.

*Deblaye* (l'abbé A.) : les Prisonniers français à Kalk et au Gremberg, près de Cologne, 214.

*Delacroix* (l'abbé) : le Volontaire pontifical, 427.

*Delarc* (l'abbé) : de l'Enseignement supérieur de la théologie en France, 480. — Histoire des conciles d'après les documents originaux, par Mgr Héfélé (trad.), 484.

*Deleschamps* (le docteur) : l'Unité des forces physiques, par le P. Secchi (trad.), 475.

*Démophile* : l'ivrognerie, 284.

*Deschamps* : Pékin, par M. le comte de Beauvoir (grav.), 459.

*Desdouits* (Th.) : Histoire d'un ouvrier. L'Internationale et la guerre de 1870-1871, 44.

*Des Essarts* (Alfred) : la Force des faibles, 409.

*Desjardins* (Albert) : les Moralistes français du XVI<sup>e</sup> siècle, 438.

*Desjardins* (le P. Eug.) : le Cœur de Jésus, 339.

*Despine* (le docteur Prosper) : le Démon alcool, 284.

*Dignat* (l'abbé Odon) : le vrai Coupable et ses victimes en 1871, 48.

*Dubois* (Charles) : Mme Agnès, 95.

*Du Camp* (Maxime) : Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, 304.

*Dumoulin* (J.) : le bon Sens d'un homme de rien contre les non-sens d'un homme de science, 220.

*Dupanloup* (Mgr) : Lettres de l'abbé Henri Perreyve (lettre), 449.

**E.**

*Ecrevisse* : la Reine de mai, 246.

*Ethampes* (Mlle Gabrielle) : l'Héritage du croisé, 434.

**F.**

*Ferri* (Louis) : Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle, 272.

*Fèvre* (Mgr Justin) : du Devoir dans les épreuves de l'Eglise, 214.

*Figuier* (Louis) : le Lendemain de la mort, 45. — Les Poissons, les reptiles et les oiseaux, 382.

*Flammarion* (Camille) : Contemplations scientifiques, 432.

*Fleuriot* (Mlle Zénaïde) : notre Capitale Rome, 99. — Une Parisienne sous la foudre, 448.

*Foisset* : Vie du R. P. Lacordaire, 461.

*Forbes* (le P. James) : un Missionnaire catholique en Angleterre sous le règne d'Elisabeth, Mémoires du R. P. Gérard (trad.), 297.

*Franco* (le P. J.-J.) : les Croisés de Saint-Pierre, 346.

**G.**

*Gaillardin* (Casimir) : Histoire du règne de Louis XIV, 494.

*Gainet* (l'abbé) : l'Enseignement public en France, 439.

*Garnier* (Jules) : Voyage autour du monde. La Nouvelle-Calédonie, 232.

*Gaume* (Mgr) : Suéna, 222.

*Gautier* (Léon) : la Chanson de Roland, 426. — le Livre de tous ceux qui souffrent, 498.

*Gérard* (le R. P.) : un Missionnaire catholique en Angleterre sous le règne d'Elisabeth, 297.

*Gouraud* (Mlle Julie) : le Livre de maman, 364.

*Grovestins* (le baron Sirtéma de) : Avant et après, Guillaume III-Jules César, 337.

*Guers* (l'abbé E.) : les Droits de la papauté et le devoir actuel de la France, 444.

*Guillemin* (Amédée) : le Soleil, 388.

*Guinand* (F.) : les Poésies d'Horace (trad.), 465.

*Guizot* : Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants, 414.

**H.**

*Hatzfeld* (Ad.) : l'Imitation de Jésus-Christ, traduction inédite du XVII<sup>e</sup> siècle, 433.

*Hayes* (le docteur) : la Mer libre du pôle, 202.

- Hébrard* (l'abbé) : les Articles organiques devant l'histoire, le droit et la discipline de l'Eglise, 44.  
*Héfélé* (Mgr) : Histoire des conciles d'après les documents originaux, 484.  
*Héricault* (Charles d') : Histoire nationale des naufrages et aventures de mer, 279.  
*Horace* : Poésies, 465.  
*Hulst* (l'abbé Maurice d') : de l'Action individuelle dans l'éducation chrétienne, 43.

**I.**

- Isoard* (Mgr) : de la Prédication, 225.  
 — La Vie chrétienne, *ibid.*

**J.**

- Jacquier* (Charles) : de la Condition légale des communautés religieuses en France, 340.  
*Jannet* (C.) : l'Organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps, par M. F. Le Play (appendice), 54.  
*Janvier* (l'abbé P.) : Vie de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, 479.  
*Jonveaux* (Emile) : deux Ans dans l'Afrique orientale, 477.

**L.**

- Laderchi* (Jacques) : Annales ecclesiastiques, 336.  
*Lafond* (Edmond) : le Pèlerinage d'Assise, 372. — La Table de la Cène à Rome, *ibid.*  
*Lamartine* (A. de) : Souvenirs et portraits, 474.  
*Lamothe* (A. de) : Histoire populaire de la Prusse, 424. — Légendes de tous les pays, 289. — Les Mystères de Machecoul, 366.  
*Landriot* (Mgr) : l'Esprit chrétien dans l'enseignement des sciences, des lettres et des arts, etc., 38. — Pensées chrétiennes sur les événements, 244.  
*Lanoye* (A. de) : la Mer libre du pôle, par M. le docteur Hayes, abrégé par M. Belin-Delaunay (trad.), 202.

- Larousse* (Pierre) : grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle, 348.  
*Latour* (l'abbé) : la Fin du monde en 1924, 60.  
*Laurent* (l'abbé A.) : Bourdaloue, 422. — Massillon, *ibid.*  
*Laurentie* : les Crimes de l'éducation française, 435.  
*Lauria* (Pierre C. Ulloa, duc de) : Marie-Caroline d'Autriche et la conquête de Naples en 1806, 260.  
*Le Brun* : l'Imitation de Jésus-Christ, traduction publiée par M. Ad. Hatzfeld (illustration), 433.  
*Lehuteur* (Alfred) : la Chanson de Roland, 426.  
*Le Play* (F.) : l'Organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps, 54.  
*Le Roux* (D.) : le Pape et le roi d'Italie, par Mgr Nussi (trad.), 445. — Ricardo le franc-maçon, 383.  
*Le Saint* (L.) : la Guerre entre la France et la Prusse (1870-1871), 124.  
*Lescœur* (le P.) : l'Etat maître de pension, 39.  
*Loyseau* (Jean) : Pouvoir et liberté, 305.

**M.**

- Magnabal* (J.-G.) : Antonio Perez, Philippe II et le royaume d'Aragon, par le marquis de Pidal (trad.), 375.  
*Maillard* (l'abbé E.) : Histoire populaire des garibaldiens pendant la campagne de France (1870-1874), 427. — Histoire populaire des zouaves pontificaux (volontaires de l'ouest), pendant la campagne de France (1870-1871), *ibid.*  
*Mangin* (Arthur) : l'Homme et la bête, 429.  
*Manning* (Mgr) : Histoire du concile du Vatican, 443.  
*Marcel* (Etienne) : Avec et sans dot, 479. — Un double Sacrifice, par l'abbé S. Daems (trad.), 465.  
*Marie* (Adrien) : Souvenirs d'un Sibérien, extraits des mémoires de M. Rufin Piotrowski et traduits du polonais (dessins), 346.  
*Marie-Antoine* (le P.) : Triomphe de l'Eglise par le concile et l'infailibilité, 400.  
*Marion* (F.) : les Ballons et les voyages aériens, 97.

- Marmier* (X.) : l'Arbre de Noël, 259.  
*Matignon* (le P.) : la Paternité chrétienne, 56.  
*Maupied* (l'abbé F.-L.-M.) : Devoirs des chrétiens devant l'infaillibilité doctrinale du pontife romain, 269.  
*Mesnel* (A.) : Les Poissons, les reptiles et les oiseaux, par M. Louis Figuié (figures), 382.  
*Mignard* : l'Imitation de Jésus-Christ, traduction publiée par M. Ad. Hatzfeld (illustration), 433.  
*Montalembert* (le comte de) : le P. Lacordaire, 464, — Le Testament du P. Lacordaire, *ibid.*  
*Montée* (P.) : la Philosophie de Socrate, 80.  
*Mtmahon* (C. de) : la Vie et les mœurs des insectes, 399.  
*Montrond* (Maxime de) : les Conciles œcuméniques, 400.  
*Mortier* (l'abbé H.) : les Stations dans les églises de Rome pendant le saint temps de carême, 63.

**N.**

- Neuville* (A. de) : les Poissons, les reptiles et les oiseaux, par M. Louis Figuié (figures), 382.  
*Nottet* (Mlle) : Lectures en famille, 448.  
*Nussi* (Mgr V.) : le Pape et le roi d'Italie à Rome, 445.

**O.**

- Onclair* (l'abbé Auguste) : les Croisés de Saint-Pierre, par le P. J.-J. Franco (trad.), 346.  
*Oxenham* (F.) : Edith Sydney, 472.  
*Ozanam* (l'abbé C.-A.) : la Femme chrétienne et la société moderne, 352.

**P.**

- Paulus* (Tullius) : des Maux présents de la France et des remèdes à y apporter, 48.  
*Péladan* (Adrien) : nouveau Liber mirabilis, 452.  
*Pelletier* (l'abbé Victor) : Décrets et canons du concile œcuménique et général du Vatican, 443.

- Perraud* (le P. Adolphe) : les Paroles de l'heure présente (1870-1871), 49.  
*Perreyve* (l'abbé Henri) : Lettres, 449.  
*Pétitalot* (l'abbé) : Eve et ses filles, 408.  
*Peysson* (l'abbé) : les Parfums du Pater, 459.  
*Philothée* : les deux Voies, 401.  
*Pidal* (le marquis de) : Antonio Perez, Philippe II et le royaume d'Aragon, 375.  
*Piotrowski* (Rufin) : Souvenirs d'un Sibérien, 346.  
*Plasman* (de) : les Luittes d'un chrétien entre son cœur et sa foi, 457.  
*Pontmartin* (A. de) : Lettres d'un intercepté, 495.  
*Poplu* (Mme M.-C.) : de l'Influence du respect dans la société, 364.  
*Postel* (V.) : un Rural à la recherche du meilleur gouvernement, 343.  
*Pressensé* (E. de) : le Concile du Vatican, 484.

**R.**

- Rambosson* (J.) : l'Education maternelle d'après les indications de la nature, 35.  
*Ratisbonne* (le P. Théodore) : Miettes évangéliques, 454.  
*Richardays* (Mme de la) : Isabelle de France et la cour de saint Louis, 434.  
*Richou* (Gabriel) : A nous deux, Monsieur l'abbé, 370.  
*Rinaldi* (Oderic) : Annales ecclesiastici, 336.  
*Riou* (E.) : les Poissons, les reptiles et les oiseaux, par M. Louis Figuié (figures), 383.  
*Rondelet* (Antonin) : le Découragement, réflexions sur le temps présent, 49. — L'Opposition et la révolte, *ibid.*  
*Rupert* (L.) : Que penser et que faire ? 49.

**S.**

- Sambin* (le P. J.) : Histoire du concile œcuménique et général du Vatican, 443.  
*Schmitt* (l'abbé J.) : le petit Catéchisme expliqué, 423.  
*Schoofs* (l'abbé L.-H.) : le petit Caté-

chisme expliqué, par l'abbé J. Schmitt (trad.), 423.

*Secchi* (le P.) : l'Unité des forces physiques, 475.

*Séjur* (Mgr de) : A ceux qui souffrent, 335. — Le Dogme de l'Infaillibilité, 351. — Le Pape est infaillible, 444. — Prêtres et nobles, 58.

*Séjur* (la comtesse de), née Rostopchine : Après la pluie le beau temps, 424.

*Séjur* (le comte A. de) : Vie du comte Rostopchine, 484.

*Sellier* (T.) : les Ballons et les voyages aériens, par M. F. Marion (vignettes), 97.

**T.**

*Taine* (H.) : Notes sur l'Angleterre, 207. — Un Séjour en France, 470.

*Terwecoren* (le P. Ed.) : l'Ouvrier en face de la révolution, 444.

*Theiner* (Augustin) : *Annales ecclesiastici Cæsaris, cardinalis Baronii, etc., ad nostra usque tempora perducti*, 336.

*Tissandier* (Gaston) : En ballon pendant le siège de Paris, 97.

*Tisserand* (l'abbé E.) : Etude sur la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Antoine Godeau, 406.

*Toulemont* (le P.) : la Providence et les châtimens de la France, 244.

*Trognon* (Auguste) : Vie de Marie-Amélie, 228.

**V.**

*Vercruyse* (le P. Bruno) : Manuel de solide piété, 363.

*Verhaege* (le P. A.) : la Perfection mise à la portée de tout le monde, 379.

*Veuillot* (Louis) : la Légalité, 358. — Rome pendant le concile, 484.

*Villard* (Henri) : Correspondance inédite du P. Lacordaire, précédée d'une étude biographique et critique, 464.

*Villefranche* (J.-M.) : la Télégraphie française, 223.

*Vouet* (Simon) : l'Imitation de Jésus-Christ, traduction publiée par M. Ad. Hatzfeld (illustration), 433.

**W.**

*Witt* (Mme de), née Guizot : Charlotte de la Trémoille, comtesse de Derby, 394.

*Le Propriétaire-Gérant :*

J. DUPLESSY.



## ERRATA

---

*Page 7, ligne 38, en théorie dans deux ouvrages, lisez : en théorie : dans deux ouvrages.*

*Page 257, ligne 22, inspire, lisez inspirer.*

*Page 264, ligne 4, a voulu, lisez et a voulu.*

*Page 269, ligne 19, Devoir, lisez Devoirs.*

*Page 278, ligne 31, Sainte-Ursuline, lisez Sainte-Ursule.*